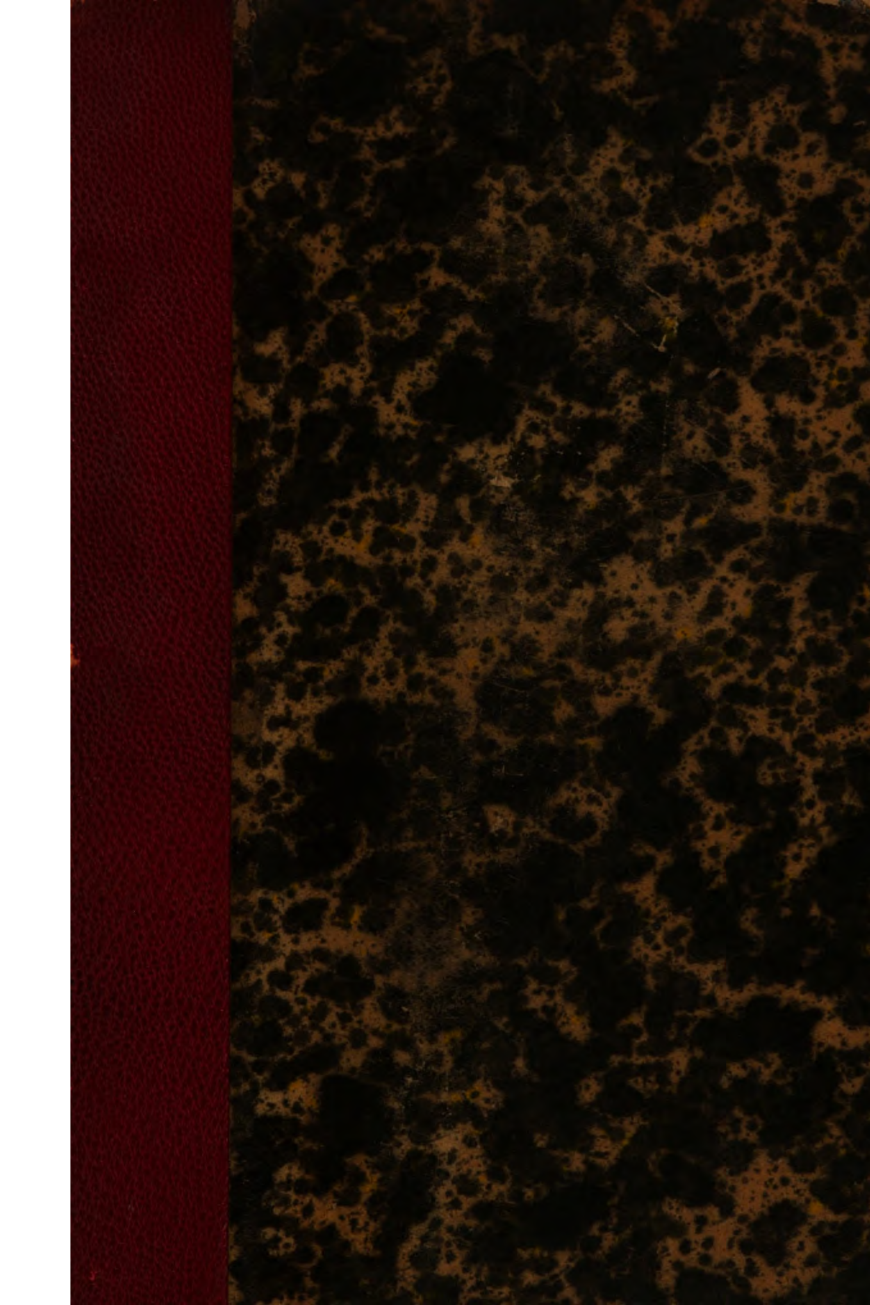
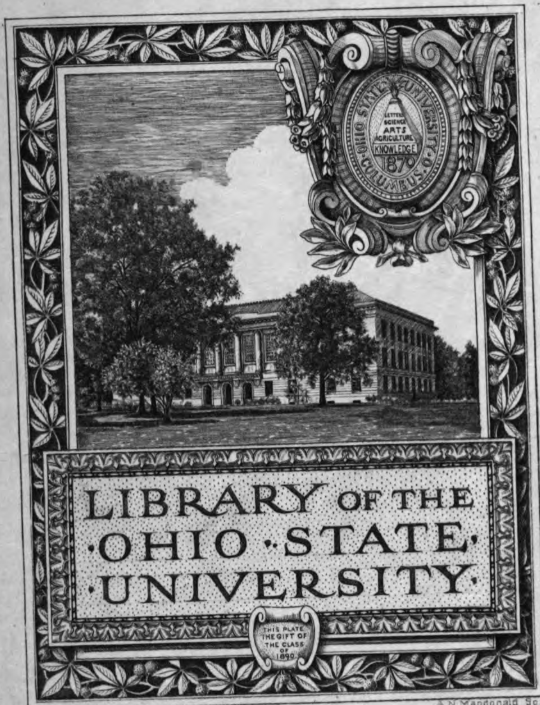



OHIO STATE UNIVERSITY COLUMBUS O
LETTERS
SCIENCE
ARTS
AGRICULTURE
KNOWLEDGE
1870
LIBRARY OF THE
OHIO STATE
UNIVERSITY
THIS PLATE
THE GIFT OF
THE CLASS
OF
1890
T.E.French Del 1915.
A.N.Macdonald Sc





LA

FILLE DE DOSIA

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Amie (l'). *21e édit*	3 fr. 50	**Maison de Maurèze (la).** *(Epuisé).*	
***Angèle.** *21e édit*	3 fr. 50	***Mamselka (la).** *14e édit*	3 fr. 50
Ariadne. *28e édit*	3 fr. 50	***Mari d'Aurette (le).** *28e édit.*	3 fr. 50
A travers champs. *9e édit.*	3 fr. »	**Mariages de Philomène,** *14e édit.*	3 fr. 50
***Aurette.** *24e édit*	3 fr. 50	***Marier sa fille.** *30e édit*	3 fr. 50
***Avenir d'Aline (l').** *19e édit.*	3 fr. 50	***Mon chien Bop et ses amis** *9e édit*	3 fr. 50
Bonne-Marie. *15e édit*	3 fr. »	**Mors aux dents (le).** *9e édit.*	3 fr. 50
***Céphise.** *18e édit*	3 fr. 50	***Moulin Frappier (le).** 2 v. *19e éd.*	6 fr. »
Cité Ménard. *14e édit*	3 fr. 50	***Niania (la).** *28e édit*	3 fr. 50
Cléopâtre. *18e édit*	3 fr. 50	**Nikanor.** *14e édit*	3 fr. 50
***Cœur de Louise (le).** *17e éd.*	3 fr. 50	**Nouvelles russes.** *7e édit*	3 fr. 50
***Comédies de paravent.** *4e édit.*	3 fr. 50	**Passé d'une mère (le).** *18e éd.*	3 fr. 50
Comte Xavier (le). *14e édit.*	3 fr. 50	***Perdue.** *66e édit*	3 fr. 50
Croquis. *7e édit*	3 fr. »	***Petite Princesse.** *25e édit.*	3 fr. 50
Degrés de l'échelle. *12e édit.*	3 fr. 50	**Pierrot ermite**	1 fr. »
***Dosia.** *145e édit*	3 fr. »	***Princesse Oghérof (la).** *35e éd.*	3 fr. 50
Epreuves de Raïssa (les). *36e éd.*	3 fr. 50	**Roi des Milliards (le).** *11e éd.*	3 fr. 50
Expiation de Savéli (l'). *9e éd.*	3 fr. »	**Rose Rozier.** 2 vol. *12e édit.*	6 fr. »
Fiancé de Sylvie (le). *19e édit.*	3 fr. 50	***Seconde Mère (la).** *40e édit.*	3 fr. 50
***Fil d'or (le).** *19e édit*	3 fr. 50	***Sonia.** *51e édit*	3 fr. 50
***Fille de Dosia (la).** *46e édit.*	3 fr. 50	***Suzanne Normis.** *20e édit.*	3 fr. 50
Folle Avoine. *16e édit.*	3 fr. 50	**Un Crime.** *14e édit*	3 fr. 50
***Frankley.** *15e édit*	3 fr. 50	**Un Mystère.** *19e édit*	3 fr. 50
***Héritage de Xénie (l').** *20e édit.*	3 fr. 50	**Un peu de ma vie.** *(Epuisé.)*	
Héritière (l'). *19e édit*	3 fr. 50	***Une Trahison.** *20e édit*	3 fr. 50
Idylles	6 fr. »	**Un Vieux Ménage.** *18e édit.*	3 fr. 50
Ingénue (l'). *13e édit*	3 fr. 50	**Un Violon russe.** 2 vol. *16e édit.*	6 fr. »
***Jolie Propriété à vendre.** *25e éd.*	3 fr. 50	***Vie d'hôtel.** *(Epuisé.)*	
***Koumiassine (les).** 2 v. *25e éd.*	7 fr. »	***Vœu de Nadia (le).** *25e édit.*	3 fr. 50
Louis Breuil. *11e édit*	3 fr. 50	**Zoby.** *15e édit*	3 fr. 50
Lucie Rodey. *16e édit*	3 fr. 50		

Aveu (l'). *16e édit*	1 fr. »	**Fidèlka.** *17e édit*	1 fr. »
Chant de noces. *16e édit*	1 fr. »	**Louk Loukitch.** *12e édit*	1 fr. »
Chênerol. *18e édit*	1 fr. »	**Madame de Dreux.** *15e édit.*	1 fr. »
Clairefontaine. *13e édit*	1 fr. »	**Ormes (les).** *14e édit*	1 fr. »
***Demoiselle de Puygarrou (la).** *13e édit*	1 fr. »	**Péril.** *18e édit*	1 fr. »
		Villoré. *13e édit*	1 fr. »

Les ouvrages précédés d'un * peuvent être mis entre toutes les mains.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 19695.

HENRY GRÉVILLE

LA

FILLE DE DOSIA



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

LA FILLE DE DOSIA

I

VINGT ANS DE MARIAGE

— A votre santé! mes chers amis, et puissiez-vous voir encore beaucoup d'heureux retours de cet anniversaire! dit Pierre Mourief en levant à la hauteur de ses yeux sa coupe de cristal, pleine jusqu'aux bords de vin de Champagne.

Les hôtes se levèrent et répondirent avec leur bonne grâce accoutumée au toast de Mourief; les enfants vinrent embrasser leurs parents, tout le monde se déplaça; des baisers et des poignées de main sans nombre furent prodigués, et enfin chacun retourna à sa place. Un silence suivit, pendant lequel on échangea tout autour de la table de petits sourires pleins d'aise; les domestiques en profitèrent pour faire

disparaître les fourchettes et remplacer les réchauds par un dessert savamment ordonné. C'était une belle table, superbement servie; tout y décelait un luxe ancien et de bon aloi : point de fragiles fantaisies, mais de l'argenterie massive, d'épais cristaux de Bohême, seulement. au plafond, toute une guirlande de coupes suspendues laissaient tomber des branches traînantes de feuillages et de fleurs qui se balançaient au-dessus de la table; la lampe traditionnelle était remplacée par un lustre chargé de bougies, et le tout avait un air aérien, fantastique, tout à fait particulier, tel qu'on ne l'aurait trouvé nulle part ailleurs.

— Tu regardes notre plafond, dit Platon Sourof à son beau-frère Pierre. C'est une idée de Dosia.

— Une bonne idée, mais il faut être chez soi pour l'exécuter. Mon propriétaire de Pétersbourg pousserait de beaux cris si je m'amusais à lui percer comme cela une douzaine de trous dans son plafond stuqué! Mais c'est gentil; Dosia n'a que de bonnes idées, ajouta Mourief en souriant à sa belle-sœur.

— Tu ne me parlais pas de même quand j'étais encore demoiselle! s'écria Mme Sourof en riant. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu sur la terre une jeune fille plus grondée que moi!

— Oh! si, fit une voix boudeuse à l'autre extrémité de la table, il y a moi!

Un rire général retentit si gaiement que les branches de lierre se mirent à danser au-dessus des convives, et la plaignante ne put s'empêcher de rire aussi.

— Toi, Ania? fit l'oncle Pierre en mettant son monocle pour regarder sa nièce, qui baissait les yeux d'un air vexé, malgré le mouvement involontaire qui soulevait encore les coins de sa bouche; mais toi, tu es faite pour être grondée!

— Je m'en aperçois, répondit Agnès.

Elle était toute rouge et prête à se mettre en colère; mais, en levant les yeux, elle rencontra le regard de sa tante Sophie Mourief, et son humeur tomba sur-le-champ. La tante Sophie avait une manière de vous sourire doucement, qui vous remuait l'âme quoi qu'on en eût.

Agnès tenait parfois tête à sa mère, jamais à sa tante Sophie.

— C'est une Dosia, dit le général Baranine en riant.

— Général, s'écria Mme Sourof, je crois que vous me manquez de respect.

Le rire recommença autour de la table.

— Ce n'est pas ma faute, continua le vieil ami de la famille, si votre originalité a illustré ce nom. Vous portez, ma chère, le poids de la renommée.

— Oh ! soupira Dosia, il y a si longtemps que j'étais jeune !

Ici les éclats de rire prirent une telle intensité que, pendant un moment, on n'entendit plus rien.

Agnès seule ne riait pas.

« Je ne comprends pas, se disait-elle, pourquoi ils trouvent si drôles chez maman les mêmes choses qu'ils blâment en moi ! »

Mais elle ne dit rien.

Le visage de Dosia démentait, en effet, ses paroles d'une façon éclatante. Il était facile de voir que, vingt ans auparavant, elle avait été

extrêmement jolie. Les années avaient un peu alourdi sa grâce alors enfantine, mais elle était belle maintenant; son teint avait gardé la fraîcheur nacrée de la jeunesse, et ses yeux brillaient autant que jadis.

— Dosia, fit Pierre Mourief, il y a aujourd'hui vingt ans que tu as épousé mon excellent ami Platon; te souviens-tu de l'année précédente?

— Je crois bien, répondit Mme Sourof en rougissant imperceptiblement.

— Savais-tu qu'il y avait exactement un an à la même date que nous étions partis ensemble?

— Emportant pour tout bagage deux oranges et un pot de confiture noués dans un mouchoir, ajouta Platon d'un air satisfait.

— Un an? Jour pour jour? Non, je ne le savais pas. Je n'en avais pas pris note, répondit Dosia d'un air dédaigneux.

— Ça, Pierre, c'est pour toi, dit complaisamment la bonne Sophie.

— Oui, ma chère femme, ceci est un coup droit dans ma fatuité. Mais, dis-moi, Dosia, si

je n'avais pas voulu te ramener ce jour-là, que serait-il arrivé?

Les yeux de Mme Sourof pétillèrent à tel point que ses amis crurent la revoir telle qu'elle était vingt ans auparavant.

— Ce qui serait arrivé, mon cher frère, répondit-elle avec vivacité, demande-le à ta joue droite; je crois que le soufflet que tu as reçu ce jour-là était sur la joue gauche.

Cette fois, les convives partirent tous en même temps du même rire, y compris Agnès. Elle n'était pas fâchée de savoir que son oncle Pierre, toujours si taquin, avait reçu un beau matin un soufflet de sa maman, si grondeuse.

— Un soufflet, oncle Pierre? dit-elle quand le calme fut rétabli.

— Oui, ma nièce.

— Pierre, murmura Dosia, devant les enfants, il me semble que...

Mme Mourief posa sur sa belle-sœur son beau regard tranquille.

— Crois-moi, dit-elle à demi-voix, autant vaut que les enfants n'aient pas à soupçonner de mystère dans la vie de leurs parents.

Dosia aquiesça d'un signe de tête en même temps que son mari.

Pierre, qui avait suivi cet entretien sans paraître y prendre garde, se tourna vers sa jeune nièce, prêt à soutenir ses attaques.

— Eh ! dites-moi, mon oncle, ça vous a-t-il fait mal, ce soufflet?

— Ma nièce, regarde les mains mignonnes de ta mère, et réponds toi-même à la question.

Agnès regarda ses mains à elle et hocha la tête. Elle savait par expérience qu'une tape de ces doigts fluets avait plus d'une fois arraché un cri à son grand frère, peu d'années auparavant.

— Eh ! mon oncle, est-ce que vous auriez la bonté de me dire l'effet que ça vous a produit? répliqua-t-elle.

— Ania ! fit à demi-voix son frère d'un ton de reproche.

Elle secoua les épaules, ce qui était sa manière la plus ordinaire de répondre aux observations.

— L'effet? dit Pierre ; il a été assez bizarre et fort agréable. Le résultat est celui-ci : j'ai

épousé ta tante Sophie, et ta mère a épousé mon ami Platon. Voilà!

Agnès regarda tour à tour ses parents d'un air perplexe et tout à fait incrédule.

— Je te raconterai cela, dit Sophie Mourief à sa nièce. Rien n'est plus simple, tu verras.

— Ce que ta tante ne pourra pas te dire, ma fille, ajouta Dosia, c'est la bonté extraordinaire qu'elle m'a témoignée, c'est l'affection profonde que son frère, ton père, mon enfant, méritait et a su gagner. Il n'est rien au monde de meilleur que ton père, si ce n'est peut-être sa sœur.

Des larmes discrètement retenues rendirent aux yeux de Dosia tout leur éclat juvénile, pendant qu'elle se levait de table, donnant le signal de la dispersion. Platon, rejoignant sa femme, lui baisa la main avec ferveur. Il l'avait aimée infiniment avec ses défauts de jeune fille; depuis qu'elle était devenue une épouse et une mère pleine de qualités précieuses, il l'aimait bien mieux encore et de jour en jour davantage. Leur tendresse, comme toutes les affections profondes et sincères, devait aller en croissant jusqu'au bout de leur vie.

La tante Sophie avait posé une main sur l'épaule d'Agnès, et elle la conduisit doucement vers un recoin du salon, défendu contre les approches indiscrètes par une sorte de paravent en bois découpé, garni de plantes grimpantes. Elles s'assirent toutes deux sur un petit canapé, pendant que les autres convives se groupaient dans l'immense pièce brillamment éclairée.

— Te souviens-tu de ta grand'mère? demanda Sophie.

— La mère de maman? Oui, je m'en souviens. Elle était toujours de mauvaise humeur.

— Elle est morte, dit doucement Mme Mourief. Eh bien, son caractère était peu fait pour comprendre celui de ta maman.

— Je le crois bien! Maman gaie et brillante, et drôle! Ma grand'mère ennuyeuse...

— Laissons-la de côté, puisqu'elle n'est plus, insista Sophie. Mais tu peux comprendre, n'est-ce pas, que ta mère ne se soit pas sentie très heureuse auprès d'elle?

Un hochement de tête significatif prouva qu'Ania comprenait parfaitement.

— Eh bien, en un jour de malchance pire qu'à l'ordinaire, ta mère se trouva si irritée qu'elle ne put y tenir.

— Qu'est-ce qu'elle avait fait? demanda curieusement Agnès.

Une velléité de fou rire passa sur le visage de Sophie, mais elle sut se contraindre à rester grave.

— Il y a une histoire de chien à ce que je crois me rappeler; mais cela n'a pas d'importance.

— Oh! ma tante, racontez-la-moi, je vous en supplie!

— Je ne m'en souviens pas très bien. Cependant, il me semble que Dosia avait installé dans son lit, avec une camisole et un bonnet de nuit, un chien énorme...

— Ah! je sais! Sultan!

— Précisément. Une de tes tantes était couchée dans la même chambre, elle prit peur et cria...

— Mes vilaines tantes! Je suis enchantée! Je voudrais savoir laquelle. Mais je les déteste toutes les unes autant que les autres,

dit la jeune fille en riant à se rouler sur le canapé.

— Dosia fut grondée, le chien fut battu...

— Pauvre chère bête!

— Mon mari, qui n'était alors que le cousin de ta mère, se trouvait là. Dosia voulut quitter la maison maternelle et partit en effet avec lui; mais elle n'avait pas fait une verste qu'elle comprit sa folie; Pierre n'était pas content : il reçut le mémorable soufflet dont on parlait tout à l'heure, et ramena ta mère au bercail.

— Et, naturellement, elle fut grondée encore beaucoup plus qu'auparavant?

— Tu conviendras qu'elle l'avait mérité!

— Ça dépend! répliqua Agnès d'un air entendu. Et alors?

— Alors, peu de temps après, mon frère rencontra Dosia; il en avait entendu parler par Pierre; ils étaient amis; nous fîmes tous la connaissance les uns des autres, et cela a fini par nos deux mariages.

Agnès resta plongée dans la méditation.

— A quoi penses-tu? lui demanda sa tante.

— Je pense que si je m'en allais de la mai-

son comme ça, ce ne serait pas pour y revenir au bout d'un quart d'heure.

— Tu aurais tort, répliqua Sophie avec son autorité bienveillante. Mais ta mère, si fantasque qu'elle fût à cette époque, était réellement malheureuse à cause de ses sœurs; toi, tu es la plus heureuse des jeunes filles; il n'y a donc aucune analogie entre les deux situations.

— Vous êtes une tante excellente et chérie, répondit Agnès en embrassant Mme Mourief.

Quelques instants après, elle aborda son frère, qui s'était réfugié dans un coin avec deux ou trois enfants, sa sœur cadette et son ami Ermile Makof. On s'amusait dans ce petit groupe, où l'on fit une place pour Agnès. Mais au même moment l'institutrice des jeunes filles s'approcha.

— Véra, dit-elle, il est temps d'aller vous coucher; vous n'êtes pas encore bien remise de votre fièvre...

La fillette, âgée de douze ans à peine, se leva d'un air soumis, alla baiser la main de ses parents, et disparut sans mot dire. Agnès la suivit des yeux d'un air scandalisé.

— Sœur, veux-tu que je te dise ce que tu penses? fit son frère qui l'observait.

— Oui, Kola; tu vas proférer une bêtise. Prends garde!

— Non, ma sœur, une vérité. Tu penses que Véra gâte le métier de jeune demoiselle, et qu'à sa place, en pareille circonstance, tu serais restée, quitte à attraper un galop demain matin.

— Attraper un galop! Quelle expression mauvais genre, mon frère!

— Mais quelle vérité profonde, ma sœur!

Ermile vint au secours de la jeune fille. C'était un garçon un peu massif, grand, large d'épaules; l'habitude de se tenir penché sur ses livres l'avait déjà un peu voûté, bien qu'il eût vingt-cinq ans à peine. On voyait à son attitude qu'il était simple de cœur, droit de jugement et ennemi de toute fausse apparence. Sa toilette, très soignée, portait cependant le cachet particulier aux hommes qui ne s'habillent que par devoir et non par plaisir. Il n'avait rien de brillant, et on eût pu le voir pendant six mois sans le remarquer; mais lorsqu'on l'avait vu,

force était de faire attention à lui; lorsqu'on avait conversé avec lui une heure, on était désireux de devenir son ami.

— Mademoiselle Agnès, dit-il, n'allez-vous pas nous faire un peu de musique?

Agnès le regarda de travers, puis s'humanisa. Après tout, elle aimait assez à se faire entendre.

— Je le veux bien, répondit-elle; seulement vous jouerez à quatre mains avec moi.

— Trop heureux... murmura Ermile. Et il s'empressa d'ouvrir le piano.

Ils jouaient très bien tous les deux, Agnès avec plus de fantaisie et de brio, lui avec une impeccable sûreté et un goût très sérieux. Séparément, ils n'eussent certainement pas obtenu un résultat aussi satisfaisant qu'ensemble, alors que leurs défauts se corrigeaient réciproquement, et que leurs qualités se faisaient mieux valoir par le contraste.

On les écoutait, mais d'une oreille seulement, et les conversations suivaient leur train; peu leur importait d'ailleurs; ils aimaient assez la musique en elle-même pour être contents

de jouer sans préoccupation des applaudissements.

— Comme ils vont bien ensemble! dit Pierre Mourief.

Platon regarda sa charmante fille avec un orgueil paternel bien justifié.

— Elle est bonne musicienne, dit-il; elle fait tout ce qu'elle veut. Quel dommage qu'elle soit si difficile à gouverner!

— Elle tient de famille! fit Pierre.

Il aimait très sincèrement sa belle-sœur; mais de leurs querelles et de leurs raccommodements perpétuels, aux jours de leur enfance et de leur jeunesse, il leur était resté une habitude invétérée de se taquiner.

— Oui, répliqua Dosia; mais moi, je n'étais pas si rude.

— Oh! fit Pierre en portant la main à sa joue d'un air si drôle qu'ils sourirent tous les trois en même temps.

— Je veux dire, reprit Mme Sourof, que je n'avais pas cette fermeté un peu dure qui m'inquiète en ma fille.

— Ça, interrompit Pierre, ce sont les vertus

de son père, qui se sont modifiées par la transmission...

— Tu peux rire, dit Platon; tu sais que cela ne me fâchera pas; mais c'est pourtant vrai qu'Agnès a, par instants, quelque chose d'ascétique, pour ainsi dire, qui m'inquiète pour son avenir.

— Attends seulement qu'elle ait envie de se marier, et tu verras!

— Précisément! Je la vois aussi dure envers elle-même qu'envers les autres, et je ne sais ce qui en adviendra. Kola est d'une tout autre pâte!

— Oh! Kola, c'est la perfection! fit Dosia en attachant avec complaisance un regard maternel sur son fils, occupé en ce moment à démontrer aux enfants le mécanisme d'un jouet compliqué. Il est bon, il est patient, il est sage... C'est tout le portrait de son père!

— Touché! fit Platon en riant. Eh bien, Agnès n'est pas le portrait de sa mère, et c'est ce que je regrette.

— J'ai pourtant été bien terrible, jadis, répliqua Dosia. Je crois même qu'au besoin je le

serais encore. Petit bonhomme vit toujours...

— Maman, ma tante, permettez-nous de danser, crièrent les enfants et les jeunes gens tout d'une haleine, en accourant vers les maîtres de la maison.

— A votre aise, mes cher mignons, répondit Dosia.

Ermile et Agnès venaient de frapper l'accord final; la jeune fille quitta le piano d'un air boudeur; elle n'aimait pas la danse. Le jeune homme, après s'être rendu compte de ce qu'on désirait, pivota sur lui-même avec le tabouret de piano, qu'il n'avait pas quitté, et entama la plus brillante des valses de Strauss. Aussitôt, à l'exception de quelques vénérables personnages assis à des tables de whist, toute la compagnie se trouva assemblée par couples et tournoya dans l'immense salle, fraîche et haute, où le vent d'une douce soirée d'été pénétrait par les fenêtres ouvertes.

Mlle Titof rentra après avoir assisté au coucher de sa plus jeune élève, et vint s'asseoir auprès d'Agnès, qui ne dansait pas.

— Cela ne vous fait pas envie? dit-elle.

Voyez comme ils ont tous l'air gai. Votre mère n'a pas vingt ans, ce soir.

— Et moi, j'en ai soixante, répliqua Agnès d'une voix brève. Cela m'ennuie de voir des gens si jeunes, alors qu'ils n'ont plus de cheveux sur la tête. Ce n'est pas pour maman ni pour mon père que je dis cela! se hâta-t-elle d'ajouter, ni pour mon oncle et ma tante Mourief; ils sont aimables et gais, et je suis contente de tout ce qui leur fait plaisir.

— Tu n'en as pas l'air, lui jeta son frère, qui passait en valsant avec la sœur d'Ermile.

Agnès ne daigna pas répondre.

— Ce qui m'ennuie, c'est de voir des personnes sérieuses, comme le général Baranine, qui devraient savoir ce qui convient à leur âge. Enfin, il paraît que le monde va bien comme ça!

— Mademoiselle Agnès, un tour de valse? demanda Ermile en s'inclinant devant elle. Une vieille dame venait de le remplacer au piano.

Elle le regarda d'un air mécontent. Mais il avait une si bonne figure et paraissait si disposé à ne plus danser de la soirée si elle l'exigeait, qu'elle se leva lentement et se laissa

entraîner dans ce tourbillon. Ils n'étaient pas à moitié de la salle lorsqu'elle aperçut une petite fille et un petit garçon d'une douzaine d'années qui tournaient obstinément dans un coin d'un air piteux, sans venir à bout de sortir du rempart que leur faisaient quelques chaises.

Aussitôt elle quitta son cavalier, saisit le garçonnet et jeta la fillette dans les bras d'Ermile en lui disant :

— Faisons deux heureux.

Moins d'une seconde après elle tournait éperdument à l'autre extrémité du salon. Une porte-fenêtre donnant sur le balcon qui faisait le tour de la maison, se trouvant à portée, Agnès s'écria :

— Dehors, dehors, au clair de la lune!

Sa voix, claire comme le son d'une cloche, retentit jusqu'au fond de l'appartement; tous les couples dévalèrent le long des cinq ou six marches qui conduisaient au jardin sablé, et, sans perdre la mesure, se remirent à valser en bon ordre.

— Une polonaise! cria Pierre Mourief, à pleine voix, et menons dignement la fête!

Mlle Titof avait entendu; la vieille dame lui céda sa place, et une polonaise brillante, rythmée de façon à faire danser les arbres eux-mêmes, résonna dans la grande salle vide, splendidement illuminée; les joueurs de whist, imperturbables, ne s'étaient même pas aperçus du changement.

Pierre avait pris la main de sa belle-sœur et la conduisait d'un air grave à la tête de la colonne de danseurs. Couple après couple, ils s'étaient rangés en ligne, et, marquant le pas, ils faisaient le tour de la maison dans les parterres éclairés par les premiers rayons de la pleine lune, et qui embaumaient.

On avait commencé par rire, et puis une certaine gravité s'était étendue sur la joyeuse compagnie; l'odeur pénétrante des résédas et des héliotropes, la calme beauté du paysage noyé dans une demi-brune transparente que la lune pénétrait d'une clarté laiteuse, et on ne sait quelle mélancolie inspirée par la nuit jetaient une sorte de poésie dans les âmes les plus prosaïques.

— Quelle soirée, Dosia! dit Pierre, tout en

évoluant à la tête de sa colonne. Quel malheur de ne plus être jeunes!

— Nous revivons notre jeunesse dans nos enfants, répondit sa belle-sœur avec une teinte légère de tristesse.

— Oui, mais ce n'est pas nous! Et savent-ils seulement être jeunes! Nous l'étions, nous! Bah! nous le sommes encore! reprit-il. Foin de la mélancolie! Changement de dames! cria-t-il d'une voix retentissante et frappant dans ses mains.

Une mêlée indescriptible s'ensuivit au milieu des éclats de rire. Excepté les deux ou trois premières dames de la colonne qui avaient exécuté le mouvement de recul commandé pendant que Pierre courait prendre Agnès à la queue, toutes les autres personnes avaient fait le mouvement en avant. Chacun finit par trouver une partenaire, mais Mlle Titof avait malicieusement changé la mesure et commencé un galop. Le rythme en fut bientôt saisi par les danseurs, et toute la bande rentra dans le salon en galopant avec acharnement.

Pierre se précipita sur un canapé en faisant

ouf! de toutes ses forces. Le piano s'arrêta, et le salon se trouva soudain plein de rires et de bruit.

— Eh bien, voyons, Ania, t'amuses-tu? dit Platon en saisissant sa fille par une des nattes de ses cheveux.

Le visage qui se tourna vers lui n'était pas, certes, celui d'une personne qui s'ennuie.

— Sois heureuse, ma chérie, fit le père en baisant sa fille au front. Que ce jour soit sans nuages pour vous, mes enfants, comme pour nous-mêmes!

Agnès lui rendit ses caresses et courut s'asseoir au piano, car les jeunes gens réclamaient de nouvelles danses. Ermile Makof s'était retranché dans un coin relativement obscur, et, de là, il regardait Agnès sans être vu. C'est la pensée qu'elle ne pouvait distinguer l'expression de son visage qui lui donnait confiance, et il ne se contraignait plus à paraître correctement amical.

Si elle avait su tout ce que cette âme jeune et saine contenait de tendresse pour elle! Si elle avait pu discerner combien de résolution, de

courage, d'implacable stoïcisme se cachait derrière cette enveloppe souriante, presque bonasse, d'un grand garçon un peu lourd!... Mais il aurait eu honte de se montrer à elle tel qu'il était; elle lui avait dit tant de fois qu'on doit savoir commander à son extérieur, et qu'on n'est un homme qu'à la condition d'être toujours maître de soi! Et il craignait tant de lui déplaire!

Agnès venait d'avoir dix-huit ans; Ermile l'avait connue de tout temps. Les six années qu'il avait de plus que Nicolas Sourof n'avaient pas empêché leur étroite amitié. Mais se fût-il lié à ce point avec un garçon qui n'était encore qu'un enfant, alors que lui finissait ses études à l'Université, si Kola n'eût été le frère de la dédaigneuse Agnès?

Il adorait cette maison, où M. et Mme Sourof passaient six mois de l'année. Il aimait aussi leur intérieur de Pétersbourg; mais le nid, l'asile, le *home,* c'était la campagne de Sourova, où mille souvenirs d'enfance reliaient sa vie à celle de ses aimables voisins. M. Makof était un vieillard tranquille, qui sortait peu et

après dîner s'endormait régulièrement dans un fauteuil du fumoir. Marié tard, veuf après quelques années de mariage, il aimait passionnément sa fille Marie et son fils Ermile. Marie, l'aînée, était une excellente fille de vingt-huit ans, laide et bonne, ménagère experte et active ; elle avait depuis longtemps abdiqué toute idée de mariage et s'en trouvait à merveille.

— On ne saura jamais, disait-elle, combien cela débarrasse la vie !

Pendant qu'Ermile regardait Agnès, dont le joli visage se rosait par l'effort de ses mains agiles, Marie s'approcha de lui et posa son menton sur l'épaule de ce frère adoré. Elle avait été sa petite mère plus d'à moitié lorsqu'il était resté orphelin au berceau, et, malgré les années, elle ne pouvait s'empêcher de le traiter toujours un peu comme un bébé.

— Pourquoi ne danses-tu pas ? lui demanda-t-elle.

— Je me repose, répondit-il en se hâtant de fixer ses yeux sur un autre objet. De toute chose, ce qu'il redoutait le plus, c'était de voir Marie pénétrer son secret.

— Regarde-donc Agnès! est-elle jolie quand elle est rose comme cela! On ne pourrait lui reprocher qu'un peu de pâleur à l'ordinaire, ce soir elle est adorable.

— Elle se fatigue; je vais la remplacer, dit Ermile en se hâtant vers le piano.

Marie le vit se pencher sur Agnès pour lui parler, mais sans se hasarder à la regarder. La jeune fille fit un signe affirmatif et sans cesser de jouer se leva; le jeune homme s'assit et continua la danse commencée. La mesure avait été si bien gardée, que personne ne s'aperçut de la substitution.

— Comme nous nous entendons! dit Agnès en riant.

— Comme larrons en foire, répliqua Ermile, dont le cœur avait bondi de joie à ce *nous* de bonne camaraderie.

Il fut infatigable ce soir-là; valse après polka, quadrille après quadrille, il tint le piano sans se lasser. Les enfants étaient allés se coucher, les yeux gros de sommeil et de regret de ne pouvoir plus se tenir debout; les parents causaient assis en groupes heureux; pas un de ces

cinquante hôtes qui avaient dîné ce jour-là chez Dosia ne ressentait en lui-même la piqûre d'un mécontentement. Cette heureuse maison était une maison de soleil où régnait la douceur d'une paix constante et lumineuse.

Lorsque les bougies consumées firent éclater leurs bobèches, les joueurs de whist ou de préférence se levèrent enfin. Pour eux aussi la soirée avait été douce et paisible ; c'étaient de bonnes gens qui se connaissaient depuis de longues années et qui aimaient à jouer ensemble. Plus d'un d'entre eux eût trouvé la vie décolorée, si le même tour de visites ne lui avait permis de se retrouver à chaque jour de la semaine avec les mêmes amis qu'il avait coutume d'y voir depuis quarante ans. La mort de temps en temps cueillait un membre de ce cénacle ; mais une providence secourable faisait vieillir à point ceux qui avaient commencé par être jeunes, et, cessant peu à peu de danser, ils se mettaient à aimer les cartes ; de sorte que les tables de jeu se trouvaient pourtant au complet.

La maison de Dosia contenait bon nombre

de chambres d'amis, et elles furent toutes occupées cette nuit-là : on avait couché les jeunes gens jusque dans les dépendances, dans des pièces où se conservaient d'ordinaire les provisions, et qui avaient gardé une bonne odeur de fruit ou de grain. D'autres hôtes plus voisins étaient venus avec leurs équipages, et leur départ offrit un spectacle vraiment intéressant. Une dizaine de calèches, découvertes pour la plupart, attelées chacune de quatre chevaux, vinrent tour à tour se ranger au perron et recevoir les voyageurs; elles partaient à mesure, et le bruit des sonnettes de l'attelage s'éteignait peu à peu. Lorsque la dernière fut sortie de la cour, les serviteurs éteignirent les torches qui avaient éclairé le départ, chacun regagna son lit, et la lune épancha des flots de clarté sereine sur la maison silencieuse, sur le jardin embaumé et sur la campagne féconde de Sourova.

II

CONFESSION

On prétend que les fêtes ont de tristes lendemains; c'est vrai parfois, surtout lorsque la gaieté de la veille n'a pas été de bon aloi; mais des réjouissances comme celles qui avaient marqué le vingtième anniversaire du mariage de M. et Mme Sourof ne pouvaient laisser derrière elles aucun regret.

On se leva tard, cependant. Les enfants jasaient depuis l'aube avec les oiseaux, dans le jardin et dans le parc; mais ceux qui avaient dansé jusqu'à deux heures du matin n'avaient point souhaité de voir lever l'aurore. On les vit arriver l'un après l'autre dans la vaste salle à manger où les jattes de cristal pleines de lait écumant, les vieux ustensiles d'argent repoussé et les petits pains au lait fumants et dorés

leur offraient le spectacle le plus réjouissant.

Ermile et sa sœur s'étaient levés les premiers ; Marie s'était assise au bout de la table et depuis deux heures déjà versait aux survenants le café ou le thé avec une complaisance inépuisable. Elle n'avait pas sa pareille pour rester une demi-journée devant un samovar souvent remplacé par les serviteurs attentifs, et pour offrir une bonne parole avec chaque tasse : aussi Mme Sourof ne savait pas s'en passer, pour peu qu'elle eût du monde chez elle.

Agnès entra, le visage reposé, les yeux brillants ; elle tenait de sa mère une incroyable vitalité ; mais, au lieu de l'avoir en dehors et de la dépenser aux folies qui avaient rendu Dosia légendaire, elle la conservait soigneusement cachée, comme un feu dont il fallait ménager l'intensité. Rejetant en arrière les nattes de ses cheveux blonds qui retombaient sur sa poitrine au moindre mouvement, elle s'assit confortablement auprès de Marie, se versa une tasse de lait, puis appuya ses deux bras sur la table, posa son menton dessus, et regarda autour d'elle.

— C'est comme ça que tu déjeunes? lui

demanda Marie, qui prit dans sa poche une pelote de laine blanche et un crochet d'ivoire. Elle avait toujours une couverture en train, et son père prétendait qu'elle en avait déjà fait trois douzaines.

Agnès regarda sa tasse de lait d'un air indifférent.

— J'ai été voir mes ours tout à l'heure; ils mangeaient de si bon appétit, que cela m'a rassasiée.

— Tes ours! Tu as des ours, à présent?

— Oui, j'en ai deux. Ils sont très gentils; je te les montrerai. Ils ne sont pas dans la maison...

— Je pense qu'ils ne sont pas non plus dans la bergerie?

— Non; ils sont auprès de la serre. C'est ce printemps qu'on me les a donnés. Ils étaient tout petits; figure-toi que lorsque nous sommes venues ici, maman et moi, au mois d'avril, à une station de poste, pendant qu'on changeait les chevaux, un paysan arrive, portant quelque chose dans le coin de sa pelisse. « Ce sont des petits chiens? lui demande maman... (Tu sais

qu'elle ne peut pas voir un chien sans que le cœur lui batte.) — Non, répond le paysan, ce sont des petits ours. — Si petits? Fais-les voir! » Cet homme les met par terre...; non, Marie, tu ne peux pas t'imaginer quels amours! Ils avaient trois semaines; ils étaient gros comme un terre-neuve de trois mois, et ils avaient des petites façons si gentilles! Je m'étais assise par terre pour jouer avec eux; ils sont restés sur la queue de ma robe, et quand je me suis relevée, ils se sont fait traîner... Ils ne voulaient plus me quitter. La mère avait été tuée la veille; on leur a donné du lait, ils en ont bu, comme des petits chats, avec des museaux impayables, en mettant leurs pattes dans la jatte, naturellement, et quand il n'y a plus eu de lait, ils se sont assis pour lécher leurs pattes... Alors, comme ils couraient après moi dans la chambre, maman les a achetés et m'en a donné un : l'autre est à Véra; mais elle ne s'en soucie pas.

— Et qu'est-ce qu'on en fera? demanda Marie. Tu ne peux pas prétendre à les dresser pour les atteler?

— On les mangera, dit Kola, qui entrait.

— Oh ! s'écria Agnès, manger mes ours !

— Un ours, ça n'est bon qu'à çà ! A moins que tu ne leur apprennes à danser...

Agnès se renferma dans un silence plein de dignité, et Kola se fit donner une tasse de café par la complaisante Marie.

Ermile fit presque aussitôt son apparition ; mais il n'obtint de son idole qu'un bonjour tout sec. Sans paraître y prendre garde, il s'assit et se mit à causer avec son ami.

— As-tu vu hier Mlle Borikof? dit Marie à demi-voix.

— Oui, je l'ai vue, puisqu'elle était là, répondit froidement Agnès. Qu'est-ce qu'elle a de particulier?

— Elle a que son prétendu tarde à se déclarer et qu'elle en fera une maladie.

— Voilà bien des histoires pour un homme qui a des cheveux jaunes ! fit Agnès avec une moue.

— Jaunes ou non, si elle l'aime !

— Elle l'aime, c'est preuve d'infériorité d'esprit ! Une autre preuve, du reste, c'est son

habitude de mettre des rubans verts qui lui vont horriblement mal !

— La pauvre fille ! Celui qu'elle aime a dit un jour devant moi qu'il adorait les rubans verts ! Ça fait penser aux feuilles des arbres, dit-il, et ça rappelle l'été !

— Alors elle devrait n'en porter qu'en hiver ! déclara Agnès.

— Ah ! ma petite, soupira Marie, tu ne sais pas à quelles extrémités peut vous porter le désir de plaire ! Je le sais, moi !

Nicolas éclata de rire. L'idée que cette bonne et simple Marie pouvait avoir des notions personnelles sur le désir de plaire lui paraissait absolument comique.

— C'est vrai ! affirma Mlle Mokof. J'ai voulu plaire ! Et ça m'a joliment réussi ! Mais ça ne m'est arrivé qu'une fois.

— Oh ! Marie, raconte-moi ça ! fit Agnès, dont les yeux pétillèrent d'une joie malicieuse.

— Oui, mes enfants, je vais vous le raconter pour que ça vous serve de leçon. Écoute ici, Véra, ajouta-t-elle en voyant passer la fillette, et, vous aussi, les petites amies, et, vous made-

moiselle Titof; toutes les demoiselles, écoutez ce qui vous arrive quand on veut séduire un jeune homme par ses avantages extérieurs!

La petite bande écoutait, bouche bée; Marie promena autour d'elle un regard satisfait.

— J'avais quinze ans, dit-elle; — Ermile, tu t'en souviens?

Il fit un signe de tête affirmatif, et le souvenir de l'aventure fit passer un rapide sourire sur son visage.

— J'avais quinze ans, reprit Marie, et j'étais encore plus laide qu'à présent...

— Oh! Marie, fit Véra, qui l'adorait et qui la trouvait plus belle qu'une madone de Raphaël.

— Oui, ma petite, c'est comme je te le dis! J'avais un oncle qui s'occupait d'agronomie... Il est mort, le pauvre cher homme! Dieu ait son âme! Il s'est ruiné à acheter des charrues anglaises qui n'ont jamais voulu labourer la terre russe! Il vient chez nous, je ne sais pourquoi, et il amène avec lui son ingénieur. Ça devait être pour engager mon père à lui acheter aussi des charrues anglaises. Je n'avais

jamais vu d'ingénieur; mais ça sonnait bien, et je me dis : Il faut que l'ingénieur emporte de moi l'idée d'une personne fort distinguée! Et le lendemain de leur arrivée, — c'était en été, — je mets une belle robe blanche.

— Eh bien, c'est très naturel, fit Véra en regardant sa robe qui était blanche.

— Attends, jeune imprudente! Après le thé, le matin, on sort; mon père, qui n'aime pas à marcher, me charge de conduire mon oncle et son ingénieur au hangar des machines, qui était assez loin de la maison. J'obéis, et me voilà partie, expliquant ici, démontrant là, et disant une quantité prodigieuse de bêtises; je ne sais pas lesquelles, mais c'en était, et il y en avait beaucoup, j'en suis sûre! Là-dessus, nous traversons un ruisseau assez large, peu profond, peu courant, — une sorte de mare, — sur un pont étroit formé d'une ou deux planches. « Oh! la belle couleur! dit l'ingénieur en regardant l'eau croupie. » Le fait est qu'elle était d'un vert prodigieux! Au moment de traverser, il se recule pour me laisser passer devant... Voici, me dis-je en moi-même, le

moment de déployer toutes mes perfections; il faut que ce monsieur se dise : Elle a une taille de nymphe et l'élégance d'une des trois Grâces... En effet, je prends des airs délicats, je lève les pieds avec une grâce aristocratique... je marche à côté de la planche, et je tombe dans l'eau d'un vert si beau...

— Oh! Marie, répéta Véra d'un air consterné.

— Parfaitement. Je vous ai dit que j'avais une robe blanche. Lorsque mon oncle et l'ingénieur me retirèrent de cette eau, ma robe était verte, mais jusqu'au genou seulement, parce que la mare n'était pas profonde. Il y avait environ une demi-verste à faire pour rentrer à la maison; je la fis, mes amis... Je ne sais pas si mon ingénieur s'est souvenu de moi; mais je ne l'ai pas oublié, je vous en réponds. Et depuis j'ai renoncé à plaire. Allez vous amuser, mes enfants, et sachez que la modestie est le plus bel ornement de la beauté, — et aussi de la laideur.

Marie se moquait d'elle-même avec tant de bonne grâce que le mieux était de se joindre à

elle. Mais Véra, qui avait l'âme tendre, vint l'embrasser bien fort, afin de la consoler de sa mésaventure.

— Toi, dit Marie en la regardant aller, tu pourrais bien avoir une pareille aventure, — mais ça n'arrivera pas à Agnès,

— Oh! non, fit celle-ci en rejetant ses cheveux blonds derrière son épaule. L'opinion des autres... je n'en fais pas grand cas.

— Ça se voit, fit Kola d'un air innocent.

— Voyons, Kola, ne la taquine pas! dit Marie, qui avait porté jadis dans ses bras Nicolas à l'état de poupon, et qui le morigénait de temps en temps, tout comme son propre frère. Vous avez tous déjeuné? Il n'y a plus personne qui ait faim? Je n'en suis pas fâchée!

Elle sonna en laissant la salle aux soins des domestiques, et alla s'installer sous la véranda, avec son éternelle pelote de laine blanche. Les autres convives se dispersèrent dans le jardin, chacun suivant ses goûts. Agnès prit le chemin d'une allée de tilleuls que les chaleurs de l'été diapraient déjà de feuilles d'un or pâle; c'était sa promenade favorite, et tous les jours elle y

portait sa bonne ou sa mauvaise humeur, afin d'en méditer les causes et les résultats.

Elle y trouva Mlle Titof, qui sans précisément l'attendre, pensait bien l'y rencontrer; et cette vue lui fit d'abord froncer le sourcil.

— Je voulais vous parler, ma chérie, lui dit son institutrice.

— Me gronder, voulez-vous dire?

— Non, causer avec vous, simplement.

Avec un soupir de résignation, Agnès se mit à marcher auprès de Mlle Titof, à l'ombre des tilleuls que le soleil piquetait de points dorés.

L'institutrice était presque de la même taille que son élève et lui ressemblait un peu; ce n'étaient pas les mêmes traits, mais la même coupe de visage, la même couleur de cheveux; seulement, chez Agnès tout était en fleur, tandis que la pauvre fille, fatiguée par la vie, était déjà fanée. Six années seulement les séparaient: mais les vingt-quatre ans de Mlle Titof avaient déjà connu bien des peines; les dix-huit ans d'Agnès, si elle l'avait voulu, n'auraient compté que des joies.

— J'ai voulu vous parler, ma chérie, dit

l'institutrice, parce que toutes sortes d'idées me sont venues en tête cette nuit, je ne sais à propos de quoi; peut-être à cause de la gaieté qui régnait hier dans cette maison, et que vous étiez seule à ne pas partager.

— Je me suis amusée à la fin, dit Agnès par manière d'explication.

— Oui, quand vous vous êtes mise au piano et que vous avez fait danser les autres.

Agnès inclina gravement la tête.

— Cela seul m'amuse, dit-elle. S'occuper de soi, c'est faire tort aux autres.

— Absolument vrai! Mais vous ne vous occupez des autres que lorsqu'ils sont en masse, et vous ne songez pas assez aux particuliers. Hier, savez-vous que votre mère a eu du chagrin à cause de vous?

Agnès secoua imperceptiblement les épaules. Elle adorait sa mère et ne pouvait supporter l'idée de l'affliger; mais elle se sentait incapable de se corriger pour lui plaire. Combien d'autres sont comme elle!

— Elle souffre de votre humeur, Agnès, et vous savez pourtant quelle mère, quelle femme

excellente! C'est ce qui m'a décidée à causer sérieusement avec vous. Voyons, chérie, vous avez confiance en moi : voilà cinq ans que nous nous connaissons et que je vous aime... Parlez-moi franchement. Vous n'êtes pas satisfaite de votre sort; que désirez-vous? Si c'est possible, je crois vous promettre que cela se fera.

Agnès marchait lentement, les yeux fixés sur les taches de lumière que le soleil jetait dans l'ombre de l'allée.

— Je voudrais, dit-elle tout bas, mais avec beaucoup de décision, mener une vie utile, ne pas user ma jeunesse et mes forces dans une existence sans fruit. On m'a donné une belle éducation; j'en ai profité, je puis le dire sans vanité, et me voilà, à dix-huit ans, bonne à rien, sinon à parader dans un salon... Et vous vous étonnez que je trouve plus de plaisir à faire danser les autres qu'à danser moi-même! Si peu utile que ce soit, cela sert pourtant à quelque chose!

Elle termina avec une sorte d'amertume; mais sa hauteur habituelle faisait place à une sincère mélancolie.

— Vous êtes impatiente, mon enfant, dit Mlle Titof; si vous saviez combien il faut attendre dans la vie, et faire d'efforts qui souvent ne servent à rien! L'éducation que vous avez reçue vous a préparée à tenir votre rang dans le monde.

— Je n'aime pas le monde.

— Alors, à être une personne instruite pour vous-même, de façon que vous puissiez goûter toutes les jouissances de l'intelligence et de l'art. Quand vous serez mariée...

Agnès réprima un mouvement d'impatience; Mlle Titof posa sur son bras une main blanche et amaigrie.

— Ne dites pas : je ne veux pas me marier, ma chérie. Le rôle de la femme, dans la vie, c'est d'être épouse et mère.

— Épouse! s'écria Agnès, épouse comme on l'est dans notre monde, pour rencontrer son mari aux heures des repas! Mère pour voir ses enfants deux fois par jour, le matin et le soir, et les gronder quand leurs maîtres se plaignent d'eux! Si c'est là mon avenir, j'aime mieux tout... même le cloître! Là, on peut travailler.

— Est-ce chez vos parents que vous avez rencontré de tels exemples? demanda Mlle Titof.

— Mes parents?... On ne trouve pas deux fois en un siècle un homme comme mon père, — ni une femme comme ma tante Sophie. Croyez-vous que, sans ma tante, l'oncle Pierre serait l'homme qu'il est?

Mlle Titof resta confondue de tant de perspicacité. Il était parfaitement vrai que Pierre Mourief avait été façonné et pétri par les mains de sa femme, et malgré le silence gardé par Agnès sur sa mère, il était non moins certain que, sous une autre influence que celle de Platon Sourof, Dosia eût été une personne différente, pleine d'instincts généreux, mais incapable de régler sagement sa vie.

— Peu d'hommes sont semblables à votre père, en effet, reprit Mlle Titof; mais l'humanité n'est pas si pauvre que vous croyez en gens de mérite; autour de nous, il en est qui ont de grandes qualités; et enfin, vous pouvez, du jour au lendemain, rencontrer celui qui doit vous plaire... On n'est pas exigeante avec ceux qu'on aime...

Elle poussa un soupir : peut-être savait-elle, par une triste expérience, combien on est indulgent pour les fautes des êtres aimés!

— Dites-moi, fit tout à coup Agnès, comment êtes-vous devenue institutrice?

Mlle Titof rougit, et cette rougeur lui rendit pour un instant le charme de sa jeunesse évanouie.

— J'étais sortie de l'Institut des demoiselles nobles de Kazan, dit-elle, avec des notes brillantes et un diplôme; j'allais me marier, lorsque mon père mourut, laissant des affaires très embarrassées. Nous n'étions pas riches auparavant; après, ce fut la misère. Ma mère n'avait que moi pour soutien; mon fiancé me proposa de la mettre dans un asile de vieillards... Un asile de vieillards à ma chère maman, alors que, devenue veuve, elle avait plus que jamais besoin de tendresse et de soins!... Je refusai; le mariage fut rompu... et je me plaçai. Je ne vois maman que pendant l'hiver; mais au moins elle occupe deux gentilles petites chambres, et la libéralité de votre mère me permet de lui donner tout le confort souhaitable.

— Et vous dites, s'écria Agnès, qu'il y a des hommes de cœur!

— Précisément parce que celui que je devais épouser n'avait qu'une âme très médiocre, cela m'a fait ouvrir les yeux sur les mérites des autres. J'avais trop peur de devenir misanthrope.

— Il y aurait eu de quoi! murmura Agnès. Et comment devient-on institutrice, dites, ma bonne amie?

— On se fait donner un passeport, et on cherche une place! répondit Mlle Titof en souriant.

— Ah! il faut un passeport?

— Chez nous, toujours.

— Et qu'est-ce que vous en faites, de votre passeport?

— Je le garde. Lorsque je veux voyager, je fais constater au bureau de police que je pars; en arrivant ailleurs, je me fais inscrire comme arrivée, voilà tout. Ainsi, le mois prochain, je dois aller voir un oncle que j'ai à Moscou; je vais faire mettre mon passeport en règle et je partirai.

— C'est assommant ! s'écria Agnès.

— Toute contrainte est désagréable, en effet. Mais celle-ci est peu de chose. Une simple formalité...

Agnès ne l'écoutait plus ; son imagination ardente était entièrement absorbée par la pensée des souffrances de Mlle Titof.

— Et je ne m'étais jamais doutée de cela ! s'écria-t-elle. Vous êtes si tranquille ; vous ne parlez jamais de vous-même...

L'institutrice sourit doucement.

— Vous m'aimez mieux, maintenant ? dit-elle.

— Oh ! je crois bien ! Je vais vous adorer ! Quand je pense que j'ai été si souvent mauvaise avec vous... Si j'avais su !

— Il faudrait toujours agir comme si l'on savait, dit Mlle Titof avec une extrême délicatesse ; mais je ne veux pas vous sermonner. Voici l'heure du piano de Véra.

Elle fit un mouvement vers la maison ; mais Agnès la retint.

— Je vous demande pardon, dit-elle le cœur battant bien fort, humblement pardon de mes

impertinences passées, et je vous jure que je saurai les réparer !

— Chère enfant! répondit Mlle Titof en l'embrassant.

Elles se serrèrent la main, et l'institutrice reprit le chemin de la maison.

Pendant que les gammes du piano arrivaient par fragments à ses oreilles distraites, Agnès s'assit sur un banc et réfléchit profondément.

Il y avait donc des vies sans éclat, sans joies personnelles, uniquement consacrées à autrui? Agnès le savait, mais elle avait toujours cru que quelque signe caractéristique distinguait ces êtres de choix : une apparence particulière, un extérieur peu commun, en un mot une sorte d'auréole visible au moins pour les initiés. Et voilà que son institutrice, celle qui pendant quatre ans lui avait fait faire du calcul et de l'orthographe, était un soldat du devoir! Qui s'en serait douté?

Le cœur d'Agnès s'enflamma de plus belle pour les martyrs ignorés; c'était un de ses dadas familiers, et bien des heures de sa vie s'étaient déjà écoulées dans des méditations

analogues; mais, cette fois, son rêve avait une forme. Pendant qu'elle laissait sa fantaisie exécuter de nouvelles variations sur un motif connu, un profane pénétra dans l'allée de tilleuls et s'approcha sans qu'elle s'en aperçût.

Quand il fut tout près d'elle, elle tressaillit et leva la tête.

— Ermile! dit-elle, vous m'avez presque fait peur!

— Ce n'est pas ce que je souhaite, répondit-il en souriant. Je pensais vous trouver ici, et j'y suis venu, au risque d'être indiscret. Si vous l'ordonnez, je me retire...

— Pourquoi donc? répondit-elle avec un peu de hauteur; nous pouvons aussi bien causer ici qu'en dansant une contredanse dans quelque salon.

Elle s'était levée. .

— On cause mieux en marchant, ajouta-t-elle.

Ermile se rangea silencieusement à son côté, et ils arpentèrent la moitié de l'allée sans échanger une parole.

Agnès rompit enfin le silence.

— Avez-vous arrêté vos plans? lui dit-elle sans le regarder.

Il baissa la tête avant de répondre; puis, d'une voix grave, il dit :

— Je pense que oui.

— Qu'avez-vous décidé?

— Je voudrais vivre à la campagne et employer mes aptitudes à civiliser ce pays.

— C'est bien, fit Agnès avec un mouvement de tête plein d'orgueilleuse satisfaction.

— Mon oncle Varlamof m'a légué sa propriété; ne le saviez-vous pas?

— Non; eh bien?

— Cela me fait riche, voilà tout, et ce que je ne pouvais pas tenter il y a un an, je le puis maintenant.

Il se tut; elle n'avait rien dit; il ne se sentait pas encouragé. Après un silence, il reprit :

— Vous m'avez conseillé de le faire.

— Je crois bien! N'y a-t-il pas assez de gens qui dépensent leur argent à Pétersbourg ou à Moscou? Faites du bien au paysan; faites du bien à la terre! Dépensez votre fortune à répandre l'instruction sur les uns et la cul-

ture sur l'autre... vous en serez récompensé.

— Par qui?

— Par ceux-là mêmes que vous aurez améliorés. Et puis, est-ce que votre conscience ne vous suffit pas?

Ermile prit une mine fort déconfite. Bien certainement, à ce moment-là, l'approbation de sa conscience ne lui suffisait pas.

— Ma conscience, oh! oui, dit-il en hésitant; mais j'ai vingt-cinq ans; mes études sont terminées; je crois que je ferai un agronome passable, d'autant plus que je n'ai pas trop de théories fausses dans la tête, — au moins j'espère que celles qui m'ont séduit ne sont pas fausses, — et puis les théories, ça a du bon, je ne dis pas le contraire, mais il faut les voir à l'épreuve.

Agnès approuva du geste. Il fit un effort violent et reprit d'une voix mal assurée :

— Enfin, Agnès, est-ce que vous n'avez pas vu ce que je m'efforce de cacher si soigneusement?

Elle l'avait certainement vu; mais on ne le lui eût pas fait avouer pour tout au monde.

— Voilà déjà longtemps que je me dis qu'il faudrait vous parler, de peur...

Sa voix s'arrêta dans sa gorge. Agnès restait imapssible ; le malheureux garçon fit un nouvel effort et continua :

— ...De peur qu'un autre ne vous parle avant moi et n'obtienne ce que je considérerais comme la plus grande joie qu'il me fût possible de rêver.

Elle tourna vers lui ses beaux yeux gris, pleins de feu.

— J'ai compris, Ermile, dit-elle ; une autre jeune fille à ma place se donnerait le plaisir de vous faire vous expliquer d'une façon plus précise ; mais ces coquetteries sont au-dessous de moi. Vous m'aimez?

Il inclina la tête, ne pouvant parler.

— C'est... Pardonnez-moi les paroles que je vais prononcer ; je ne puis en trouver d'autres, et je le voudrais... C'est malheureux, Ermile, pour vous et pour moi.

— Malheureux? fit-il en devenant blême.

— Oui, je ne vous aime pas.

— Vous pourrez m'aimer!

— Je ne vous aimerai pas!

Elle parlait avec la cruauté inconsciente et féroce des cœurs que l'amour n'a point touchés. Elle ignorait la profondeur de la blessure qu'elle portait; comment l'eût-elle apprise? Ceux-là seuls qui ont souffert de ces maux connaissent ce qu'il en coûte.

— Oh! reprit Ermile, si vous saviez combien je vous aime!

— Je vous plains, dit-elle posément.

Une joie secrète pénétrait pourtant dans le cœur d'Agnès sous sa froideur apparente. Un peu d'orgueil satisfait, pareil à celui d'une reine qui se voit rendre hommage, passa dans ce jeune cerveau comme un vent de folie. Ermile continuait à marcher en regardant devant lui.

— Je ne puis vous aimer, dit Agnès; je ne sais si c'est parce que je vous ai toujours connu, mais vous ne pouvez être qu'un frère pour moi.

— Et moi, je vous aime à en perdre la tête! s'écria le malheureux.

Agnès fronça les sourcils. Être aimée, c'était

fort bien en soi et suffisamment flatteur; mais si Ermile éconduit s'avisait de se plaindre, ce serait fort ennuyeux.

Que ne savait-il accepter l'arrêt, dignement, comme il avait été prononcé?

— S'il en est ainsi, dit-elle, je ne vois qu'un parti à prendre : ne plus nous voir.

— Cela? Impossible, fit Ermile d'un ton bien décidé. Pensez-y! Vous ne m'aimez que comme un frère, mais moi je vous aime comme l'amie de toute ma jeunesse, comme la femme avec laquelle je voulais vivre et mourir...

— Alors, il ne faut plus me parler de cela, jamais, ni me le laisser voir.

Il se taisait.

— Voyons, Ermile, dit Agnès de sa voix la plus persuasive, soyez raisonnable! Je ne peux rien pour vous, et vous, vous pouvez me faire l'existence la plus pénible qui soit, en vous tenant à mes côtés comme un remords ambulant. Ce n'est pas ma faute si je ne vous aime pas!

Ermile n'en était pas bien sûr; mais il ne pouvait rien répondre.

— D'ailleurs, continua Agnès, si mon père ou ma mère avaient connaissance de ce que vous venez de m'apprendre, ils vous prieraient certainement, dans votre propre intérêt, de cesser de nous voir, pendant quelque temps au moins...

C'était vrai ; Ermile se sentit battu.

— Il faut donc avoir le courage de prendre un parti, reprit la jeune stoïcienne. Ou bien ne plus me voir, ou bien me promettre à l'instant que vous ne me parlerez plus jamais de cela ; que rien dans vos actions ne pourra me rappeler l'entretien que nous venons d'avoir...

— Je ne pourrais pas, fit Ermile avec un demi-sourire triste.

— Je parle sérieusement, répliqua Agnès d'un air sévère. Sinon, je vous prierai de ne plus vous montrer devant moi jusqu'à ce que cette folie vous soit sortie de la tête.

Elle était vraiment en colère ! Ne s'imaginait-il pas de lui résister ? et dans une circonstance où elle était maîtresse sans contrôle de donner ou de retenir ce qu'on lui demandait ?

Ermile resta interdit ; il la savait violente,

capable de faire un coup de tête, dût-elle le regretter ensuite de toutes ses forces. Il savait aussi qu'un mot d'elle lui attirerait les condoléances affectueuses des parents d'Agnès, avec le conseil charitable de s'éloigner, de faire un voyage à l'étranger, en un mot, d'oublier et de faire oublier cet amour mal accueilli.

— Agnès, dit-il humblement, ne me privez pas de votre présence!

— Soit, dit-elle avec dignité. Alors, vous allez me donner votre parole d'honneur que vous ne me direz jamais un mot, que vous ne ferez jamais une action de nature à me rappeler que vous m'aimez. Le jurez-vous?

— Je le jure! fit Ermile.

— Et si vous manquiez à votre serment?...

— Je saurais m'en punir, dit-il. Vous n'aurez pas besoin de me faire des reproches.

— Bien, dit-elle; soyons amis.

Et, par la plus naturelle des conséquences, elle lui offrit sa main. Il la prit, la serra comme à un camarade et la laissa retomber avec un gros soupir.

La cloche du déjeuner, qu'on sonnait à une

heure, les rappelait vers la maison ; ils en prirent le chemin ensemble, lui silencieux et contraint, elle légère et presque joyeuse. Elle se sentait des ailes ; en effet, n'avait-elle pas conquis, ne tenait-elle pas dans ses mains, cruellement inexpérimentées, le plus précieux des hochets, le plus rare des joyaux, un cœur d'homme, qu'elle pouvait désormais tourmenter et fouiller... pas pour le blesser, pour savoir comment c'était fait, seulement.

Lui ressentait les impressions d'un oiseau saisi par des mains d'enfant, douces et rudes à la fois ; il sentait battre son cœur dans ces petites mains novices, et se demandait si elles l'étoufferaient tout à fait, ou bien s'il parviendrait jamais à prendre sa volée. Quant à son serment, serment plus dangereux, plus difficile encore à tenir qu'il ne pouvait le croire, il ne le regretta pas une minute. S'il devait être châtié quelque jour pour l'avoir trahi, au moins aurait-il joui de toutes les heures qui auraient précédé le moment fatal. Et puis, en restant près d'elle, il se ferait aimer peut-être... Serait-il possible qu'elle ne se laissât pas toucher par

une tendresse si profonde, si discrète, si désintéressée?

Les hôtes de la maison se réunissaient de toutes parts sous la véranda en attendant le second coup de cloche. Dosia regardait venir sa fille et son jeune ami.

— Elle l'a grondé, dit-elle à son mari en riant. Regardez comme il a l'oreille basse. Elle paraît enchantée, elle.

Platon regarda attentivement le jeune homme et ne répondit rien. Il savait quelle expression de physionomie donnent les grandes luttes de l'existence. Comme Ermile passait près de lui, le père lui prit le bras affectueusement et l'emmena en causant jusque dans la salle à manger.

III

LA FORÊT BRULE

— Général, dit tranquillement Agnès, votre bois brûle!

Le général Baranine tira sa pipe de sa bouche, examina le ciel devant lui, hocha la tête d'un air sage et répondit :

— Pas chez moi, chez mon voisin.

Agnès regarda le général, puis le ciel, derrière le *rocking-chair* où celui-ci se balançait confortablement, et ne dit rien. Elle se pencha ensuite sur le numéro du journal illustré dont elle feuilletait les gravures, le secoua un peu, souffla quelques grains blanchâtres qui venaient d'y tomber et parut s'intéresser aux images.

Cette année-là, une sécheresse tellement prolongée que de mémoire d'homme on n'en avait point vu de pareille, avait grillé les bois; depuis

huit jours l'incendie faisait rage dans une grande forêt située à une vingtaine de verstes de la maison du général. Pour y parvenir, la famille Sourof, qu'il avait invitée à passer la journée chez lui, avait eu à traverser un nuage de fumée suffocante, que le vent portait au loin, et qui traînait sur les bois comme un manteau de brouillards. Dans la propriété, la fumée était moins âcre, mais encore assez dense pour ressembler à une brume épaisse et jaunâtre. Les visiteurs causaient de choses et d'autres, les hommes fumaient, les dames parlaient de leurs enfants, et les enfants jouaient dans le jardin. Agnès attendit encore quelques instants, puis de sa voix claire :

— Général, répéta-t-elle, votre bois brûle!

Et elle secoua sur la main du général les grains de cendre qui saupoudraient son papier.

— Je connais ça, répondit Baranine sans se troubler. Depuis huit jours nous avons régulièrement la pluie de cendres à cinq heures de l'après-midi, quand le vent tourne à l'ouest.

— Oui, général, mais il est deux heures et le vent est à l'est. Après tout, vous savez, ça

n'est pas ma forêt; ce que je vous en dis, c'est pour vous.

Platon s'était levé.

— Il faudrait peut-être voir tout de même..., dit-il.

Baranine était entêté; il fit de la main un geste rassurant.

— Laissez donc, dit-il; depuis le temps que ça brûle, j'y suis accoutumé.

Cependant M. Sourof ne se le tint pas pour dit : il continua à inspecter le ciel, et tout à coup il fit un mouvement brusque.

— Là, dit-il, derrière vous, général, la forêt brûle en effet. Voyez cette colonne de fumée...

Un coup de vent abattit sur le papier une poignée de cendre grise et de charbon noirâtre encore chaud.

— C'est pourtant vrai qu'elle brûle! s'écria Baranine en enfonçant sa casquette sur son crâne poli. Je ne suis qu'une vieille brute entêtée, et c'est Agnès qui a raison.

Il se précipita vers les communs, et la cloche de la cuisine appela en un clin d'œil autour de

lui tout ce qu'il y avait d'hommes disponibles dans le jardin et aux environs.

Point n'était besoin de longs discours. Il étendit le bras vers la colonne de fumée qui montait·en tournoyant sur le fond de brume jaunâtre, et chacun comprit. Les hommes coururent aux granges prendre des instruments, et on alla au feu.

M. et Mme Sourof marchaient rapidement anx côtés de leur ami. Sans témoigner trop d'inquiétude, ce qui n'eût pas été digne d'un homme du monde, Baranine avait pris une allure dont on ne l'eût pas cru capable, vu son embonpoint. Véra, Marie Makof et les jeunes gens avaient couru en avant. Agnès mourait d'envie de les imiter; mais le décorum extérieur qu'elle tenait à garder en toutes choses l'empêchait de faire à sa guise.

La fumée devenait plus âcre et plus dense; des charbons encore incandescents tombaient sur le chemin, et Platon, tout en marchant vite, avait fort à faire d'éteindre sous ses pieds ceux qu'il trouvait à sa portée. Le général huma fortement l'air.

— Ce sont les bouleaux, dit-il ; ça embaume !

Malgré la gravité de la situation, ses amis et lui-même éclatèrent de rire. Agnès n'y put tenir, et elle courut rejoindre l'avant-garde, qui poussait des cris d'horreur.

Une vaste clairière, reste d'une coupe de l'année précédente, semée par-ci par-là de grands arbres conservés pour l'ombre, brûlait comme un brasier. De petits sapins et des touffes de bouleaux d'un mètre à peine fournissaient à la flamme un aliment de premier ordre ; la bruyère qui tapissait le sol propageait l'incendie par les racines, et le tout flambait haut, avec un bruit strident et une activité féroce.

— La part du feu ! cria le général en indiquant de la main un circuit considérable.

La forêt même était tout proche, séparée du brasier par un chemin de sept ou huit mètres de large ; le vent, par bonheur, ne soufflait pas de ce côté-là ; mais un tourbillon pouvait incliner vers les grands arbres déjà roussis la cime des hauts bouleaux embrasés, et l'incendie prendrait les proportions d'un sinistre dont on ne pourrait prévoir l'étendue.

— C'est beau! dit Agnès à voix basse.

— N'est-ce pas? répondit Ermile, qui se trouvait près d'elle, on ne sait comment. Quel malheur que ce soit si horrible!

— Regardez ce bouleau, comme on voit qu'il est vivant! Il se tord, ses branches craquent, on dirait qu'il crie et demande grâce!

Les autres spectateurs, consternés, regardaient en silence.

Une horde de femmes et d'enfants qui semblaient sortis de dessous terre contemplaient le spectacle avec une bonne dose de philosophie : la partie de bois qui brûlait appartenait en propre au général. Si c'eût été la forêt communale, on les eût vus plus inquiets.

Une escouade de paysans en bon ordre apparut sous la direction d'un doyen, les pics et les pioches à l'épaule.

— Bravo, mes enfants! Vous êtes prompts! s'écria le général. Prenez-moi le feu par là! — il indiquait la partie voisine de la forêt. — Vous savez ce qu'il y a à faire, n'est-ce pas? Et vous autres, nettoyez-moi ces broussailles,

vivement; la clairière brûle, laissez-la brûler; mais que ça ne gagne pas!

Les hommes se mirent à l'ouvrage avec une rapidité extraordinaire. Lents de coutume dans leurs mouvements, les paysans russes ne déploient une violente activité que contre l'incendie dans la forêt; mais alors ils sont sans pareils pour l'énergie et la promptitude.

— Et vous, femmes, à l'ouvrage! cria le général. Qu'avez-vous à rester bouche béante en jacassant comme des pies? Allez chercher vos balais et vos fourches, et rejetez-moi dans le feu tout ce qui saute sur le chemin. Vivement!

Le village n'était pas à plus de trois cents mètres; en quelques minutes les instruments furent apportés, et les femmes, rangées en file comme lorsqu'on retourne le foin, commencèrent à balayer le terrain.

La chaleur était intense, bien que les spectateurs eussent soin de se tenir du côté d'où soufflait le vent. Dosia avait veillé à ce que sa fille Véra fût en sûreté auprès de Mlle Titof; Platon, Ermile et Kola travaillaient avec les hommes à creuser un fossé autour de la partie incendiée,

afin que le feu ne pût, comme cela arrive trop souvent, se propager par les racines. Agnès, près de sa mère, regardait ce spectacle mouvementé et se demandait comment il se faisait qu'il lui inspirât plus d'intérêt que de regret.

Le général s'approcha de Mlle Sourof.

— Voyez-vous, lui dit-il, la rivière est par là à une trentaine de mètres, — il indiquait l'est. Elle coule au bas d'un ravin ; il n'y a donc pas grand'chose à craindre si le feu gagne de ce côté ; mais s'il saute à droite, nous sommes, — c'est-à-dire je suis flambé : le bois va jusqu'à la palissade du jardin et touche aux granges. D'ici une heure, je puis être ruiné, tout ou partie... Mais asseyez-vous donc, mesdames ; vous allez vous fatiguer...

Avec sa politesse chevaleresque, méritoire dans un pareil lieu, en semblable circonstance, il indiquait aux dames un tronc d'arbre abattu, couché au bord de la route, et où Véra avait déjà pris place auprès de son institutrice.

— Ah ! si j'avais de l'eau ! continua-t-il, ce serait facile. Je connais deux ou trois gaillards qui m'abattraient bien les quelques arbres d'où

me vient le danger! Mais il faudrait pouvoir entrer dans la fournaise, au moins par un petit chemin, afin de ne pas être rôti tout vif.

— Puisque la rivière est si près! fit Agnès.

— Tout près, mais en contre-bas, à une quinzaine de mètres. Si l'on faisait la chaîne, on renverserait toute l'eau avant qu'elle fût seulement à moitié route!

Agnès le regardait avec une bizarre expression de perplexité sur son visage. Tout à coup elle fit un signe de la main, comme si elle répondait à une idée subite, et prit sa course vers la maison.

— Qu'est-ce qu'elle a? demanda le général surpris.

— Une idée, répondit Dosia en souriant. C'est comme cela qu'elle les manifeste d'ordinaire. Elle a trouvé quelque chose; vous le verrez probablement tout à l'heure.

Baranine alla encourager les hommes, qui étaient noirs de cendre et de fumée. Platon, son fils, et Ermile travaillaient comme de simples manœuvres, et leurs coups de pioches n'étaient pas les moins énergiques.

— Cela m'ennuie de ne rien faire, dit tout à coup Marie, qui plus d'une fois avait fouillé machinalement dans sa poche pour y chercher son peloton de laine. Attends, toi, tu es trop petite!... Cela n'a pas de sens commun! Donne-moi ton balai!

La petite paysanne ainsi apostrophée se laissa ôter des mains son balai de branches déjà à moitié usé par le frottement, et Marie prit bravement sa place au milieu des travailleuses, non sans avoir relevé d'abord sa jupe au moyen de deux épingles.

— Agnès ne revient pas! fit Véra inquiète. Si j'allais la chercher!

— Non, non! répondit sa mère; si tu allais la rejoindre, dans une minute Mlle Titof irait à ta recherche, et, en ne vous voyant pas revenir, je partirais moi-même après vous; pendant ce temps-là, chacune reviendrait par un chemin différent et s'en retournerait chercher les autres... Je connais cela!

Cependant Dosia n'était pas tranquille; une demi-heure s'était écoulée depuis qu'Agnès les avait quittées, et le temps semblait long à la

mère de famille. Elle se demandait si elle n'irait pas elle-même du côté de la maison, lorsqu'un brüit de clochettes attira son attention vers la route.

— Un passant! fit Baranine, qui s'était rapproché. Eh bien, il va avoir de l'agrément à passer par ici. La route est défoncée : s'il a plus de trois chevaux, il versera dans le nouveau fossé.

Mais les clochettes, au lieu de marquer l'allure d'un attelage lancé au trot, se rapprochaient lentement.

— Que diable est cela? dit le général intrigué.

Sur la route, déboucha un équipage vraiment extraordinaire : un vieux cheval blanc, attelé à un énorme tonneau monté sur quatre roues, pourvu d'un robinet et d'un seau emmanché pour puiser l'eau. Sur le cheval, assise presque confortablement de côté, les pieds posés sur le brancard, Agnès tenait les rênes.

— Agnès! Et voici de l'eau! s'écria Baranine. Hourra!

Les travailleurs stupéfaits s'arrêtèrent un instant.

— Hourra! répéta le vieux général. Hourra pour la demoiselle! A présent, la forêt est autant dire sauvée.

Toutes les voix présentes répétèrent : Hourra!

Avec la modestie du véritable mérite, Agnès continuait d'avancer. Arrivée à la limite où tombaient les charbons ardents, elle sauta à bas de sa monture, et présenta le seau à long manche à son père, venu à sa rencontre.

— C'était une idée, et une bonne, dit Platon en souriant. Comment as-tu fait?

Une demi-douzaine d'hommes frayaient déjà à coups de hache un sentier parmi les broussailles prêtes à s'embraser, et d'autres versaient de l'eau à mesure, pour empêcher le feu de cerner les pionniers.

— J'ai pensé tout à coup au tonneau, répondit Agnès à son père. Je me suis rappelé le vieux Blanc-Blanc, que j'avais vu bien des fois le traîner. Je savais qu'il est doux comme un agneau, et j'ai été le prendre à l'écurie. J'ai eu de la peine à le mettre dans les harnais, parce qu'il y a des courroies à nouer, et je ne savais

pas trop comment cela se faisait. Il n'y a pas une âme à la maison, naturellement. Enfin, j'en suis venue à bout; j'ai été au bord de l'eau, et là... oh! c'est bien drôle!... là, j'ai trouvé un monsieur que je ne connais pas, qui allait passer la rivière à gué, dans sa voiture. Comme j'essayais de puiser de l'eau pour la mettre dans le tonneau, j'en versais beaucoup plus sur moi que je n'en faisais entrer par le trou, même avec l'entonnoir...

— Ce n'est pas étonnant, dit Platon en riant.

— Alors, ce monsieur a pris les rênes, et il a dit à son cocher de remplir mon tonneau. Tu ne peux pas te figurer comme c'était comique, ce cocher en long habit de drap, avec un bonnet moscovite, puisant de l'eau d'un air grave... et l'autre qui tenait ses chevaux d'un air tout aussi sérieux... J'avais envie de rire, mais je n'ai pas ri.

— Tu es mouillée? demanda Platon en passant la main sur les épaules de sa fille.

— Je l'étais, mais on sèche vite à cette chaleur-là! Je ne sais pas comment vous pouvez y tenir! Véra et Mlle Titof sont assises là-bas

pour leur agrément! On dirait des œufs à la coque! C'est dans le bois qu'il fait frais! Et au bord de l'eau, c'est ombragé! C'est délicieux! Le tonneau est vide! J'y retourne.

D'un mouvement léger elle s'élança sur la croupe du cheval, rangea sa robe sur ses pieds, comme si c'eût été une amazone, secoua les rênes sur le dos de la bonne bête et la contraignit à prendre le trot, bien que, depuis une dizaine d'années, elle en eût perdu l'habitude. Agnès disparut au son décroissant des clochettes sous l'abri des bouleaux épais qui se rejoignaient au-dessus de sa tête.

Baranine l'avait regardée partir avec un mélange de reconnaissance et d'admiration où se mêlait une forte envie de rire, tant l'ensemble était à la fois gracieux et comique; tout à coup il se tourna vers les femmes, et d'une voix tonnante :

— Poules mouillées que vous êtes! Il n'y en a pas une de vous qui aurait eu l'idée de la demoiselle! Vous avez pourtant des tonneaux à eau dans votre village. Allez! qu'on les amène vivement!

Les femmes s'éparpillèrent d'abord, puis trois ou quatre se détachèrent en courant, et les autres revinrent à leur travail. Un quart d'heure après, le bois était plein de bruits de clochettes, et Agnès, en revenant, se vit contrainte de résigner la bride de Blanc-Blanc à des mains moins fines que les siennes.

— C'est dommage! dit-elle en soupirant; il y a longtemps que je ne m'étais autant amusée!

Les heures avaient passé; le soleil disparaissait derrière les arbres de la forêt et les flammes semblaient plus rouges. Tout le monde était fatigué, et cependant le danger n'était pas encore entièrement conjuré. On était sûr que le feu ne se propagerait pas par les racines, car les fossés creusés à la hâte, et maintenant constamment arrosés d'eau, formaient une tranchée continue et infranchissable autour du grand morceau de clairière sacrifié. Mais les arbres, dont les branches étaient déjà consumées pour la plupart, commençaient à brûler par le tronc : si leur chute les précipitait au delà de la tranchée, tout était à craindre, car la forêt, grillée par l'inten-

sité du brasier, avait déjà plus d'une fois pris feu dans quelque buisson de la lisière, sous la pluie de cendres embrasées.

Un chemin se trouva enfin ouvert dans les broussailles incandescentes ; il s'agissait d'attaquer à la hache deux bouleaux spécialement dangereux par leur voisinage de la route. L'arrosage, largement pratiqué, permettait aux bûcherons de commencer leur besogne ; mais personne parmi les paysans ne paraissait bien empressé d'aller mettre la cognée au tronc d'un arbre qui pour fruits semait des charbons enflammés.

— Hardi ! enfants ! s'écria Baranine. Si j'étais plus jeune, j'irais le premier...

Une hésitation fort excusable se lisait encore dans les groupes ; soudain un jet de flamme jaillit spontanément d'un jeune bouleau épargné jusque-là, et situé près du fossé. Les feuilles se tordirent avec un grésillement presque joyeux, les branches craquèrent et lancèrent en l'air, comme une pièce d'artifice, leurs fragments enflammés.

Ermile saisit à la hâte un des sacs de toile mouillée dont les hommes se couvraient la tête et

les épaules, et une hache à la main se précipita sous la pluie de feu. On entendit sa cognée porter le premier coup, dans le silence profond coupé seulement par le pétillement de l'incendie.

Kola le suivit aussitôt, et le cuisinier de Baranine, grand beau gars bien découplé, se lança derrière lui. Tous les paysans y seraient allés à leur suite, si le général n'y eût mis bon ordre.

La flamme et la fumée montaient de temps en temps par jets capricieux et dérobaient les travailleurs aux yeux de ceux qui étaient restés sur le chemin. Agnès fit un détour; elle voulait voir ce qui arriverait; elle alla se placer tout près de l'arbre attaqué par Ermile; elle n'apercevait pas les pionniers, mais elle entendait leurs voix, quoiqu'ils ne parlassent guère, dans la fumée qui les aveuglait et leur piquait la gorge.

Un groupe d'enfants l'avait suivie et se tenait à peu de distance, regardant vaciller l'arbre attaqué, qui à chaque coup de cognée secouait une pluie d'étincelles.

Les deux autres arbres tremblaient aussi et semblaient près de tomber. Un craquement se fit entendre, et le bouleau d'Ermile s'inclina vers la route.

Les enfants s'étaient sauvés, excepté un, plus jeune ou moins intelligent, qui regardait en l'air la bouche ouverte...

Agnès battait en retraite, à reculons, se plaisant à mesurer de l'œil la distance probable du danger, et ne cédant un pouce du terrain qu'à bon escient. La jouissance du péril était pour elle une chose neuve et délicieuse qu'elle voulait pousser jusqu'à son extrême limite.

— Agnès! crièrent des voix effrayées.

— Ici! répondit-elle machinalement.

On accourait derrière elle; sentant qu'elle allait être sermonnée pour s'être exposée ainsi, elle jeta un regard de regret sur l'arbre, tellement incliné cette fois que la chute était imminente, et en même temps elle aperçut, — juste en face, — l'enfant pétrifié dans son admiration inconsciente.

— Agnès! cria son père d'une voix irritée, à quelques mètres d'elle seulement.

L'arbre craqua, chancela au milieu d'un torrent d'étincelles...

Agnès se jeta en avant d'un mouvement irréfléchi, irrésistible, et enleva l'enfant dans ses bras. Au même instant l'arbre s'abattit en travers de la route, à l'endroit exact où se tenait auparavant le petit paysan; ils furent environnés tous deux d'un tourbillon de flamme et de fumée.

Agnès sauta en courant par-dessus les plus gros morceaux de bois embrasés, piétina les autres sans y songer et reparut sur la route. Elle n'avait pas été atteinte; mais sa robe charbonnait en cinq ou six endroits, et ses chaussures commençaient à fumer.

Elle déposa l'enfant sain et sauf sur la route, regarda autour d'elle, sourit vaguement aux visages aimés qui l'entouraient, puis porta la main à ses cheveux roussis et tomba, prise de vertige, dans les bras de son père.

Un peu d'eau fraîche sur les tempes la fit vite revenir à elle : quand elle ouvrit les yeux, Ermile la considérait avec une expression si profonde, si anxieuse, qu'elle ne put

s'empêcher de lui sourire pour le rassurer.

— Agnès! dit sa mère d'une voix tremblante, tu mériterais toute ma colère...

— Oh! maman, ne dis donc pas cela! tu en aurais fait autant! Où est le petit?

L'enfant dans les bras de sa mère était à peu de distance, et la mère pleurait à chaudes larmes.

— Tout va bien, fit Agnès en se levant; seulement j'ai brûlé ma robe. Ce n'est pas beau!

On ne lui disait pas grand'chose. Tout le monde avait le cœur si plein que les paroles eussent été de trop.

Pendant ce temps, les deux autres bouleaux étaient tombés dans la clairière incendiée; on arrosait énergiquement tout autour, et le danger semblait désormais éloigné.

Kola et le cuisinier arrivèrent en ce moment, aussi noirs, aussi charbonneux qu'Ermile lui-même.

— Tu es un bon garçon, cria Baranine à son cuisinier, qui s'en allait à grands pas du côté de la maison. Où donc cours-tu comme ça?

— Eh! Votre Excellence, répondit le bon

garçon en se retournant, il est six heures du soir, et je n'ai pas encore commencé de préparer votre dîner.

Et là-dessus il prit sa course vers le logis, sans attendre de réponse.

— Comme vous voilà faits! dit le général. J'ai honte d'être propre, ma parole d'honneur!

— Le fait est, fit Ermile en regardant ses mains, que je dois être hideux!

Il jeta un regard anxieux vers Agnès, toujours si fanatique des apparences. Elle le regarda bien en face :

— Voici la première fois de ma vie que je vous trouve beau! répondit-elle hardiment.

Les autres riaient; Ermile n'avait pas envie de rire : il avait cru distinguer dans le son de la voix une sincérité qui excluait toute idée de plaisanterie.

— C'est comme elle, pensait-il; avec ses cheveux roussis et sa robe en lambeaux, elle me paraît cent fois plus belle que dans la plus exquise toilette!

Des gardiens furent laissés pour surveiller l'endroit incendié, et l'on reprit lentement le

chemin de la maison. Chacun se sentait épuisé de fatigue, et l'on avait besoin de repos. La jeunesse avait pourtant bon appétit, et Véra se hasarda à le dire.

– Je ne sais pas ce que vous aurez à dîner, fit le général, et j'en suis désolé...

Comme ils arrivaient près des communs, le cuisinier vint à leur rencontre : il s'était lavé la figure et les mains, et avait passé une chemise rose toute fraîche.

— Excusez-moi, Votre Excellence, dit-il au général d'un air confus.

— Tu n'as rien à nous donner à manger? interrompit Baranine d'un ton vexé.

— Pardon, Votre Excellence, il y a du rôti froid, et un aspic de volaille, et un poisson à la gelée, et du bouillon pour le potage...

— Eh bien! animal! que te faut-il de plus? fit Baranine d'un ton gai.

— C'est que vous m'aviez commandé des glaces, et il faut du temps pour faire des glaces...

Un fou rire gagna toute la compagnie.

— Nous n'aurons pas de glaces! s'écria Dosia, avec la gaieté de ses meilleurs jours :

figurez-vous, mes enfants, que nous n'aurons pas de glaces! Elles sont toutes fondues!

Son geste déconfit était si drôle, que le cuisinier lui-même essaya de cacher son rire honteux, et n'y pouvant parvenir rentra dans sa cuisine.

— Eh! Nikita! cria le général.

La tête du cuisinier réapparut à la fenêtre.

— Quand nous feras-tu dîner?

— Il faut m'excuser une petite demi-heure, Excellence. C'est que, voyez-vous, il n'y a plus de feu... c'est un malheur...

A cette parole inattendue, le fou rire reparut dans les rangs.

— Il n'y a plus de feu! C'est en vérité regrettable, fit Baranine en riant plus fort que les autres. Eh bien, nous attendrons!

Il fallut plus d'une heure à nos amis pour faire disparaître toutes les traces de leur travail : ils arrivèrent enfin dans la salle à manger, vêtus des costumes les plus bizarres. Dosia, son mari et l'institutrice avaient pu conserver leurs vêtements, à grand renfort de coups de brosse. La robe de Véra, quoique passablement

maculée de cendres, pouvait encore passer; mais les jeunes gens avaient dû faire emprunt à la garde-robe du général, où toute la bonne volonté du valet de chambre n'avait pu venir à bout de déterrer quelque chose qui ne fût pas trois ou quatre fois trop large.

Faute d'une maîtresse de maison à laquelle Agnès et Marie pussent avoir recours, force leur avait été de s'adresser aux femmes de chambre; elles apparurent vêtues en paysannes, leurs cheveux rassemblés en une seule natte dans le dos, et ce fut aussitôt un brouhaha de rires et de voix.

On se mit à table, mais le repas fut servi d'une façon originale et décousue que le général n'eut pas le courage de censurer, étant données les circonstances. Le service se faisait avec lenteur, les plats arrivaient à de longs intervalles, et l'on eût dit que les domestiques avaient à cœur de gagner du temps. Enfin les légumes ayant succédé au rôti et ayant été expédiés, le général s'inclina vers Dosia pour la prier de donner le signal du départ. En ce moment, et sans observer trop exactement les

convenances, le valet de pied déposa devant Baranine une assiette de porcelaine ornée du couvert d'entremets.

— Puisqu'il n'y a pas d'entremets! grogna le général. Nikita a dit qu'il n'avait pas pu s'occuper des glaces! Je le crois bien, le pauvre garçon!

— Votre Excellence, il y a un entremets, murmura poliment le valet.

— Ah! il y a un entremets! C'est donc ça que vous avez gagné — ou perdu — autant de temps que possible! Voyons la surprise de Nikita.

Le maître d'hôtel entra, portant une pyramide triomphante; tous les serviteurs, l'air enchanté, semblaient l'accompagner de leurs vœux.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit Baranine stupéfait.

— Une glace aux framboises! cria Véra en battant des mains.

C'était exact. Dans la pénombre de l'office, on apercevait la silhouette du cuisinier qui avait tenu à constater l'effet de sa surprise.

— Nikita! viens ici, commanda le général

en toussant pour s'éclaircir la voix, car il éprouvait une toute petite émotion.

— Me voici, Excellence! répondit le bon garçon qui parut sur le seuil.

— Personne n'aurait fait ce que tu as fait aujourd'hui, Nikita, dit le maître d'un air grave. Ce n'est pas pour l'arbre abattu que je dis cela, quoique l'arbre en soi-même et dans cette fournaise... Enfin d'autres en ont fait autant. Mais c'est pour ton service comme cuisinier. Je suis content de toi, Nikita.

— Je vous remercie, Excellence; Dieu vous donne longue vie! dit le jeune homme en souriant de contentement.

Et il se retira tranquillement.

— C'est ça qui est russe, dit en français Baranine à ses convives. Ce sont de drôles de gens que les nôtres... On n'a pas encore pu tout à fait les gâter... Allons, mes amis, mangeons les glaces! Ça fera plaisir à Nikita.

Malgré les instances du général, M. et Mme Sourof voulurent rentrer chez eux le soir même : il leur semblait que depuis le matin un siècle s'était écoulé.

— Vous allez emporter à Sourova une odeur de brûlé qui durera bien quinze jours, dit l'excellent homme; cela vous empêchera de m'oublier. Je ne vous oublierai pas, moi! j'ai de bonnes raisons pour cela!

Il tenait délicatement entre deux doigts l'oreille d'Agnès, qui rougissait et souriait en même temps.

— Quelle chose singulière! continua-t-il; on invite ses amis à venir passer la journée chez soi, et on les régale d'un incendie; on les fait travailler comme des pompiers, et tout le monde est content! Que veux-tu, toi? Tu as l'air de mijoter une question.

— Je voudrais savoir quelque chose du petit garçon, vous savez... Qu'est-ce que c'est que ce petit?

— Ton sauvetage? c'est le fils du second cocher. Sa mère est bête comme une oie, son père se grise un jour sur trois... ce sera un imbécile comme père et mère; mais en attendant il te doit la vie.

— Voilà! dit Agnès pensive, dans les romans, les gens qu'on sauve sont toujours des

êtres extraordinaires, pleins de mérites et de vertus; et dans la vie réelle, c'est un nigaud, fils de nigauds, qui ne verra jamais plus loin que le bout de son nez...

— Veux-tu qu'on le reporte là-bas? fit le général en riant. Ça doit flamber encore assez pour y brûler une petite brute...

— Merci, répondit Agnès sur le même ton; puisqu'il en est réchappé, c'est que c'était son destin; vous savez qu'on ne pend pas deux fois un pendu à la même corde... Mais avouez que c'est moins agréable pour moi que si c'était le prince Charmant...

— Affaire d'amour-propre, dit Ermile près d'elle, si bas qu'elle fut seule à l'entendre.

Elle se retourna brusquement.

— Pardonnez-moi, si je vous blesse, dit-il, toujours très bas et avec beaucoup de douceur; mais une bonne action ne devrait pas se mesurer au mérite de celui qui en est l'objet; c'est une affaire d'humanité pure... Voyez les médecins en temps d'épidémie : s'occupent-ils de la valeur intellectuelle ou morale de ceux pour qui leur vie est en péril?

Elle se détourna songeuse, mais sans que son visage exprimât de colère. Un instant après, ils montèrent en voiture. Les deux jeunes gens accompagnèrent M. et Mme Sourof; les quatre jeunes filles les suivirent dans la seconde calèche, et Agnès n'adressa pas une parole à Ermile ce soir-là.

Pour lui, il partagea comme d'ordinaire la chambre de Kola; mais son sommeil fut troublé; plus de dix fois il se réveilla en sursaut, au moment où son rêve lui représentait Agnès environnée de flammes et tenant un enfant dans ses bras.

IV

LES OURS

Une dizaine de jours s'étaient écoulés, et la famille Sourof commençait à revenir de son alerte, lorsqu'un jour, vers deux heures, tout le monde était rassemblé au salon, car la chaleur était grande au dehors, un bruit de clochettes se fit entendre le long de la haie du jardin, puis s'arrêta dans la cour, et le valet de pied apparut avec une carte sur un plateau.

— Constantin Séménof, lut M. Sourof. Je ne le connais pas. Qui est-ce?

— C'est un noble, monsieur.

Dans le langage du domestique, cela voulait dire un homme du monde.

— Qu'est-ce qu'il demande?

— Il désire voir monsieur et madame, pour leur présenter ses hommages à titre de voisin.

— Ce doit être le nouveau propriétaire de Kouzlo, fit Dosia.

— Faites entrer, dit Platon.

Le visiteur se présenta dans l'attitude la plus correcte; vêtu de drap quadrillé, à la mode anglaise de cette année-là, il avait pourtant l'air foncièrement russe, et en même temps bien élevé.

— Ah! fit Agnès à demi-voix.

Mlle Titof regarda, surprise d'une telle incartade.

— C'est le monsieur du bord de l'eau, dit-elle tout bas, en manière d'explication.

Le nouveau venu n'avait point paru remarquer Agnès plus que les autres personnes présentes; il s'avança vers Platon, se nomma et demanda la faveur d'être présenté à Mme Sourof.

Tout cela était irréprochable; Dosia invita son hôte à s'asseoir, ce qu'il fit avec élégance, et la conversation s'engagea.

C'était en effet le nouveau propriétaire d'un bien considérable, situé à quelques verstes, de l'autre côté de la rivière qui arrosait la forêt du

général, mais plus près de Sourova. Il faisait chez ses voisins la tournée de visites obligatoire, et il se louait beaucoup, mais beaucoup, de l'entourage et du pays.

Séménof avait du tact; il sut le prouver en parlant de lui-même de façon à se faire connaître sans importuner ses auditeurs de sa personne, et en ne témoignant aucune indiscrétion relativement à ceux qu'il visitait. En l'invitant à s'asseoir, Dosia lui avait simplement dit : Mes filles! avec un geste qui désignait Agnès et Véra. Une inclination silencieuse d'une mesure parfaite avait provoqué une révérence de Véra, un signe de tête de sa sœur. Le tout se passait donc comme il convient, lorsque le visiteur s'adressant à Platon :

— Le général Baranine, votre ami, a-t-il éteint son incendie? dit-il avec un léger sourire.

— Le jour même, au bout de quelques heures, lui fut-il répondu. Vous en avez eu connaissance?

Agnès, ennuyée, dit posément :

— C'est monsieur qui a fait remplir le tonneau par son cocher.

— C'était vous! s'écria Dosia en riant. Vous auriez dû le dire tout de suite! On vous aurait traité en bienfaiteur.

— Je préférais être reçu pour moi-même, répliqua Séménof avec beaucoup de politesse.

Les quelques moments d'entretien qui suivirent furent forcément empreints d'un peu plus de cordialité. Avec une retenue parfaite, Séménof évitait de parler d'Agnès ou de s'adresser directement à elle; on n'aurait même pu affirmer qu'il l'eût regardée; cependant quand il fut parti :

— C'est une visite pour toi, Agnès, dit Dosia d'un ton léger. Tu as pêché un adorateur au bord de la rivière avec ton seau emmanché...

— Maman, vous savez combien je déteste ces plaisanteries! répondit la jeune fille d'un ton fâché.

Et elle se renferma jusqu'au soir dans le mutisme de ses plus mauvais jours.

Après avoir laissé écouler un intervalle convenable, M. Constantin Séménof, qui entre temps avait reçu la visite de Platon, se présenta une seconde fois à la maison de Sourova.

Le chef de la famille avait pris des informations sur le compte de son visiteur, et tous les renseignements s'étant trouvés très favorables, le nouveau venu fut invité à dîner pour la semaine suivante, ainsi que le veut l'hospitalité russe, toujours si large. Il vint et fut extrêmement correct comme de coutume, mais avec une nuance d'attention plus marquée du côté d'Agnès.

Celle-ci feignit de ne pas s'en apercevoir, mais Véra, — qui, non contente d'être une bonne fille toute ronde et grasse comme une petite caille, était par-dessus le marché une fine mouche, — la malicieuse Véra lui dit le soir, au moment de se coucher :

— Ania, est-ce pour l'agrément de la conversation de papa qu'il vient ici, M. Séménof?

— Je ne crois pas, répondit Agnès sans méfiance, car il parle avec papa des choses les moins intéressantes, et le premier venu ferait aussi bien son affaire.

— Ania, reprit la petite futée, est-ce pour les beaux yeux de maman que vient M. Séménof?...

— Véra! s'écria Mlle Titof scandalisée; mais Véra n'y avait point entendu malice, et elle continua :

— Ania, ce sera donc pour tes beaux yeux, car si tu avais été une charlotte russe, tu aurais fondu sous le feu de ses regards!

— Véra, voulez-vous bien vous taire! fit Mlle Titof bouleversée d'entendre sortir de semblables réflexions de la bouche de son innocente élève.

L'innocente sauta sur son lit, s'assit et arrangea ses petits pieds sous son vêtement de nuit; puis elle prit ses genoux dans ses bras et posant dessus son fin menton, elle regarda sa sœur avec la perspicacité la plus audacieuse; puis tournant à demi son visage rose de satisfaction vers son institutrice :

— Moi, dit-elle, je suis une méconnue! Personne ne sait ce dont je suis capable! Mais rien n'empêchera que je sois la fille de maman, — et maman en disait bien d'autres à mon âge, sans compter ce qu'elle faisait!...

— Véra! Véra! disait Mlle Titof, complètement ahurie par ce langage nouveau.

— Kola, c'est le fils de papa, c'est de la crème pure, et Agnès, on ne sait pas, — il y a de la crème et du petit-lait... très aigre...

— As-tu fini, petite sotte? dit la grande sœur de son ton le plus dédaigneux.

Véra secoua la tête, et continua sans se troubler :

— Je suis un diablotin à ressort, sorti de sa boîte. Personne ne savait ce qu'il y avait dedans; c'est une surprise! Mais je ne me ferai voir dans tout mon beau que lorsque ma sœur Agnès sera mariée et partie; lorsque ce gros paquet d'Ermile, ou bien ce nouveau monsieur en bois, qui a dîné ici aujourd'hui, ou bien un autre, encore plus nouveau, aura emmené ma sœur chérie. Tu sais qu'il est en bois, ton amoureux? Sa tête se visse à son cou; le soir, il l'ôte et la met sur sa table de nuit pour ne pas l'endommager!

— Véra, mais Véra, vous êtes folle! dit Mlle Titof en se laissant tomber sur une chaise.

— Oh! non, fit la petite avec un air de candeur extrême. Mais vous n'admirez pas assez ma bonté! Si j'avais montré toutes mes qualités

pendant qu'Agnès est encore dans la maison, entre elle et moi vous auriez perdu la tête, mademoiselle chérie; tandis qu'une à la fois, vous pourrez vous en arranger. Là! c'est fini; je ne dirai plus rien jusqu'au jour du mariage d'Agnès. Bonsoir.

Elle se fourra prestement sous les couvertures et ne souffla plus mot. Une minute après, sa respiration tranquille annonça qu'elle s'était profondément endormie.

Mlle Titof et Agnès passèrent dans la pièce voisine.

— Eh bien, voilà du nouveau! dit l'institutrice abasourdie. Qui s'en serait douté?

— Je m'en étais méfiée plus d'une fois, répondit Agnès, mais c'est une surprise tout de même. Elle va donner du fil à retordre à maman!

— Heureusement, elle n'a pas douze ans, on pourra corriger cela.

Agnès sourit involontairement. Elle savait par expérience qu'on ne se corrige de cette disposition qu'à condition de le vouloir soi-même. Mais ce sourire était mêlé d'amertume, car elle

n'était pas d'humeur à prendre ce jour-là les choses du bon côté.

— C'est vrai qu'il est en bois, ce Séménof! pensait-elle avant de s'endormir : il est aussi correct qu'une marionnette très bien habillée! Heureusement on ne le verra pas souvent, j'espère!

C'est en quoi Agnès se trompait : Séménof vint souvent : deux fois par semaine au moins on le voyait arriver, tiré à quatre épingles comme toujours, et dans l'intervalle il envoyait à titre de bon voisinage des fleurs ou des fruits superbes à Mme Sourof.

— Il est très poli, ce monsieur, dit un jour Dosia en recevant une corbeille de raisin mûri en serre, mais cela m'ennuie un peu, car je ne sais comment reconnaître ses politesses, n'en ayant pas envie...

— Nous retournons à Pétersbourg dans deux mois, dit Platon d'un ton consolant.

— Deux mois, c'est long, dans ce cas-là! Enfin, je ne sais pas non plus pourquoi il m'ennuie comme cela, ce monsieur Séménof...

— C'est un don! fit Véra dans son coin

Par bonheur sa mère ne l'entendit pas.

Un domestique entra portant un paquet extrêmement volumineux.

— C'est le fourreur qui envoie ça, dit-il en le déposant à terre.

— C'est la mère de mes ours, dit Agnès. Voyons-la, maman!

Les ficelles furent coupées, et la tête monstrueuse d'une ourse de la plus grande taille apparut, puis les griffes, et enfin la peau tout entière.

— Quel superbe tapis pour le cabinet de travail de ton père! dit Dosia en admirant la fourrure épaisse et sombre. Mais elle sent le fauve à ne pouvoir la supporter; il faudra la mettre dehors pendant plusieurs jours; on aura soin de la rentrer la nuit dans le séchoir.

La peau fut aussitôt portée sur le gazon d'une pelouse, au beau soleil de septembre qui chauffait encore d'une façon très sensible.

— Allons voir mes ours, dit Agnès. Il y a longtemps que je ne me suis occupée d'eux.

— Nos ours, rectifia Véra.

Agnès la régarda de travers, mais la réflexion

lui vint que Véra, se mêlant de jouer des tours à ses aînés, pouvait désormais réclamer la propriété de son ours, — et elle ne dit rien.

Dosia suivait lentement ses filles, s'amusant à tout ce que rencontraient ses yeux. Elle avait conservé son étonnante faculté de s'intéresser à toute chose; la vie était pour elle pleine d'enchantements imprévus et de découvertes faciles.

— Comme ils sont devenus gros! dit Agnès. Il y a au moins quinze jours que je ne leur ai rien apporté. Michka, Michka, viens ici.

Mais le Michka interpellé, assis de travers sur son séant, la regardait d'un air grognon. Elle avait appuyé ses deux mains contre les barreaux de la grille pour le voir de plus près; soudain l'autre ours poussa un rugissement et allongea sa griffe en même temps que son museau vers la main délicate et blanche qui lui paraissait un régal friand.

Sans pousser un cri, Agnès se rejeta vivement en arrière, mais sa pâleur indiquait le degré d'effroi qui l'avait saisie. Dosia avait couru à sa fille, et de son mouchoir trempé dans la fontaine lavait déjà la profonde égratignure.

— Ce n'est rien, maman, dit la jeune fille. Je vous remercie.

Le sang coulait cependant : on revint à la maison en grand désarroi. Platon venait de rentrer, et quand il eut connaissance de l'accident, il déclara que les deux ours seraient mis à mort le jour même.

— J'ai eu tort de les garder si longtemps, dit-il. Ces bêtes ne peuvent servir qu'à des montreurs d'ours, ce que je réprouve au point de vue de l'humanité; les tenir enfermés, c'est cruauté et c'est folie, comme l'événement l'a prouvé.

— Papa, dit Agnès, je vous en prie, ne tuez pas mon ours. C'est son frère qui m'a griffée.

— Et demain le tien mordra quelque autre personne. Non, ma fille, ce que j'ai dit est dit. On ne les fera pas souffrir. Chacun une balle dans la tête, et ils auront cessé d'être dangereux.

Agnès était très mécontente. Depuis son expédition de la forêt elle avait pris goût aux choses périlleuses, et le coup de griffe reçu lui avait en définitive causé moins de douleur phy-

sique que d'orgueil légitime pour l'avoir si bien supporté. Elle considéra la sentence de son père comme une offense personnelle, et retomba dans son humeur la plus insociable.

Vers le soir, Véra, qui voulait la consoler, vint la trouver mystérieusement.

— Agnès, lui dit-elle, est-ce que ta main te fait très mal?

— Très mal, non; assez.

— Peux-tu la remuer?

— Oui, pas trop.

— C'est la main gauche, heureusement. Écoute, j'ai besoin de toi.

— Pourquoi?

— Ermile et Kola reviennent pour dîner ce soir de leur séjour chez le vieux Makof, je veux leur jouer un tour. Mais jure-moi d'abord que tu ne diras rien à personne.

— Si c'est dangereux, je le dirai tout de suite.

— Ce n'est pas dangereux. Veux-tu le jurer?

— Dis ce que c'est, et si c'est dangereux, tu ne le feras pas.

— Soit. J'ai confiance en toi. Écoute : ils ne

savent pas que la peau de l'ourse est arrivée; ils n'y songent plus. Il faut leur faire peur.

— Comment? dit Agnès alléchée par cette perspective.

— Il faut mettre la peau de l'ourse dans leur chambre ce soir pendant le thé. Quand ils iront se coucher, ils feront un joli tapage! Ils sont capables de la tuer à coups de revolver! C'est ça qui serait délicieux.

Agnès rêvait. Elle avait en elle l'inépuisable fonds de drôlerie de sa mère, auquel elle ne donnait jour que rarement; cette fois l'occasion était bien tentante... Et de plus elle en voulait à son père d'avoir condamné son ours, à sa mère de ne pas l'avoir défendu.

— Cela peut se faire, dit-elle. Mais si on nous attrape, nous serons grondées!

— La belle affaire! répliqua Véra en levant les sourcils d'un air dédaigneux. Tu dois y être habituée, depuis le temps! Et moi, il faut bien que je m'y accoutume! Ça m'arrivera assez, va!

Agnès fit un signe affirmatif. Une fois de plus ou de moins, en effet, cela ne pouvait avoir aucune importance. Et puis, elle n'était pas

fâchée, au fond, de braver l'autorité paternelle.

— C'est bien, fit-elle avec sa dignité ordinaire. Nous irons à huit heures.

— Ton amoureux de bois dîne ici ; ça nous gênera peut-être?

— Mais non, puisqu'ils ne trouveront l'ourse qu'en allant se coucher.

— C'est juste. Eh bien, nous irons.

Véra, transportée, sauta au cou de sa sœur et l'embrassa à l'étouffer. Après avoir fait quelques pas, elle revint :

— Dis, Agnès, si, au lieu d'effrayer ces grands dadais, on mettait l'ourse dans le cabinet de toilette de Mlle Titof? Ce serait peut-être encore plus drôle?

— Je ne veux pas qu'on ennuie Mlle Titof, déclara Agnès gravement. Les jeunes gens, c'est autre chose. Kola nous en a fait assez voir. Ce ne sera que de justes représailles.

L'homme de bois arriva vers cinq heures, et dès le premier coup d'œil, Agnès vit qu'il préparait quelque chose d'extraordinaire. Non que sa toilette ou sa tournure fussent différentes de celles des autres jours, mais quelque

chose de pompeux et d'apprêté se trahissait dans son langage et dans ses manières.

— C'est pour aujourd'hui, Agnès, gare de dessous! lui dit tout bas Véra en se faufilant près d'elle.

Heureusement, le général Baranine arriva presque aussitôt, traîné par quatre chevaux pie, dont il se glorifiait d'autant plus que leur robe n'étant pas à la mode, il les avait achetés, excellents, pour presque rien. On dut aller voir son attelage, et il reçut maint compliment. Seul Séménof approuva du bout des lèvres :

— Ils sont fort beaux, dit-il, et bien appareillés; mais, général, ce ne sera jamais pour vous qu'un attelage de fantaisie. Ils ne sont pas classiques.

Kola qui arrivait au même instant, accompagné d'Ermile, reçut cette appréciation à bout portant; pour ne pas rire, il fut contraint de faire une grimace si drôle que la mauvaise humeur d'Agnès n'y tint pas. Véra lui pinçait le bras à la faire crier, dans sa gaieté moqueuse... Elle prit bellement la fuite et alla cacher ses rires dans son oreiller.

— Il est assez classique, lui! répétait Véra qui l'avait suivie et s'était assise par terre, pour mieux s'abandonner à sa joie. Les Grecs et les Latins de Kola étaient de simples vagabonds auprès de lui! Dorénavant, il s'appellera M. Classique avec un C majuscule.

La cloche du dîner sonna.

— Nous allons être grondées! dit Véra en se levant tout d'une pièce. Je ne déteste pas ça, j'ai alors l'illusion d'être une grande personne, comme ma sœur Agnès.

On entrait de toutes parts dans la salle à manger, si grande, si gaie aux lumières comme en plein jour. Dosia jeta un regard sévère à ses filles, mais il fut perdu, car elles tenaient toutes deux les yeux baissés avec la plus touchante modestie.

Agnès était placée à côté de Séménof, qui n'avait pas paru remarquer sa fuite avant le dîner. Il fut extrêmement aimable et elle fut extrêmement polie. Malheureusement, durant tout le repas, elle ne pouvait s'empêcher d'entendre la voix de Véra, qui, en causant sans affectation tantôt avec Ermile, tantôt avec

Mlle Titof, venait à bout de faire entendre le mot *classique* deux fois environ toutes les cinq minutes.

Cela paralysait tant soit peu la politesse d'Agnès, qui craignait d'éclater de rire de la façon la plus intempestive.

Le dîner s'acheva enfin, et l'on passa au salon pour prendre le café. Baranine annonça son intention de partir presque aussitôt, car avec un attelage de quatre chevaux que son cocher conduisait pour la première fois, il préférait ne pas rentrer tard.

La nuit était d'ailleurs très noire, malgré les approches de la pleine lune, et tout faisait présager une lourde pluie.

Les deux sœurs échangèrent un regard et s'esquivèrent discrètement.

La peau d'ours était dans le séchoir; munies d'une petite lampe, elles purent l'en sortir, et la prenant l'une par la tête, l'autre par les griffes de derrière, elles la portèrent dans la chambre de Kola, située à l'étage supérieur. L'heure était éminemment favorable, car les domestiques dînaient tous à la cuisine, sit ée dans un pavil-

lon isolé, comme c'est l'usage à la campagne.

Une bougie fut allumée, et les jeunes filles disposèrent la fourrure de bien des façons avant d'avoir trouvé celle qui serait la plus satisfaisante. Enfin, après dix essais infructueux, Agnès imagina de l'installer sur deux chaises de façon que la tête fût appuyée environ à la hauteur de l'œil, et le reste de la peau convenablement soutenu. Dans la pénombre des rideaux, la bête, monstrueuse, était vraiment effrayante. Après quoi, elles éteignirent la bougie, refermèrent la porte et redescendirent à pas de loup, pour rentrer au salon.

Les jeunes gens avaient disparu, et le bruit des billes indiquait qu'ils étaient dans la salle de billard. Le général Baranine debout prenait congé de ses hôtes ; Véra courut prévenir son frère, qui apparut ainsi qu'Ermile ; avec les queues de billard qu'ils tenaient à la main, ils lui rendirent les honneurs militaires, et l'excellent homme disparut, au grandissime trot de ses chevaux pie.

— Pourrais-je vous entretenir quelques instants ? fit M. Séménof de son ton le plus aimable.

— Certainement, répondit Platon.

— Mes enfants, dit Dosia, allez nous jouer quelque chose à quatre mains.

— La marche nuptiale du *Songe d'une nuit d'été?* fit Véra avec un tel air d'innocence que sa mère y fut prise, et répondit d'un air distrait :

— Cela ou autre chose.

Au comble de la joie, Véra entraîna sa sœur au piano, et fit un tel tapage avec les octaves de la basse que si M. Séménof parvint à se faire entendre, c'est qu'il avait la voix claire.

Après la marche, le scherzo ; après le scherzo, le nocturne. Celui-ci se jouait pianissimo, et Séménof n'étant pas prévenu, on entendit distinctement cette phrase qu'il prononçait sans précaution :

— ... Les avantages de la fortune ne sont pas à dédaigner. Je puis aussi me vanter de quelques belles alliances... Mon grand-père...

Véra frappa sans raison aucune un accord redoutable sur le piano.

— Tu ne sauras jamais ce que fut son grand-père ! dit-elle à sa sœur. Ce sera toujours ça de gagné.

Séménof avait baissé la voix, s'apercevant

que la musique avait cessé d'exiger tant d'efforts de sa part; le nocturne allait mourir dans un pianissimo éthéré, lorsqu'une porte s'ouvrit violemment en face du piano, puis se referma de même, et une femme de chambre favorite se précipita dans le salon en poussant des cris de chat en délire.

— Mademoiselle, mademoiselle, la bête!...

Elle se réfugia sous le piano à queue, et embrassa littéralement les genoux d'Agnès dans lesquels elle enfonçait ses ongles crispés. Les personnes graves se levèrent d'un bond, à l'autre extrémité de la vaste pièce.

— Ça y est! fit rapidement Véra.

La tête de l'ours parut à la porte entre-bâillée avec précaution, et un rugissement se fit entendre; une patte s'agita au-dessous, puis une seconde griffe, et la tête tout entière entra, sur la tête de Kola, qui rugissait avec un certain talent, quoique faiblement, eu égard à la grosseur de l'animal. Ermile le suivait d'un air ennuyé. Des rires étouffés retentissaient dans le corridor, où l'on devinait la présence de tous les domestiques.

Kola marcha vers le piano en se dandinant,

et jeta la fourrure aux pieds de ses sœurs. La femme de chambre poussa un dernier cri et se sauva à quatre pattes, jusqu'à ce qu'elle fût acculée au mur; et là, elle s'assit par terre, les cheveux épars, les yeux effarés.

— Mademoiselle, mademoiselle, la bête!...

— C'est de la dernière inconvenance! fit Dosia en colère. Ce sont des amusements qui ne se peuvent tolérer. Sortez, Nicolas!

— Maman, c'est moi! dit bravement Agnès. J'avais porté la peau chez mon frère...

— Maman, c'est moi qui en ai eu l'idée, interrompit Véra. Agnès n'a fait que m'aider, et avec sa main en compote, elle n'a pas fait grand'-chose.

— Toute la faute est à moi, risposta son frère avec vivacité; si j'avais laissé l'ours chez moi, on n'aurait rien su...

Platon et Dosia étaient fort embarrassés en présence de leurs trois enfants, d'autant mieux que Séménof assistait à cette scène sans se départir un instant de son urbanité. C'est à peine s'il avait rapidement souri lorsque Agnès s'était accusée.

— C'est bien, fit Platon, nous en reparlerons plus tard. Veuillez excuser, monsieur, une interruption...

— Qui ne change rien à mes opinions, répliqua Séménof en s'inclinant. Je maintiens ma demande, et si je l'osais, je dirais que je m'y sens plus encouragé que jamais. J'adore l'esprit et l'humour, et tout ce qui s'ensuit, ajouta-t-il, en se tournant, avec un salut grave, vers Agnès suffoquée.

— Vous êtes bien heureux, monsieur, répondit-elle, moi aussi d'ailleurs, c'est pourquoi je ne puis souffrir la roideur, les compliments et tout ce qui s'ensuit.

Séménof ne broncha pas, bien qu'il eût pâli.

— Quel esprit pétillant! dit-il avec un sourire aimable en s'adressant à Dosia. J'aurai l'honneur de venir vous voir le jour que vous voudrez bien m'indiquer, pour reprendre cet entretien...

— Je vous écrirai, fit Platon, qui l'envoyait mentalement à tous les diables.

— Ce sera parfait. Mesdames, je suis votre

humble serviteur... Cher monsieur, ne prenez pas la peine...

Escorté par Platon, il se retira, fort digne, monta dans sa calèche et quitta Sourova.

Kola avait disparu, obéissant ainsi à l'injonction de sa mère, mais il se tenait tout près, afin de répondre s'il était appelé. Ermile l'avait rejoint.

— C'est gentil de ta part, Ermile, lui dit le malheureux garçon, de n'avoir pas répété deux ou trois fois que tu me l'avais bien dit!

— Cela ne t'avancerait pas à grand'chose! répliqua le raisonnable Ermile.

— Je n'ai pas de chance! s'écria Kola. Un autre jour, maman n'aurait fait qu'en rire... Il faut que cet olibrius soit là, avec sa demande en mariage...

— En mariage? répéta Ermile troublé.

— Eh! oui! C'est Véra qui s'en est aperçue, et elle avait raison. Tu comprends qu'apporter cet ours au milieu d'une demande en mariage... c'est grave! Véra va être punie au moins pour huit jours!

Pendant qu'il se désolait, les délinquantes,

restées dans le salon où Platon venait de rentrer, avaient tout expliqué à leur mère : la femme de chambre, dûment tancée pour sa poltronnerie, avait été renvoyée à l'office. Véra grondée « à fond », comme elle le dit plus tard, était allée confier son malheur à Mlle Titof qu'une migraine avait retenue dans son lit tout le jour. Agnès restait donc seule avec ses parents, et l'esprit de révolte venait de se lever en elle avec une violence qu'elle ne se connaissait pas encore. Sa mère lui disait « vous », et ce menu détail l'irritait plus que tout le reste.

— Votre malheureux caractère se révèle même aux étrangers; cet homme vient ici pour vous offrir sa main, et vous vous conduisez comme un écolier en vacances!

— La plaisanterie était innocente, répliqua Agnès. Ce qui l'a rendue désagréable, c'est la demande de ce monsieur, mais cela, ce n'est pas ma faute.

Il y avait du vrai dans cette remarque, mais Dosia était en colère, et n'en fut que plus irritée.

— Il vous parle avec égards, avec déférence,

et vous lui répondez comme une enfant mal élevée...

— Je ne puis souffrir la roideur, les sots compliments et tout ce qui s'ensuit! répliqua Agnès sur un ton de bravade.

— Ma fille! fit Dosia indignée.

Platon jugea à propos d'intervenir.

— Rentre chez toi, Agnès, dit-il; réfléchis à ta conduite durant le cours de cette nuit : demain matin, nous reparlerons de tout ceci.

Elle s'approchait de ses parents pour recevoir le baiser du soir, Dosia se détourna. Platon mit la main sur la tête de sa fille avec une douceur attristée, et lui dit simplement : Bonsoir.

Ce geste, qui était une caresse, émut profondément la jeune fille. Ses yeux se remplirent de larmes, et si sa mère l'avait regardée, elle se serait jetée à ses genoux en lui demandant pardon. Mais Dosia, mécontente, ne voulut point tourner la tête, et Agnès sortit, avec le sentiment d'une grande injustice.

Dans sa chambre, elle trouva Véra qui avait pleuré comme une source, et qui s'essuyait les

yeux et le nez à l'aide de son quatrième mouchoir entièrement mouillé. En voyant sa sœur, la fillette se précipita dans ses bras avec effusion.

— C'est à cause de moi, ma sœur chérie, ma bonne Ania!

Agnès n'était endurcie qu'en apparence : elle reçut les caresses de Véra avec une tendresse qui parut délicieuse à la jeune coupable, car c'était une tendresse toute neuve, et qu'elle n'avait encore jamais connue. Après avoir mis sa sœur au lit, et l'avoir bien embrassée, Agnès se dirigea vers la chambre de Mlle Titof, contiguë à celle de Véra. Une veilleuse y brûlait; la pauvre institutrice, après une cruelle journée de migraine, avait subi un rude assaut en voyant revenir son élève en pleurs.

— Eh bien? dit-elle à Agnès en se soulevant péniblement sur le coude, comment cela s'est-il passé pour vous?

— Très mal! Je suis dans la plus complète des disgrâces.

— Comment cela? mon Dieu!

— Parce que cet imbécile de Séménof s'est

imaginé de m'offrir sa précieuse personne et que je l'ai envoyé promener net.

— Vous avez fait cela!

— Parfaitement. Je voudrais bien savoir si je suis obligée de me marier contre mon gré!

— Mais, ma chérie, personne ne vous demande cela!

Agnès prit un papier qui se trouvait sous sa main, et commença à le tortiller nerveusement entre ses doigts.

— Je ne sais pas ce qu'on me demande. Je sais seulement que je viens d'être traitée comme si j'avais commis un crime, et que je ne l'ai pas mérité!

Le papier craquait sous ses doigts comme si ç'avait été les jointures de Séménof.

— Laissez ce papier, Agnès mignonne, dit Mlle Titof avec douceur. C'est mon passeport qu'on vient de m'apporter pour que j'aille à Moscou... Je devais partir la semaine prochaine, mais si vous êtes dans une situation aussi cruelle, je ferai bien de remettre mon voyage... Je ne pourrais jouir d'aucun plaisir pendant que vous êtes sous le coup d'une disgrâce.

Agnès avait remis le papier sur la table.

— Enfin, dit-elle en rejetant la tête en arrière, il en sera ce que maman voudra. Mais je n'ai pas eu tort. Si mes parents ont cru que je ne considérerais pas comme une injure les prétentions d'un être ridicule comme ce Séménof, c'est qu'ils ne me connaissent guère!

— Mais, mon enfant! insista Mlle Titof, ils n'ont jamais eu la pensée de l'accepter! J'en suis sûre!

— Alors...

— Mais ce n'est pas une raison pour être désagréable avec lui! Il faut un peu de diplomatie!...

— Oh! bien, je ne suis pas diplomate! fit Agnès d'un air hautain. Bonsoir, ma bonne amie. Je vous demande pardon d'avoir augmenté votre mal de tête.

Elle se retira, sans s'être amollie, et toute la nuit elle se répéta à elle-même :

— Je n'ai pas eu tort, non, je n'ai pas eu tort.

V

CHAGRINS

Le lendemain matin, toutes les figures étaient soucieuses, et tous les cœurs étaient lourds. L'attitude d'Agnès n'était pas de nature à désarmer le ressentiment de sa mère, car jamais elle n'avait été plus hautaine. La journée elle-même semblait faite pour attrister les esprits : un rideau de pluie blanchâtre séparait la maison du reste du monde ; à peine distinguait-on sur le coteau, en face de la véranda, une masse confuse de forêt ; là s'arrêtait la perception de l'extérieur.

En de pareilles circonstances, ou bien on se sent très heureux d'être ensemble et de se serrer au moins moralement les uns contre les autres, ou bien le voisinage forcé devient intolérable, et ce fut le cas. Mlle Titof, tout en se

sentant beaucoup mieux, n'était pas encore en état de prendre part à la vie commune; Véra, assise à la table d'étude, griffonnait avec assiduité des devoirs en retard, tellement penchée sur son cahier, que ses nattes, tombant dessus de temps en temps, y traçaient des nuages transparents d'encre fraîche, au grand détriment du texte. Ermile et Nicolas, dans leur chambre, travaillaient avec l'ardeur qui suit les épreuves désagréables, lorsqu'il semble qu'on ait à tâche de se faire pardonner quelque faute par soi-même.

Le jour tout entier s'écoula ainsi, coupé seulement par des repas tristes, où l'on ne parla que pour la forme. Dosia sentait qu'elle avait été un peu dure la veille, mais il ne lui était pas possible de revenir sur ce qui avait été dit. Platon attendait, le cœur serré, une détente dans l'esprit de sa fille, qui lui permît de faire entendre les paroles affectueuses et fermes qu'il savait toujours trouver dans les circonstances difficiles; mais il connaissait Agnès et savait qu'à l'heure présente toute tentative pour lui faire reconnaître ses torts serait inu-

tile, et peut-être périlleuse pour l'autorité paternelle.

Le crépuscule tombait, un crépuscule d'automne pluvieux qui semblait verser sur la terre toutes les tristesses amassées pendant les jours radieux de l'été. Agnès se rendit dans une longue galerie vitrée, endroit peu fréquenté de la maison, et qui servait de passage pour des pièces ordinairement inhabitées. La faible lumière grise de dehors y pénétrait aussi largement que possible, donnant un air poudreux aux quelques objets qui s'y trouvaient : chaises et tables de jardin supplémentaires, pots de fleurs souffreteux et jouets de plein air, déposés à l'abri de la pluie.

C'était un lieu nu et désolé, mais plus désolé que jamais à cette lueur éteinte, qui remplissait la galerie elle-même de la sensation de pluie du dehors. Triste comme il était, Agnès le trouva parfaitement en harmonie avec l'état de son esprit. Suivant une habitude très répandue en Russie, elle se mit à parcourir la galerie d'un bout à l'autre, d'un pas rapide, secouant ainsi ses idées et son sang, qu'elle sentait engourdi

par l'immobilité de cette longue journée d'ennui.

Peu à peu une détente se fit dans son âme; à la colère froide et hautaine succéda un attendrissement subit sur elle-même.

— Je suis pourtant malheureuse! se dit-elle, pendant que ses yeux fixés sur la brume du dehors s'emplissaient de larmes ardentes. Tout ce que je fais tourne contre moi! Je ne puis ni agir ni penser comme les autres, on dirait qu'une malchance me poursuit et excite contre moi les mauvais sentiments des êtres que j'aime. O ma mère! si vous saviez combien je vous aime! Si vous saviez me comprendre et me connaître!...

Les larmes roulaient sur ses joues brûlantes, et elle ne pensait pas à les essuyer; elle trouvait une douceur profonde à se dire qu'elle était malheureuse, et à enfoncer dans son cœur l'aiguillon de cette peine.

— Faut-il donc être coulé dans le moule banal pour être aimé? pensait-elle. Rien de ce qui sort de la vulgarité ne trouvera-t-il grâce devant les âmes même bonnes, même intelli-

gentes? On me châtie pour repousser les hommages d'un sot, et ce sot trouve moyen de faire agréer sa présence et ses discours par mon père et ma mère qui sont si fort au-dessus de l'ordinaire... Faudrait-il lui ressembler pour réussir!... O ma mère, vous avez rencontré mon père sur votre chemin, pour vous aimer et vous conduire, mais, moi, ne trouverai-je pas de guide et d'ami qui ramène la joie dans mon cœur?

Une ombre indistincte parut à l'extrémité de la galerie. Le jour baissait si vite qu'on pouvait à peine le distinguer; elle resta immobile jusqu'à ce que Agnès se fût assez approchée pour la reconnaître.

— Ermile! dit-elle d'une voix adoucie, trempée de larmes. Dans la détresse morale, le secours d'une âme à coup sûr compatissante était le bienvenu.

Il fut aussitôt près d'elle.

— Je vous importune? fit-il timidement.

— Non, restez, répondit Agnès.

Il se mit à marcher près d'elle en silence. Elle avait ralenti son pas agité, et sa démarche était maintenant incertaine et brisée.

— Vous souffrez, commença-t-il tout bas ; je ne sais ce que j'aurais donné pour que cette plaisanterie déplorable n'eût pas lieu...

— C'était moi qui l'avait inventée, répliqua-t-elle. D'ailleurs, maintenant, qu'importe !

— Si vous saviez, reprit-il, combien j'ai été peiné tout le jour... Je vous sentais si triste...

— Ah ! vous ne savez pas comme ils m'ont parlé ! Je ne suis pas sûre que ma mère m'aime seulement !

Un sanglot étouffé fit trembler la jeune fille.

— Votre mère ? Ah ! chère Agnès, vous ne savez pas de quel amour profond ! Mais elle voit les choses d'un autre œil que nous ; à son âge c'est très naturel...

— Et au mien, il est aussi très naturel de penser autrement ! repartit Agnès avec un retour de hauteur.

— Certainement ! fit le bon Ermile. Mais qu'importe à présent le pourquoi des choses ? Ce qu'il faudrait, ce serait de remédier au mal...

— Chimère ! fit-elle avec amertume. Le mal est ancien, Ermile, c'est un malentendu qui existait dès avant ma naissance. J'ai beaucoup réfléchi surtout depuis quelques jours, et j'ai compris des choses qui m'avaient semblé incompréhensibles. Voyez-vous, ma mère, qu' a été ce qu'on appelle une enfant terrible, ne craint rien autant que de voir son humeur se reproduire en nous. Elle aurait souhaité des enfants pareils à mon père ; c'est pour cela qu'elle aime Nicolas beaucoup plus que nous ; et elle ne sait pas elle-même qu'elle le préfère, mais c'est facile à voir. Elle a presque peur de moi, Ermile, parce que je suis difficile à mener...

Elle fit quelques pas en silence.

— Eh bien, oui ! je suis difficile à mener, reprit-elle avec une violence comprimée ; je l'avoue sans honte ; mais je sais aussi tout ce que j'ai de bon en moi, tout ce qu'il y a d'étouffé dans mon âme... Je vous parais attachée aux convenances, à l'extérieur, je vous semble pédante... Vous n'avez jamais compris, vous, que je m'imposais cette contrainte pour

qu'il y en eût une? Que je me créais des barrières factices parce que j'avais peur de ne pas respecter les barrières réelles, si je ne m'accoutumais dès le commencement à ne pas me laisser aller à mes rêves ou à mon caprice?

— Si, je l'ai pensé plus d'une fois, répondit-il; sans cela vous n'auriez pas été logique avec vous-même.

— Croyez-vous qu'une fille riche élevée dans la maison paternelle n'ait pas eu quelque mérite à se méfier d'elle-même? que ce ne soit pas quelque chose que d'avoir lutté, fût-ce pour une chimère? que de m'être imposé volontairement des lois, fût-ce de simples formes extérieures? et que cela ne prouve pas en moi une force avec laquelle il faudrait parfois compter?

— Voilà le mot, dit vivement Ermile. Vous voulez qu'on compte avec vous, chère Agnès, et les parents n'admettent pas cela. On n'est une personne indépendante que par les années de raison ou par le mariage...

— Qui vous fait simplement changer de maître...

— Pas toujours, répondit le jeune homme d'une voix singulièrement grave. Il y a des êtres assez raisonnables pour traiter leur femme en amie, en égale, — quand elle en est digne.

Agnès fit un geste dédaigneux de la main.

— Je voudrais, reprit-elle, employer mes forces vives pendant que je les sens; faire quelque chose, une œuvre enfin... pour les autres, pas pour moi.

— Ce n'est pas l'ouvrage qui manque chez nous; en Russie, tout est à faire... Je connais un jeune homme sans grande fortune : il venait de se faire recevoir avocat, et il se voyait déjà en passe d'obtenir une brillante clientèle dans sa ville natale, lorsqu'il a appris qu'on ne pouvait pas trouver d'instituteur pour un village situé très loin dans les marais... Comprenez-vous cela, qu'on manque d'instituteurs primaires!

— Eh bien? fit Agnès avec impatience, votre ami?

— Il a laissé là sa clientèle et il est parti pour le marais. Il y enseigne aux enfants de paysan

la lecture et l'écriture... A moins qu'il n'y soit mort des fièvres...

Agnès pressa ses deux mains avec force l'une dans l'autre.

— Voilà qui est beau! dit-elle. Voilà les gens qu'on doit aimer. Mais moi, nullité que je suis! Incapable de gagner seulement mon propre pain!

— Vous n'en savez rien, dit Ermile en souriant. Vous seriez, je crois, très bon pédagogue.

Elle sourit faiblement.

— Et vous? fit-elle en se retournant brusquement vers son ami. Qu'est-ce que vous voudriez faire?

— J'apprendrai à nos paysans à ne pas perdre leur peine et leur grain par ignorance, négligence ou bêtise... c'est tout ce que je peux faire. Je ne suis pas un héros, moi, ajouta-t-il humblement; je ne me sens pas la force des actions héroïques; je saurais mourir pour mon devoir, — mais je suis incapable de m'en créer de factices.

— Factices! Il y a donc des devoirs factices?

— Je le crois! fit-il avec la même humble douceur.

— Tenir sa parole, est-ce un devoir factice?

— Non assurément : mais se jurer à soi-même d'exécuter des choses impossibles, c'est peut-être un devoir factice... Je ne sais pas... Je suis un honnête homme, Agnès, mais je ne suis pas un paladin.

— Je vous ai vu dans le feu...

— Oh! cela, c'était tout naturel; ce que je veux dire, c'est que la poésie me manque, l'imagination peut-être... Je suis simple, trop simple...

Il semblait lui demander pardon de cette simplicité. Elle le regarda un instant, un peu perplexe, disposée à prendre ce qu'il disait au pied de la lettre, et sentant confusément pourtant que cette extrême modestie était en elle-même l'indice d'un mérite peu commun.

— Quand on a donné sa parole, on est obligé de la tenir, dit-elle avec cette décision un peu hautaine qui lui était propre. Je ne sais si cela est un devoir factice ou un devoir réel... mais

c'est le devoir d'un honnête homme : je ne puis sortir de là.

Il baissa la tête, soumis, non persuadé. Quelque chose au dedans de lui protestait; il aurait voulu s'expliquer, se justifier peut-être, mais devant la formelle affirmation d'Agnès, il ne savait comment se défendre.

— Tout cela, du reste, fit-elle avec un soupir, ce sont des théories : ce qui est difficile, c'est de sortir des embarras pratiques...

Il eût bien voulu lui dire que ces théories étaient pour une bonne part dans les difficultés pratiques dont elle se plaignait, mais il n'osait, ne pouvait, tant il avait peur de lui déplaire. Elle souffrait, mais il souffrait cent fois plus qu'elle, de ne pouvoir lui offrir le seul vrai remède à toutes les peines morales, une tendresse entière, un abandon complet de tout lui-même, l'oubli, l'abnégation, en un mot. Et elle, imprudente, elle s'était enlevé la consolation de l'entendre, de même qu'elle lui refusait la joie de le dire.

— Ermile, dit-elle tout à coup, cette maison

me pèse. J'y ai froissé tout le monde, je ne m'y sens pas d'amis...

Oh! l'ingrate enfant, l'ingrate amie! Mais pouvait-il le lui dire?

— J'y souffre cruellement. Je voudrais m'en aller bien loin, si loin que rien du passé ne pût me revenir à la mémoire.

— Rien? Jamais? demanda Ermile d'une voix brisée.

— Jamais?... je ne sais, peut-être plus tard. Maintenant, tout me blesse et m'attriste...

Elle joignit les mains avec un geste douloureux.

— J'ai dix-huit ans, la fleur de la vie, et je suis absolument malheureuse... Tenez, Ermile, laissez-moi, j'aime mieux être seule.

Il se rapprocha, au lieu d'obéir.

— Vous êtes malheureuse, oui, chère Agnès, très malheureuse, mais si vous vouliez, vous cesseriez de l'être...

— Je sais; faire comme les autres, être comme tout le monde? dit-elle avec une expression de raillerie amère.

— Oui, dit-il courageusement. Vous ne

pourrez jamais vous rabaisser à un niveau vulgaire, mais vous devriez essayer d'accepter les lois générales, les devoirs communs...

— Me rogner les ailes?

— Oui, puisqu'elles vous font voler de travers!

Stupéfaite de cette audace, elle s'arrêta et le regarda avec autant de curiosité que de colère.

— Écoutez-moi bien, Agnès; je vous aime plus qu'il n'est possible de l'exprimer; je donnerais ma vie pour essuyer vos larmes, mais je vous vois vous aveugler à plaisir, et mon devoir est de vous le dire. Votre père et votre mère vous adorent, et ne veulent que votre bonheur; vous les méconnaissez volontairement. Au fond de vous-même, vous reconnaissez la vérité de mes paroles, et votre orgueil vous empêche de l'avouer; vous vous complaisez dans ce rôle de méconnue, car, pour en sortir, il faudrait redevenir soumise à toutes les lois que vous pouvez maudire à présent. Je vous offense, Agnès, je le sais, et jamais je ne vous ai mieux aimée. Vous ne voudrez peut-être pas me pardonner, et je joue mon bonheur pour vous donner cet

avertissement suprême... Il est encore temps, renoncez à vos chimères, soyez simple et bonne comme vous savez l'être, comme vous l'étiez le jour où vous avez sauvé cet enfant là-bas, dans l'incendie de la forêt!...

Elle se taisait; il reprit d'une voix basse, mais véhémente, dans ses cordes étouffées :

— Agnès bien-aimée, si cette maison vous pèse, la mienne vous attend : nous avons les mêmes ardents souhaits de servir notre temps et notre pays; votre fermeté compensera mon indécision, et nous pourrons mener une vie de paradis. Et puis, je vous aime, Agnès, je vous aime à ne voir que vous dans l'univers. Allons trouver vos parents, dites-leur que vous consentez à m'épouser, et toutes les tristesses se changeront en joie...

Il lui avait pris les deux mains, et la regardait avec une ardente expression de dévouement...

Elle eut envie de dire oui. Elle le savait si bon, si noble, si sûr... Et en elle-même elle sentait une émotion délicieuse la gagner de plus en plus. Elle savait que soutenue par ces mains viriles, elle irait dans la vie au-dessus des dan-

gers et des soucis mesquins; son âme se fondait en un besoin de larmes et de tendresse; déjà elle se laissait attirer, prête à poser sa tête sur ce cœur généreux... Soudain son terrible orgueil se raidit, elle arracha ses mains frémissantes de celles d'Ermile, et se rejeta en arrière.

— Vous aviez juré de ne plus me parler de ces choses, dit-elle avec colère. Vous avez trahi votre serment.

Il recula, atterré. Il l'avait oublié dans ce moment, le serment extorqué à sa faiblesse!

— Je vous défends de me revoir, entendez-vous! fit Agnès qui luttait non seulement contre son orgueil, mais contre le sentiment nouveau dont elle se sentait saisie.

Il la regarda en face.

— C'est une mauvaise action, Agnès, dit-il, pâle d'émotion.

— Je vous refuse le droit de me juger, répliqua-t-elle.

— Vous ne me l'ôtez pas pour cela.

— Je puis l'ignorer, en vous bannissant de ma présence. Je ne veux pas vous revoir, je vous le répète, et si vous ne trouvez pas un

prétexte pour quitter cette maison, c'est moi qui la quitterai.

Il s'inclina profondément.

— Je n'ai qu'à obéir, dit-il, mais c'est une action cruelle, mauvaise, dangereuse. Vous vous en repentirez.

— Des menaces?

— Non, de la douleur. Adieu, Agnès...

— Adieu.

Il quitta la galerie; la nuit était tout à fait venue, et l'on ne voyait plus au dehors qu'une brume épaisse et sombre, qui semblait coller aux vitres un papier de soie de couleur indécise. Agnès courut à sa chambre et se jeta sur son lit.

— Je ne veux pas, je ne veux pas l'aimer! se répétait-elle avec une indicible colère. Aimer cet homme qui me raille, qui me blâme... Cœur ridicule et lâche, je saurai bien te mettre à la raison! Il ferait beau voir que je ne pusse pas m'empêcher de l'aimer quand je ne le veux pas! On peut tout ce qu'on veut!

Malgré cette belle affirmation de principes, la malheureuse enfant pleura amèrement bien

avant dans la nuit. Une douleur vraie venait de s'ajouter à ses chagrins plus imaginaires : elle aimait Ermile, et elle venait de le repousser pour jamais. Elle n'était pas de ces coquettes qui reculent pour avancer. C'était avec une complète bonne foi qu'elle avait banni le jeune homme; elle avait cru faire ainsi preuve d'héroïsme. Curtius avait bien sauté dans le gouffre, Scévola avait bien brûlé sa main; pourquoi Agnès Sourof ne s'arracherait-elle pas le cœur?

VI

LA FUITE

Le lendemain se leva dans un ciel assez pur, et Platon annonça que toute la famille irait dîner chez le général Baranine, ainsi qu'on le lui avait promis la veille.

Les feuilles des arbres, encore mal essuyées de la pluie de la veille, avaient jauni soudain, donnant au paysage une coloration riche et mélancolique. Un joli rayon de soleil sur tout cela vint bientôt revêtir le parc et les bois d'un aspect joyeux, au moins pour les jeunes âmes, celles qui ne songent point aux lendemains, ni aux hivers.

Platon connaissait mieux la vie; après avoir pris une tasse de thé, il s'avança sur la terrasse.

— L'automne, déjà! dit-il. L'hiver bientôt,

et une année de plus sera tombée dans le gouffre...

Les fleurs du parterre brillaient d'un éclat incomparable; il y a un moment dans l'année, celui où l'été se confond avec l'automne, où les couleurs et les parfums de ces muettes amies semblent vouloir nous donner toutes les jouissances possibles avant leur mort prochaine. L'herbe est plus verte que jamais; les rouges, les violets et les jaunes intenses éclatent dans les jardins comme de minuscules pièces d'artifice, blessant presque les yeux par leur intensité; vienne une gelée, et toute cette pompe joyeuse tombe fauchée sur le gazon soudain jauni.

— Agnès! fit Platon, en voyant sa fille traverser le parterre à peu de distance.

Elle s'approcha silencieusement.

— Écoute-moi, mon enfant, lui dit-il; ta mère est dans sa chambre, va la trouver, dis-lui en quelques mots que tu regrettes ta conduite, et ce différend qui nous afflige tous sera terminé.

Agnès regarda son père à deux reprises. Elle

avait envie de lui dire quelque chose, mais elle n'osait pas.

— Que veux-tu? fit-il avec bonté.

— Je veux dire, mon père, que si c'était vous, je serais sûre de trouver les paroles propres à toucher votre cœur; avec ma mère, je crains de ne pas réussir.

Platon poussa un soupir.

— Il faut pourtant que tu exprimes ton regret...

Agnès resta muette.

— Voyons! reprit Platon avec un peu d'irritation, tu éprouves du regret, je pense?

Elle leva les yeux sur son père, et répondit :

— Je suis au désespoir de vous avoir fait de la peine, mon père.

— Eh bien! va dire la même chose à ta mère, mon enfant. Elle n'en demande pas davantage.

Agnès hésita un instant, puis prenant son parti :

— Ce n'est pas la même chose, mon père, répondit-elle. Ma mère m'a traitée autrement que vous... Je ne veux pas dire que je n'en ai pas de regret, reprit-elle vivement en voyant

s'assombrir le visage de Platon, mais il me serait impossible de lui témoigner sans mentir les sentiments que je puis vous exprimer à vous... mon père bien-aimé, ajouta-t-elle tout bas.

Platon devint extrêmement soucieux. Évidemment Dosia avait profondément blessé l'amour-propre de sa fille, et cette blessure n'était pas de celles qui se cicatrisent aisément.

— Ne veux-tu pas le faire pour moi? demanda-t-il, espérant toucher l'âme de l'enfant qu'il aimait si tendrement.

— Oh! mon père! pour vous, il n'est rien que je ne fasse! murmura Agnès en portant à ses lèvres la main de son père.

Elle était vaincue, les larmes qui tombaient de ses yeux, pressées et lourdes comme une pluie d'orage, indiquaient que sa froideur orgueilleuse venait de fondre.

Platon baisa le front pur qui s'offrait à ses caresses.

— Viens tout de suite, dit-il à sa fille; ta mère n'a que trop attendu.

Un bras pressé autour de la taille flexible

d'Agnès, il l'emmena vers la chambre où Dosia finissait sa toilette avant de sortir.

— Dosia, dit-il, voici notre fille qui veut te parler.

Discrètement, il referma la porte, et retourna sous la véranda, où il resta rêveur, les yeux fixés sur la cime dorée des bois, qui évoquait si vivement chez lui l'idée du déclin de la vie.

Le meilleur stratège peut commettre une faute. C'est ce que Platon venait de faire en laissant sa fille seule avec sa femme sans s'être assuré des sentiments de celle-ci.

Il se trouvait précisément que Dosia, après avoir ruminé sa colère de l'avant-veille, avait fini par se dire que sa longanimité avait assez duré, et que désormais elle devrait déployer toute sa sévérité pour ramener à son devoir l'enfant qui paraissait l'oublier.

Le vieux démon n'était pas tout à fait mort au cœur de Dosia, ce vieux démon qui l'avait poussée jadis à tant de folies; l'âge n'avait pas eu entièrement raison de son caractère indiscipliné, et par moments elle se sentait encore

capable d'entrer en lutte avec le genre humain pour faire prévaloir sa volonté.

En une telle disposition d'esprit, la démarche d'Agnès ne devait pas produire la détente qu'avait espérée Platon ; la jeune fille le devina au son de voix de sa mère, et tout son orgueil se redressa, d'autant plus énergiquement que l'effort fait pour le vaincre avait été plus difficile.

— Eh bien? fit Dosia.

Elle était debout devant sa psyché, mettant ses gants, prête à sortir.

Le ton était peu encourageant. Cependant Agnès pensa qu'après la façon dont son père lui avait parlé, elle devait se dominer une fois de plus et apporter à sa mère le tribut de soumission demandé.

Mais Agnès était la sincérité même, et les paroles avaient peine à sortir de sa bouche lorsqu'elles n'étaient pas tout à fait d'accord avec l'état de son âme.

— Maman, dit-elle en hésitant, je crains de vous avoir déplu, et je voudrais que vous ne fussiez pas fâchée contre moi.

Dosia tout entière se révolta contre cet acte d'imparfaite humilité.

— C'est tout ce que vous avez à me dire? fit-elle avec hauteur.

— Oui, maman! répondit Agnès en la regardant sans crainte.

— Alors, vous pouvez vous retirer. Vous me ferez des excuses formelles pour votre impertinence, ou bien vous ne reparaîtrez plus devant moi.

Mme Sourof outrepassait assurément sa pensée en prononçant cet arrêt de bannissement, mais elle n'était pas aisément maîtresse d'elle-même, et sa tendance à se montrer autoritaire était d'autant plus forte à présent, que, dans sa jeunesse, elle s'était plus volontiers soustraite à toute autorité. C'est ce qu'un proverbe français traduit par une image éloquente, quoique un peu vulgaire : quand le diable devient vieux, il se fait ermite.

— Alors, maman, fit Agnès, je ne vous accompagne pas chez le général Baranine?

— Il vaut infiniment mieux que vous restiez ici; vous y réfléchirez plus facilement à vos

torts, et la raison vous reviendra peut-être.

Agnès salua sa mère d'un signe de tête et se dirigea vers la porte. Au moment où elle en touchait le bouton, Dosia fut tentée de la rappeler; un geste tant soit peu indulgent eût suffi pour précipiter l'enfant indisciplinée dans les bras de sa mère; mais elles possédaient toutes deux un orgueil égal, et le geste ne fut pas fait.

La jeune fille alla retrouver son père, qui la regarda interdit, en la voyant si pâle.

— Maman m'a ordonné de rester ici, dit-elle à voix basse. Vous irez sans moi chez le général.

— Tu l'as donc encore offensée! fit Platon tristement.

— Je n'en avais pas l'intention, papa, je vous le jure, répondit Agnès, mais je crois que ma mère est trop irritée contre moi pour se contenter de ce que je pourrais lui dire.

On entendait les chevaux piétiner et faire tinter leurs harnais. Platon se leva et posa sa main sur la tête d'Agnès, suivant son geste affectueux et familier.

— Mon enfant, dit-il, la vie est ainsi faite

qu'il faut savoir se soumettre... même lorsque le châtiment nous semble en disproportion avec la faute...

— Les voitures sont avancées, dit le valet de pied.

— Reste, ma fille, continua Platon, la solitude est parfois bonne conseillère. Ne sois pas triste, mais réfléchis. Au retour, ta mère sera certainement dans d'autres dispositions.

Véra accourait, toute prête.

— Eh bien, tu n'es pas habillée? Tu ne viens pas? dit-elle à sa sœur.

Agnès se pencha sur elle et l'embrassa avec plus d'effusion que de coutume. Cette enfant lui était plus chère depuis qu'elle se trouvait être la cause première et tout involontaire de sa disgrâce.

— Non, dit-elle. Je reste ici.

Ermile et Nicolas parurent aussi, suivis de Mlle Titof. La même exclamation retentit dans leurs bouches, irritant l'amour-propre saignant d'Agnès.

Cette déclaration fut accueillie par des rires d'incrédulité, mais l'apparition de Mme Sourof,

silencieuse et visiblement émue, fit comprendre à tout le monde qu'il se passait quelque chose de sérieux. On se dirigea vers les voitures, pendant qu'Agnès restait sur la terrasse.

Soudain, Ermile revint en courant, comme s'il avait oublié quelque chose.

— Je vous en conjure, Agnès, lui dit-il à la hâte, disposez de moi, que puis-je faire pour vous? Votre souffrance est si évidente...

— Je ne vous demande pas de grâce, répondit la jeune fille avec hauteur; je vous avais défendu de reparaître devant moi! Voulez-vous donc qu'entre les duretés de ma mère et votre tendresse que je récuse, cette maison me devienne tout à fait intolérable?

Il la quitta sans oser ajouter une parole.

Elle écouta quelque temps le bruit des sonnettes des équipages qui s'éloignaient en suivant le ravin, puis ce léger tintement s'évanouit dans le lointain, et le grand silence des bois entoura la maison déserte.

Agnès demeura longtemps à la même place. Debout, les mains jointes affaissées devant elle, elle regardait le coteau sans le voir. Tout un

monde de souvenirs d'enfance, de petites amertumes oubliées, de petites rancunes étouffées, de colères qui n'avaient pas eu l'occasion de se manifester, toute cette tourbe qui sommeille au fond de nous remontait lentement à la surface, suivant les remous de sa pensée.

A cette heure apaisée du jour, dans l'heureuse maison de famille, elle ne voyait surgir devant son esprit aucune des images qui peuvent attendrir ou égayer; naturellement ombrageuse et mélancolique, malgré ses éclairs de gaieté juvénile, son âme trouvait une joie amère à évoquer les douleurs d'une enfance orageuse.

On l'avait toujours méconnue. Son père seul la comprenait, et Agnès avait une intelligence trop élevée pour ne pas apprécier combien il était sage en ne la protégeant pas, lorsque sa mère trouvait à la reprendre. La jeune fille avait une haute idée du devoir; elle savait que si sa mère la blâmait, son père ne pouvait faire autrement que de ne pas l'approuver. Quelle cruauté du destin faisait que cette mère si charmante et si tendrement aimée ne pût supporter

en sa fille ce qu'elle avait jadis trouvé si naturel en elle-même!

Des larmes lentes et douloureuses tombèrent des yeux d'Agnès, pendant qu'elle repassait ainsi les jours de son enfance.

— J'ai toujours souffert, se dit-elle, et pourtant il me semble que j'aurais pu être heureuse!

Le jour baissait, une brume transparente et légère montait du fond de la vallée, enveloppant les aunes d'un voile semblable à celui des mariées. La mélancolie grandissait avec elle dans le cœur de l'enfant affligée, et une triste douceur pénétrait en même temps son âme moins endurcie qu'elle ne le croyait elle-même.

— C'est peut-être ma faute, pensa Agnès avec un découragement profond. D'autres seraient heureux à ma place : j'ai l'esprit mal fait. Mon père aime tant ma mère! Comment l'aimerait-il ainsi, si elle n'était pas bonne et noble? C'est moi qui ne sais pas la comprendre. Et je suis condamnée à passer ici des jours, des mois, des années, sans connaître le cœur de ceux que j'aime, et sans pouvoir me

faire connaître d'eux... Ma vie s'écoulera inutile et frivole, alors que j'aurais pu l'employer à faire du bien.

Un frisson lui secoua les épaules; elle rentra dans la maison. Quelques instants après, sa femme de chambre vint l'avertir que son dîner était servi. Elle se rendit dans la salle à manger, effleura des lèvres quelques mets, avala un grand verre d'eau pure, et ordonna qu'on lui servît une tasse de thé dans sa chambre.

Lorsque la jeune fille qui lui avait apporté le plateau se fut retirée, Agnès prit sa lampe à la main pour aller chercher dans la petite bibliothèque de Mlle Titof quelque livre intéressant. Elle sentait de plus en plus au fond de son cœur un chagrin profond qui la déchirait comme avec des griffes, et elle cherchait à échapper à sa propre pensée.

Comme elle feuilletait divers ouvrages déjà connus, désespérant d'en trouver un qui pût la distraire assez pour lui faire oublier son souci, son coude fit tomber un papier plié en quatre, qui s'ouvrit en tombant. Elle le ramassa et jeta machinalement les yeux dessus.

C'était le passeport de Mlle Titof, visé en vue de son voyage, et laissé sur la commode par mégarde.

Agnès lut avec attention la feuille moitié imprimée, moitié manuscrite. On ne sait pourquoi la lecture du passeport d'une personne connue paraît toujours intéressante; elle le regarda soigneusement, depuis l'en-tête écussonné aux armes de Russie, jusqu'à la signature illisible du dernier employé par les mains duquel ce document avait passé.

— On dirait mon signalemeut, pensa la jeune fille en relisant la description approximative des traits de son institutrice. C'est étrange qu'on puisse se ressembler si peu et répondre au même signalement! Sauf l'âge, car je suis plus jeune de sept années, ceci pourrait aussi bien me convenir... Et encore, je parais plus âgée que je ne le suis...

Elle regarda dans la glace en face d'elle ses traits fins, empreints alors d'une tristesse qui les vieillissait soudainement.

— Et dire, continua la pensée d'Agnès, qu'une misérable feuille de papier comme celle-

là confère à Mlle Titof le droit d'être libre, d'exercer son état, de faire du bien, d'être indépendante... Que de choses en si peu de place!...

Elle était restée devant le passeport, le regardant avec tant de concentration, qu'elle semblait lui demander le secret de sa destinée. Sur ce même meuble, un peu plus loin, était l'horaire des bateaux du Volga, destiné également au voyage de l'institutrice. Agnès l'attira à elle et le consulta machinalement...

Quel bateau prendrait Mlle Titof? Celui du samedi suivant, selon toute probabilité, car le plus prochain partait de la station voisine le soir même, à neuf heures. Agnès regarda sa montre. Il était six heures et demie. Quelque chose germait dans son esprit, elle ne savait ou n'osait encore trop s'expliquer ce projet qui semblait vague, et qui était pourtant très arrêté, car tout en elle convergeait vers un même but. Elle sonna. Sa femme de chambre parut.

— Où donc est la malle de Mlle Titof? demanda-t-elle; je ne la vois pas à sa place ordinaire.

— Sa malle est à l'embarcadère depuis trois jours, mademoiselle, répondit la jeune suivante; Mlle Titof serait partie aujourd'hui si elle n'avait pas été si malade depuis le commencement de la semaine.

— C'est bien, dit Agnès.

Elle se trouva seule encore une fois devant le passeport et l'horaire, qui l'attiraient avec une sorte de fascination. Tout à coup, d'un geste brusque, elle plia l'un et l'autre et les mit dans sa poche. Puis elle passa dans sa chambre et ouvrit la porte de son cabinet de toilette : une rangée de vêtements suspendus y étalait toute une gamme de couleurs; elle y choisit un manteau ample et sombre, qui pouvait cacher entièrement la simple petite robe de laine grise qu'elle portait ce jour-là. Une toque de plumes entourée de son voile était dans un carton, tout auprès; elle la posa sur sa tête, puis ouvrit son secrétaire et en tira sa bourse avec un petit portefeuille.

Nombre d'objets chers et familiers étaient sous sa main, elle les écarta avec une sorte de colère. Quel besoin avaient-ils, ceux-là, de

venir lui parler de ce qu'elle souhaitait le plus oublier? Sa boîte à bijoux sollicitait son attention, elle la repoussa et referma le tiroir. Une valise minuscule, où elle mettait d'ordinaire les menus objets qu'on emporte pour passer quelques heures au fond du parc ou dans les bois, se trouvait à sa portée. Elle y jeta un peu de linge et quelques objets de toilette indispensables; puis, serrant autour d'elle les plis de son manteau, elle quitta cette chambre furtivement, comme si elle y laissait un remords.

Elle entra dans le cabinet de travail de son père, éclairé par une lampe voilée; sur le bureau une grande feuille de papier s'étalait toute blanche. Elle saisit une plume et écrivit :

« Mon cher père, ne vous inquiétez aucunement de moi; je vais tâcher de vivre de mon travail, et je saurai rester digne de vous, car je vous aime. »

Elle signa son nom, mit un baiser sous la signature, et passa outre.

La maison était tranquille et déserte, les serviteurs dînaient dans le bâtiment des communs.

Agnès traversa la vaste salle, jadis illumi-

née, aujourd'hui sombre, mais toujours imprégnée du parfum des fleurs de serre qui l'ornaient; puis elle ouvrit la porte qui donnait sur la véranda et regarda dans le jardin.

La brume montait lentement du ravin; une sorte d'ouate blanche et souple semblait environner les massifs épais sur le coteau; elle se déplaçait légèrement, tournant sur elle-même, changeant d'épaisseur et de transparence, mais si lentement que le mouvement en était insensible. La lune se levait ronde et blanche, dans un ciel d'opale, que la lumière du jour venait à peine de quitter; ses rayons traversaient cette blancheur sans lui ôter son mystère; le silence était si profond qu'on pouvait entendre une feuille sèche se détacher des arbres et tomber sur le gazon; seul, le ruisseau au fond du ravin chantait tout bas sa petite chanson monotone.

A la clarté de la lune, les dahlias et les reines-marguerites étaient visibles comme en plein jour; leurs riches couleurs, quoique atténuées, se distinguaient encore, brodant de leur velours le fond de verdure grisâtre du parterre.

— Que tout cela est beau ! pensa Agnès.

Son âme semblait fermée à toute autre impression que celle de cette beauté de paysage : une singulière indifférence morale s'était emparée d'elle. Elle descendit le sentier qui menait à une issue du parc, fermée par une simple barrière de bois, close d'un loquet ; sa main gantée souleva sans hésitation la mince tringle de fer... et la porte retomba derrière elle.

La route tournait autour d'une colline peu élevée ; les ombres diaphanes des arbres déjà à demi dépouillés y jetaient un réseau délicat, estompé par la brume fuyante. L'humidité n'était pas très sensible ; le sol était à peu près sec sous le pied, et Agnès marchait vite, d'un pas ferme. L'action qu'elle accomplissait lui paraissait toute naturelle, elle n'en envisageait point les conséquences, elle n'y songeait même pas. Elle obéissait non à un raisonnement, mais à un instinct, instinct presque sauvage, qui lui faisait fuir une demeure où, depuis deux jours, tout la blessait.

Le bateau à vapeur s'arrêtait à une petite ville située à quatre ou cinq kilomètres de la

maison Sourof. C'était une simple promenade à pied, et Agnès l'avait faite bien des fois. Ce soir, la route lui semblait longue. Par instants, des trous noirs se creusaient sous les arbres sur les côtés de la route, et la jeune fille y jetait un regard interrogateur; non qu'elle se sentît effrayée, mais elle avait le cœur serré par cette oppression insurmontable qui accompagne les démarches extraordinaires.

Tout à coup, à peu de distance, elle entendit des coups de cognée, portés avec force, à l'intérieur d'un fourré.

— On vole le bois de mon père! pensa-t-elle. Mue par une ancienne habitude d'ordre et de régularité, elle allait retourner sur ses pas pour avertir ses gens, lorsqu'elle se retint. A quoi bon, maintenant, et qu'importait un sapin de plus ou de moins? L'essentiel était qu'elle profitât de la liberté nouvellement conquise, et dont le sentiment nouveau l'agitait étrangement.

Un long détour de la forêt la séparait encore du Volga; elle entendit un bruit de roues à peu de distance. Une frayeur subite la glaça tout

entière. Ne serait-ce pas qu'on s'était aperçu de son départ? Qu'arriverait-il si elle était rattrapée et faite prisonnière? L'humiliation d'une semblable aventure ne lui ferait-elle pas prendre l'existence en horreur?

Prête à se jeter dans le fourré si elle était poursuivie, et assurée de n'y être point trouvée, dût-elle y passer la nuit, elle écouta attentivement.

Les roues se faisaient entendre non derrière, mais devant elle...

Une autre terreur la saisit.

Ne seraient-ce pas les équipages de ses parents, revenus trop tôt de chez le général? Parfois, ils prenaient cette route, encore qu'elle fût plus longue, parce qu'elle était moins abrupte...

Les roues se rapprochaient de plus en plus; elle eut envie d'entrer dans le bois, mais les racines étaient rudes, et sa chaussure ne la défendait guère contre les ronces... Une éclaircie s'ouvrait dans le taillis, à sa gauche; elle y pénétra, et, cachée derrière un sapin, elle écouta.

C'était une simple télègue traînée par un che-

val, conduite par un paysan; soit que la solitude lui pesât, soit qu'il fût d'humeur poétique, il commença à demi-voix une chanson populaire d'un rythme lent et triste. La tranquillité de l'air permettait aux sons de porter très loin, car les coups de cognée s'entendaient distinctement, quoique le bûcheron nocturne fût resté bien en arrière...

— Je suis restée orpheline, disait la chanson; ma mère est morte, et personne n'a eu pitié de ma misère!

Le cheval allait au pas, comme s'il eût été bercé lui-même par la triste mélopée.

Une impression violente traversa le cerveau d'Agnès. N'était-elle pas orpheline aussi, bien que sa mère vécût encore?

Plus vite et plus loin, afin qu'on ne pût la ressaisir!

Elle sortit de l'ombre aussitôt que le paysan eût dépassé sa cachette, et elle se mit à courir. Un coup de sifflet lointain la fit tressaillir de tous ses membres. C'était le bateau à vapeur! Que ferait-elle si elle manquait le départ? Par bonheur, elle se souvint que les bateaux don-

naient toujours un coup de sifflet d'avertissement avant de doubler un promontoire situé en amont de la ville. Elle avait encore une demi-heure devant elle.

Ce n'était pas trop, car l'embarcadère, situé de l'autre côté de la rivière, devait être atteint au moyen d'un bac qui faisait la traversée pour quelques kopecks. Agnès frissonna une fois de plus à l'idée qu'elle pouvait manquer le bac.

Enfin, elle arriva au bord du Volga. Le bac était à son ponton, prêt à démarrer, chargé de chevaux, de charrettes, de paysans et de moutons.

— Attendez! cria Agnès à plusieurs reprises.

Elle criait, et il lui semblait que sa voix n'avait aucune portée; elle courait, et ses pieds lui paraissaient ne pas avancer, comme on le ressent dans les rêves.

Pourtant, on l'avait entendue, car les paysans qui avaient saisi les perches pour passer le bac, s'arrêtèrent. Elle franchit d'un bond le ponton d'embarquement, et se trouva au milieu d'un groupe de douze ou quinze personnes, massé à

l'arrière, pendant que les animaux occupaient l'autre extrémité.

— Assieds-toi là, ma fille, lui dit bonnement une vieille paysanne enveloppée d'un gros châle de laine, rabattu jusque sur ses yeux. Tu dois être fatiguée d'avoir couru comme ça. Mon Dieu ! as-tu du bonheur d'être jeune !

La bonne femme s'était rangée pour faire une petite place à Agnès, sur le banc. La fugitive s'assit en la remerciant d'un mot.

L'orgueil aristocratique n'avait jamais eu de place dans les errements de la jeune indisciplinée ; loin de se croire d'une race supérieure à celle des paysans qui vivaient si loin, moralement, au-dessous d'elle, Agnès penchait plutôt, et tout à fait instinctivement, car elle ne connaissait pas les doctrines modernes, vers la croyance qui fait rechercher dans ces âmes simples le principe de toutes les vertus. L'odeur des pelisses de mouton la révoltait bien un peu, mais elle imposait silence à son dégoût au nom de la loi chrétienne, et elle parvenait ainsi à le vaincre, non sans quelque dépense de stoïcisme.

Le bac se mouvait lentement, luttant contre un courant très fort. Ce n'était pas un bac dans le sens propre du mot, car il n'était pas maintenu par des cordes : c'était un grand ponton à fond plat, aménagé pour recevoir une charge plus encombrante que lourde, telle que voitures et troupeaux.

Les passagers semblaient plus ou moins endormis, à l'exception de deux paysans, très engagés dans une discussion sur le prix du bétail ; Agnès regarda autour d'elle.

Le bateau qui devait l'emmener se montrait au coude du fleuve, mais il était si loin encore que le bruit des palettes de ses roues arrivait à peine comme un écho indistinct, et ses fanaux brillaient confusément à travers le léger voile de brume étendu sur le fleuve.

Le spectacle était exquis, à tel point que, malgré les émotions contradictoires qui l'agitaient, Agnès ne put s'empêcher d'en remarquer la merveilleuse beauté.

Le brouillard qui flottait sur le fleuve était si transparent, que la lune se réfléchissait dans les eaux tranquilles ; seulement leur surface était

un peu terne, comme un miroir effleuré par une haleine.

Les rives basses disparaissaient dans un nuage flottant, tantôt plus, tantôt moins dense. Les clochers de la petite ville, située sur une sorte de falaise, émergeaient et dessinaient sur le ciel d'argent leurs silhouettes fines, semblables à des minarets.

Un souffle insaisissable entraînait les vapeurs avec le courant du fleuve, si bien que tout semblait indécis.

— C'est comme ma destinée! pensa Agnès, sais-je où je vais?...

Le bac aborda près du ponton d'embarcadère du bateau à vapeur qui arrivait au même instant. Quelques transbordements de marchandises eurent lieu, ce qui donna à la jeune fille le temps de retrouver la malle de Mlle Titof et de s'en faire accompagner. Cinq minutes plus tard, les palettes des roues réveillaient les échos des forêts endormies, et Agnès, transformée en Mlle Titof, voguait vers Nijni-Novgorod, d'où elle gagnerait Moscou sans peine.

VII

EN ROUTE

Après un sommeil troublé sur le mince coussin de la cabine des dames, Mlle Sourof se réveilla le lendemain matin aux premières lueurs de l'aube.

Ce fut un étrange réveil, d'abord confus et presque heureux. Deux fois par an, Agnès accomplissait ce voyage, pour aller de Pétersbourg à Sourova, et *vice versa;* au premier instant, elle crut le faire encore en compagnie de sa mère. Appuyée sur un bras, elle regarda autour d'elle, et ne vit que des personnes étrangères.

Ce fut comme si la foudre était tombée sur sa tête. Seule, si loin des siens et malgré eux! Elle éprouva, pour la première fois depuis la veille, l'impression de chagrin qu'elle avait dû

leur laisser, et soudain des larmes brûlantes, irrépressibles, jaillirent de son cœur repentant.

Qu'avaient-ils dû penser en rentrant? Quel retour! Que de craintes, que de pleurs!... La pensée de son père déchirait surtout l'âme d'Agnès. Il la maudissait peut-être, à cette heure matinale, où le soleil entrant dans sa chambre lui apportait d'ordinaire, avec la joie d'un jour nouveau, celle du père de famille heureux dans ses enfants...

— Ah! je n'ai pas assez songé à eux! se dit Agnès. Je n'ai pensé qu'à moi... je suis une égoïste...

Un violent désir de retourner sur ses pas, et de regagner au plus vite la maison paternelle, s'empara de la jeune fille. C'était trop cruel de faire souffrir ceux qu'elle aimait; mieux valait souffrir elle-même...

Réparant à la hâte le désordre de sa toilette, elle monta sur le pont. La brise était très fraîche, et ses yeux furent remplis de larmes qui n'étaient point celles du chagrin. Avisant le capitaine, elle lui demanda si avant d'arriver à Nijni-Novgorod, on avait chance de rencon-

trer à quelque station un bateau descendant le Volga.

— Non, mademoiselle, répondit le capitaine en souriant. Nous n'en croiserons plus un seul avant d'arriver. Est-ce que vous voudriez retourner chez vous?

Outrée de cette familiarité pourtant bien paternelle, car le capitaine était un gros homme à cheveux gris, peu galant de son naturel, — Agnès répondit par un « non » bien sec, et regagna la cabine des dames, où elle se sentait en sûreté.

Deux ou trois heures après, Nijni-Novgorod se découpa sur le ciel bleu, avec sa ceinture de remparts et d'églises. Les eaux de l'Oka mêlées à celles du Volga élargissaient le fleuve presque aux proportions d'un lac. Agnès se dit que le sort en était jeté. Depuis le matin, elle avait réfléchi; elle s'était dit que retourner en arrière, ce serait renier la fermeté, le stoïcisme qu'elle avait pris pour bases de sa vie. Et puis un petit goût d'aventures, la satisfaction secrète de s'être tirée avec honneur jusque-là de son expédition, un désir inavoué de savoir comment la vie était

faite pour les demoiselles dont les parents n'étaient pas de riches propriétaires, bref les sentiments moins bons d'Agnès, déguisés pour elle-même sous une enveloppe fort avouable, lui inspirèrent la résolution de continuer sa route. Ce qui l'y poussait le plus, mais ce dont elle ne fût convenue avec elle-même pour rien au monde, c'est qu'elle craignait horriblement les reproches qui l'attendaient à la maison paternelle, et elle sentait fort bien que, mise en demeure d'expier sa faute, elle ne ferait que résister davantage.

— A quoi bon recommencer? se dit-elle. Ce serait toujours la même chose : je leur écrirai, cela vaudra mieux.

Le bateau aborda; la petite malle de Mlle Titof fut remise à Agnès, qui d'abord ne sut qu'en faire. Depuis sa plus tendre enfance, elle avait été accoutumée à considérer une voiture de maître comme le corollaire obligé d'une gare ou d'un embarcadère. Ici, ce n'était pas le cas.

Alors, très bravement, elle fit ce qu'elle avait vu faire en pareille circonstance : elle appela un drojki de louage, fit charger sa malle

sous les pieds du cocher, et lui ordonna de se diriger vers la gare du chemin de fer de Moscou.

C'était une sensation bien nouvelle pour Agnès que celle d'être perchée sur un véhicule à l'équilibre instable, qui menaçait à chaque instant de la précipiter sur le pavé inégal et raboteux.

Le cocher surtout, juché d'une façon indescriptible sur son siège étroit, les pieds soulevés d'une façon grotesque par la petite malle de Mlle Titof, lui inspirait les craintes les plus vives; il lui semblait impossible que cet équipage bizarre arrivât sans dommage au haut de la colline qu'il gravissait péniblement.

Quelques boutiques ouvertes, vestiges de la grande foire annuelle, témoignaient encore assez d'animation pour que la jeune fille en fût étonnée. Elle n'était pas venue en cette ville depuis assez longtemps, un chemin de fer construit depuis peu d'années se trouvant plus à proximité de la ville voisine de Sourova. Mais Agnès n'avait guère l'esprit disposé à examiner le côté pittoresque des choses. Le soleil ardent lui fai-

sait grand mal à la tête, son estomac à jeun la tiraillait cruellement, ce qui, joint aux cahots de la rue, lui donnait un malaise très voisin du mal de mer.

Elle fut enfin déposée saine et sauve, contre son attente, devant la petite construction temporaire en bois, qui était alors la gare du chemin de fer de Moscou. Le train devait partir bientôt; elle eut juste le temps de faire enregistrer son bagage, et de prendre une tasse de thé très noir et très amer, coupé d'un liquide blanchâtre et bouilli qui avait la prétention de remplacer de la crème.

En quittant le guichet, Agnès avait compté sa bourse. Elle possédait environ une centaine de roubles, car son père et sa tante Sophie ne la laissaient guère manquer d'argent.

Cent roubles! C'est une somme énorme pour une fillette qui ne s'est jamais acheté que le superflu de la vie! Cela représentait une quantité considérable de paires de gants, tout au moins! Aussi, c'est avec un sentiment de confortable bien-être qu'elle prit possession d'un bon siège de première classe, afin d'endurer plus facile-

ment les huit heures de voyage qui la séparaient de Moscou.

Son chagrin était entièrement passé, du moins elle le croyait. Le sentiment de la responsabilité d'elle-même, et le plan qu'elle avait conçu, vaguement d'abord, puis plus nettement depuis son réveil sur le bateau, lui donnaient une certaine estime pour sa décision et son énergie

Ce plan était très simple; le passeport de Mlle Titof lui procurait tous les avantages d'une situation d'institutrice, avec une possession d'état fort honorable, puisque ce passeport affirmait le séjour prolongé de ladite institutrice chez M. et Mme Sourof, propriétaires au gouvernement de Nijni-Novgorod.

Quoi de plus naturel alors que de se faire passer pour Mlle Titof, et de chercher une place en rapport avec les goûts d'Agnès?

C'était fort bien avisé, mais comment trouve-t-on des places d'institutrice?

Pour ceci, Agnès n'était pas en peine. Elle lisait tous les jours, aux annonces des journaux, des demandes si diverses et si nombreuses qu'on devait avoir assurément l'embar-

ras du choix. Elle prendrait une situation convenable dans une famille distinguée, et ce serait pour elle la plus noble des revanches sur ceux qui l'avaient méconnue. Lorsqu'elle aurait prouvé qu'elle pouvait vivre en gagnant honorablement sa vie, on serait bien obligé de ne plus la traiter comme une enfant indocile!

Ces pensées et quelques autres lui firent passer le temps d'une manière sinon très agréable, au moins très active, jusqu'au moment où le train s'arrêta à Moscou, dans la gare assez piètrement éclairée, car c'était, comme celle de Nijni, un bâtiment d'un caractère tout à fait provisoire.

De même que le matin, Agnès héla un drojki et se confia aux soins d'un cocher fort empressé, dont l'empressement lui paraissait de bon augure.

L'équipage assez large et profond lui avait permis de prendre la malle à côté d'elle.

Sa mémoire lui avait rappelé très à propos le nom d'un hôtel situé en face de la poste, où elle avait jadis passé une nuit, avec sa famille. C'est là qu'elle se fit conduire; mais avant

d'avoir franchi cent mètres, elle s'était aperçue que l'amabilité de son cocher avait pris sa source dans des libations préliminaires.

Le brave garçon n'avait en lui aucune malice, et les discours qu'il adressait à son cheval étaient du caractère le plus affectueux; mais il avait une manière de le lancer au galop et en biais à travers la rue, qui faisait sans cesse redouter à Agnès une entrée avec effraction dans un des jardinets qui bordaient les constructions de cette partie de la ville.

Il était déjà assez tard; l'éclairage au pétrole laissait singulièrement à désirer, et les petites maisons, d'aspect pauvre et ancien, défilaient, si pareilles les unes aux autres, qu'à plus d'une reprise Agnès crut recommencer le même trajet par une méprise de son conducteur.

— Je vous en prie, dit-elle à son cocher en lui touchant légèrement l'épaule, conduisez votre cheval un peu plus droit et moins vite, car nous allons certainement verser.

— Tu as cent fois raison, ma colombe, lui répondit le cocher en la regardant de l'air le plus amical; nous allons certainement

verser; comme tu as de l'esprit d'y avoir pensé!

Il mit aussitôt son cheval au pas; la pauvre bête, surmenée depuis le matin, ne demandait pas mieux que de prendre l'allure la plus paisible, et à l'inexprimable désolation d'Agnès, le cocher se mit à lui raconter ses aventures.

— Tu viens de la province, ma petite sœur, lui dit-il, en se mettant de côté sur son siège étroit, de telle sorte que la jeune fille craignait à chaque instant de le voir tomber sur elle, dans ces cahots dont la lenteur du cheval ne parvenait qu'à prolonger la durée, sans en diminuer la violence. Tu viens pour te placer, ça se voit tout de suite. Tu es bien mise, très en ordre, tu veux être femme de chambre. Eh? dis, tu veux être femme de chambre?

— Nous n'arriverons jamais de ce train-là, lui répondit Agnès impatientée, mais sans colère. Habituée à se voir tutoyer par les paysans, elle ne trouvait rien de blessant à être traitée de même par le cocher d'une voiture de place, quoique la circonstance de le voir ivre fût légèrement aggravante.

— Sois tranquille, c'est plus sûr! Tout à l'heure, tu l'as dit toi-même! Nous irons vite quand le chemin sera redevenu bon.

Le regard d'Agnès explora désespérément l'obscurité de la longue rue à peine piquée çà et là d'un réverbère fumeux.

— Tu veux être femme de chambre? reprit le cocher revenant à son idée fixe. Ce n'est pas un mauvais métier, mais celui de cuisinière vaut mieux. Ma première femme était cuisinière! Ah! ma chère! c'est dans ce temps-là que j'ai mangé de bonne cuisine! Non, jamais, vois-tu, tes maîtres n'en mangeront de pareille! Ils se font faire un tas de petits plats bêtes comme chou, et puis la madame vient à la cuisine et dit : Glaphyra, vous ferez ceci, vous ferez cela; tu sais bien qu'on répond toujours oui. Il ne faut pas contrarier les maîtres; ils sont comme les chevaux; ils deviennent méchants quand on les contrarie. On dit comme eux, mais on fait ce qu'on veut. Ma première femme faisait à sa façon, et la madame n'y voyait que du feu. Et tant plus elle changeait de madame, et tant plus c'était la même chose,

Les maîtres, vois-tu, c'est tous pareils; ça n'entend rien à rien.

— Tu vas tomber! lui dit Agnès, plus préoccupée de l'équilibre de ce contempteur des maîtres que de ses paroles.

— N'aie pas peur, j'en ai l'habitude.

Malgré cette repartie consolante, le cocher se remit un peu droit sur son siège, et releva les rênes de son cheval, dans lesquelles c'était miracle que la pauvre bête ne se fût pas pris les pieds, car elles traînaient à terre.

— Oui, vois-tu, reprit-il, ma première femme était cuisinière, parce que c'est un bon métier; mais elle n'était pas propre, non, elle manquait de soin, pour lui rendre justice, Dieu ait son âme! Aussi, pour la seconde fois, j'ai pris une blanchisseuse, et maintenant je suis propre comme une pièce d'argent toute neuve. Tu n'aimerais pas être blanchisseuse? C'est un bon métier.

— J'aimerais bien arriver à l'hôtel, répliqua Agnès, j'ai froid, je suis fatiguée; fais-moi l'amitié de me mener un peu plus vite.

— Ah! mon petit ange! s'écria l'ivrogne, il

fallait le dire! Attends, nous y serons dans un clin d'œil.

Un coup de fouet enveloppa à la fois le cheval et la tête d'Agnès, qui fut heureusement préservée par son voile, et l'équipage tout entier fit un bond si prodigieux qu'il sembla vouloir s'envoler vers les étoiles.

On ne tarda pas à retomber sur la terre, et même fort rudement, comme Agnès put s'en apercevoir; mais le cocher était imperturbable, et les oscillations qu'il décrivait autour de son centre de gravité ne troublaient en rien sa bonne humeur.

— Garçon! cria-t-il à son cheval, en faisant tournoyer le fouet autour des oreilles de la pauvre bête, il faut montrer que tu as des jambes! Nous conduisons une des nôtres. Hardi, Garçon! Mieux que pour des seigneurs!

« Garçon » paraissait comprendre principalement que le sifflement d'une ficelle de fouet dans ses oreilles est fort énervant. Il courut pendant une demi-minute avec une telle vitesse, que de cahot en cahot, Agnès voyait la rue se remplir d'une myriade de réverbères, assuré-

ment absents; puis soudain, sans cause appréciable, sauf que peut-être il avait assez couru, il s'arrêta, se planta sur ses quatre pieds, et refusa d'avancer davantage.

— Eh! va donc! chien! lui cria le cocher.

« Garçon » dédaigna de répondre à ce vocable.

— Mais va donc! répéta l'ivrogne en lui assénant un robuste coup de fouet.

« Garçon » rua des quatre pieds, avec tant d'ensemble, que traits, courroies et brancards, tout vola en l'air.

— Ah! la maudite bête! Il a cassé le brancard! Attends, ma petite colombe, ce n'est rien du tout. J'y suis habitué. J'ai de la ficelle dans ma poche, nous allons raccommoder ça!

Cette fois, Agnès faillit pleurer de rage. Était-ce à ce dénoûment ridicule que devait aboutir son expédition? Passer la nuit dans une rue déserte de Moscou, à côté d'un cheval vicieux et d'un cocher ivre, pour garder une malle qui ne lui appartenait pas!

Si la malle, au lieu d'avoir été subtilisée par elle à son institutrice, avait été sa propriété, la jeune fille l'eût abandonnée très volontiers, au

risque de ne jamais la revoir. Mais il y avait peut-être entre ces quatre planches des souvenirs de famille, des objets auxquels tenait la pauvre fille déshéritée du sort, et cette pensée suffisait pour inspirer à Agnès la résolution inébranlable de ne pas quitter des yeux l'objet, pour l'heure si encombrant.

Depuis qu'ils avaient quitté la gare, ils n'avaient pas rencontré une seule voiture, tant la partie de la ville qu'ils parcouraient était déserte; elle ne pouvait concevoir aucunement l'espérance de voir venir du secours, sous la forme d'un drojki vide, où elle pourrait transborder elle-même et son bagage.

— Je voudrais bien être chez nous! pensa-t-elle soudain. Mais se reprochant aussitôt cette défaillance, elle prit une ferme résolution de surmonter toutes les faiblesses possibles.

— Eh bien! dit-elle au cocher, est-ce raccommodé?

Il s'affairait beaucoup autour du brancard brisé, qu'il avait tant bien que mal réparé avec un morceau de bois et des ficelles. Un peu

dégrisé par l'aventure, il gardait le silence, et ne semblait plus si satisfait de lui-même.

— Voilà que ça y est! dit-il. Allons, mademoiselle, n'aie pas peur, nous arriverons tout de même et en bon ordre, seulement ce sera plus long parce que, avec un brancard cassé, on ne peut pas aller très vite.

— Mais ton cheval voudra-t-il marcher? demanda Agnès.

— Il est doux comme un agneau! Quand il a fini ses petites histoires, un enfant le mènerait avec un fil.

« Garçon » était en effet très calmé, si calmé qu'on ne put lui faire prendre le trot. C'est au pas que Mlle Sourof traversa Moscou, aussi l'expédition dura-t-elle un certain temps.

Lorsqu'ils arrivèrent dans un quartier plus central, ce fut un autre supplice. A tout moment les cochers pressés invectivaient le malheureux conducteur de « Garçon », le couvrant de plaisanteries et d'injures. Agnès avait fini par trouver le peuple moins aimable qu'elle ne se l'était figuré, et elle n'aspirait plus qu'à se délivrer de ce contact.

Enfin, après deux heures environ de voyage à travers des rues et des places inconnues, Agnès fut déposée devant l'hôtel qu'elle avait indiqué. Les garçons de service attendaient seuls, à cette heure indue, et la jeune fille eut quelque peine à faire comprendre qu'elle désirait une chambre tranquille pour y passer la nuit.

Un valet, moins endormi ou moins bête que les autres, prit une bougie sur une table, fit un signe à un garçon vêtu d'une chemise de coton rose et d'un pantalon d'un jaune violent; celui-ci chargea sur ses épaules la malle de Mlle Titof, et tous les trois commencèrent à monter l'escalier.

Étage après étage, la petite troupe arriva enfin au haut; leurs ombres se dessinaient au plafond avec des silhouettes grotesques; mais Agnès n'était plus d'humeur de rire. Une porte fut ouverte devant elle, sa malle déposée sur le parquet, les deux hommes firent mine de se retirer.

— Je voudrais du thé, dit Agnès à celui qui lui avait paru le plus intelligent.

— Ah! du thé! A cette heure-ci?

— Oui, du thé, à cette heure-ci. D'abord, il n'est pas minuit, et puis, dans les hôtels, on a ce qu'on demande en payant, je suppose?

— Il n'est pas minuit? répéta le domestique d'un air ahuri. Ah! vraiment? Eh bien, on va vous envoyer du thé.

— Dépêchez-vous!

— A l'instant même.

Il disparut dans l'interminable corridor, où l'on entendit longtemps retentir son pas lourd. Agnès, restée avec sa bougie, qui coulait lamentablement, s'assit sur une chaise et attendit.

Au bout de deux ou trois minutes, lassée de son inaction, elle se leva et inspecta la couchette. C'était un matelas posé sur quatre planches, dans un petit lit de fer aussi rudimentaire que possible. Ce n'était pas la simplicité de cet appareil qui inquiétait la jeune fille; mais sous l'unique couverture, rien ne se montrait, ni draps, ni taie d'oreiller, pour recouvrir l'oreiller d'une couleur entièrement douteuse.

— Ils n'ont pas l'habitude de tenir les lits prêts pour les voyageurs, pensa Agnès; tout à l'heure, en montant le thé, ils vont apporter des draps.

La maison tout entière semblait plongée dans un profond sommeil; aucun bruit n'y trahissait une occupation quelconque. — Après avoir attendu passablement longtemps, Agnès ouvrit la porte de sa chambre, prit sa bougie à la main et se hasarda dans le couloir.

Par-ci par-là, quelques paires de bottes devant une porte annonçaient une chambre habitée. Agnès poussa jusqu'à l'escalier... il était totalement obscur; la grande cage vide semblait faite pour des géants. Interdite, elle chercha un gland de sonnette : toute une batterie de sonneries électriques s'étalait à portée de la main. Elle pressa un bouton... rien ne répondit. L'un après l'autre elle les interrogea tous sans qu'aucun tintement se fît entendre, même dans les profondeurs les plus éloignées. La jeune fille leva la bougie, qui coulait de plus en plus, et chercha au plafond les fils qui devaient correspondre aux boutons... Il n'y en

avait aucun vestige; les boutons seuls existaient, pour la beauté du coup d'œil.

Agnès n'avait jamais été extraordinairement patiente, mais cette fois elle se sentit prise d'une belle colère. Rentrant au plus vite dans la chambre qui lui avait été assignée, elle avisa un cordon de sonnette, et s'y suspendit avec une véritable rage. Le résultat de ses efforts fut le même que précédemment, et la tranquillité de la maison n'en parut pas troublée.

Un instant, Agnès eut envie de descendre et d'aller faire grand tapage au milieu du vestibule, sûre d'obtenir au moins une réponse par ce procédé énergique. Mais elle réfléchit aussitôt que cela pourrait finir fâcheusement pour elle, et que le mieux était de tâcher de s'arranger pour passer le moins mal possible une mauvaise nuit. En conséquence, elle étendit son manteau sur l'oreiller, et se coucha sur le lit, aussi mou qu'une planche à repasser, garnie de son molleton.

Voyant qu'elle n'avait pas d'allumettes, elle s'était décidée à garder sa lumière, ce qui ne devait pas lui être d'un grand secours, car la

bougie n'était plus guère qu'une mare de suif, au milieu de laquelle brûlait un champignon fuligineux destiné à remplacer la mèche. Tournant le dos à ce rudiment de clarté, Agnès essaya de s'endormir.

Elle avait à peine fermé les yeux qu'elle sentit quelque chose courir avec rapidité sur sa main; se dressant en sursaut, elle chassa instinctivement de l'autre main ce corps étranger, puis regarda autour d'elle ce que cela pouvait bien être.

Une horreur, un dégoût inexprimables s'emparèrent de la jeune fille lorsqu'elle vit le plancher, les meubles, le lit lui-même, couverts de cafards, gros, noirs et lents, et de blattes d'un brun doré, légères, d'une activité prodigieuse. Elles se mouvaient par centaines, courant de-ci de-là, comme si le but de leur vie était de courir, peu importe où; les vêtements d'Agnès en étaient parsemés, la couverture jadis blanche du lit semblait ornée de dessins mouvants, formés par leurs corps agiles.

Agnès savait qu'il existait des animaux de ce genre; parfois elle en avait vu un courir dans la

cuisine de l'office, immédiatement pourchassé, malgré la tradition populaire qui leur attribue le pouvoir de porter bonheur à la maison.

Mais de telles armées d'insectes n'avaient jamais traversé son imagination, même en rêve. Elle se tint debout au milieu de la chambre, terrifiée, ne sachant que faire, secouant machinalement sa robe, pour en faire tomber les hôtes malvenus... La bougie menaçait de s'éteindre; Agnès pensa que des myriades de bêtes allaient fondre sur elle dès le retour de l'obscurité; un frisson passa sur ses épaules.

— Oh! non! se dit-elle, j'aime mieux la rue!

Elle regarda sa montre qui marquait trois heures et demie du matin. Dans une demi-heure les cloches des églises sonneraient matines, et elle aurait un refuge. Sa résolution fut bientôt prise. Elle descendit l'escalier, après avoir eu soin de laisser sa bougie tout au haut, afin d'éclairer sa marche autant que possible; au second étage, la mèche s'éteignit avec un petit crépitement qui retentit dans ce grand silence; Agnès continua de descendre, le cœur serré,

plein d'amertume et de dégoût pour les hommes et les choses.

Une veilleuse mal odorante éclairait faiblement le vestibule; deux garçons d'hôtel dormaient étendus sur les bancs; Agnès eut envie de les réveiller pour leur dire leur fait, puis elle songea qu'ils n'étaient pas responsables de la tenue de la maison, et que mieux vaudrait s'adresser au propriétaire, quand il ferait jour. Une crainte lui vint: si la porte était fermée, que ferait-elle?

Une barre de fer maintenait la porte à l'intérieur, mais elle n'était pas très lourde, et Agnès la tira sans trop de peine. La porte ouverte laissa entrer l'air humide et frais; ce fut comme une résurrection pour la jeune fille. Le courage et la force lui revinrent sur-le-champ. Secouant une dernière fois ses vêtements sur le seuil d'une maison si peu hospitalière, elle referma doucement la porte et se trouva seule, dans la rue, éclairée par le gaz diminué de quelques réverbères.

Où trouverait-elle une église? Là n'était pas le difficile, car les églises, à Moscou, sont par-

tout ; on ne saurait faire deux cents mètres dans n'importe quelle direction sans voir tout près la forme bizarre d'une coupole ou l'aiguille d'un clocher. Un souffle de vent faisait trembloter la flamme des réverbères, le pavé était mouillé, quelques gouttes de pluie emportées des toits tombèrent sur le visage d'Agnès, pendant qu'elle cherchait à s'orienter.

— Je n'ai pas de parapluie, pensa-t-elle. Il faudra en acheter un.

Un gouffre nouveau s'ouvrit devant ses yeux : quelle prodigieuse quantité de choses il lui faudrait acheter ! Mais, pour l'heure, la question n'était pas là ; les marchands de parapluies dormaient aussi bien que les autres, et s'il pleuvait, Agnès serait mouillée.

Cette considération ne lui inspira pourtant nulle envie de rentrer dans la maison qu'elle venait de quitter ; elle prit à gauche, exactement comme elle eût pris à droite, ayant soin seulement de s'orienter de façon à pouvoir retrouver, le jour venu, la malle de Mlle Titof, qui l'attachait à un devoir de conscience bien incommode décidément.

Agnès marchait à peine depuis cinq minutes, lorsqu'elle entendit retentir tout près d'elle le premier coup de matines, ce coup frappé sur la plus grosse cloche, qui produit toujours une impression si mystérieuse et si profonde.

Elle tressaillit, avec le sol lui-même, tant l'ébranlement de ces masses de bronze est puissant, et il lui sembla que son âme se réveillait soudain, avec les sonorités de l'air mis en mouvement.

Les coups se succédaient, et les églises de toute la ville répondaient maintenant à cet appel. Agnès sentit les dégoûts et les terreurs de la nuit s'envoler vers le ciel avec cette harmonie étrange, produite par le hasard, et qui donnait de temps en temps à son oreille d'exquises jouissances musicales. Guidée par le son, elle était arrivée devant une église; deux ou trois femmes, la tête enveloppée d'un châle noir, passèrent auprès d'elle et entrèrent sous le porche; elles appartenaient au peuple, petites marchandes et simples servantes; elles venaient commencer par des prières le travail de la journée... Agnès les suivit. Ce peuple-là était celui qu'elle aimait.

L'église était tout à fait obscure; seuls les lampadaires qui brûlaient devant les images formaient autour d'eux une petite auréole lumineuse dont le rayonnement ne dépassait point trois pas. Les figures des saints, noircies par le temps, émergeaient, ainsi que les mains, du revêtement de métal repoussé qui remplaçait leurs longues robes. Évangélistes, le doigt levé, le livre dans l'autre main, vierges présentant l'enfant divin, archanges terrassant le démon, saints de toute espèce, prêchant ou trônant, comme Oleg ou Alexandre Nevsky, couvraient les murailles de la vieille petite église, imprégnée de cire et d'encens.

Dans l'auréole du lampadaire, on voyait de temps en temps une figure humaine, encore à demi plongée dans l'ombre, s'approcher un cierge à la main; le cierge allumé était fixé près des autres, autour de la lampe, la figure à demi voilée se prosternait, baisait l'image et rentrait dans les ténèbres; l'impression était extrêmement mystérieuse, mais aussi très douce et réconfortante. Ce qui se passait là était un mystère de paix, un sacrifice innocent.

Le diacre parut bientôt devant la porte fermée de l'iconostase, et de sa voix profonde commença les prières du matin. Les chantres en chœur répondaient aux versets ; cette cérémonie s'accomplissait avec une simplicité, une bonhomie tout à fait touchantes. Peu à peu l'église s'était à demi remplie. C'étaient des paysans allant à leur ouvrage, des marchands prêts à ouvrir leur boutique, des ouvriers et des ouvrières, qui, mus par le sentiment religieux, si profond en Russie, prélevaient sur leur sommeil la demi-heure de cet hommage matinal.

Jamais Agnès n'avait assisté aux matines ; bien souvent en hiver la lourde cloche avait troublé son sommeil ; elle tournait alors sa fine tête sur l'oreiller, pensait : il est quatre heures, et se rendormait de son heureux sommeil d'enfant riche. Jamais elle n'avait songé à ce que représentait cette sonnerie nocturne pendant l'hiver, aux heures noires, alors que la bise souffle, ou que la neige s'entasse aux portes des maisons...

C'était pour elle une chose bien étrange que d'entrer dans une église à quatre heures du

matin; il avait fallu pour cela quitter la demeure paternelle et franchir une grande distance; tandis que pour ceux qui se trouvaient là, c'était une chose toute simple; ceux-là se levaient tous les jours à l'appel de la cloche, et Dieu sait quel rude labeur remplissait ensuite pour eux le temps qui s'écoulait jusqu'au coucher du soleil...

Il y avait dans l'église de petits enfants encore endormis apportés par les mères dans un châle et déposés sur le pavé pour y achever leur nuitée trop courte; il y en avait d'autres, un peu plus grands, qui se tenaient debout d'un air éveillé, examinant les saints, écoutant les chantres, emplissant leurs yeux et leurs oreilles de quelque chose de riche et de chaud, de somptueux et d'accueillant, qui pour eux était la religion même.

L'office s'acheva; les bedeaux vinrent recueillir les cierges, qu'ils éteignaient en soufflant dessus, laissant les lampes brûler seules; l'église se désemplit, Agnès sortit presque la dernière; rien ne la pressait, pas même la faim; elle avait oublié toutes ses peines dans une sorte de rêve-

rie mystique pleine de douceur, dans laquelle la prière s'était fondue par degrés, et la vie lui paraissait maintenant beaucoup moins difficile, plus simple surtout qu'elle ne l'avait vue depuis longtemps.

Le jour se levait, gris et pâle encore, mais le ciel semé de nuages légers promettait une journée agréable. La jeune fille reprit le chemin de son hôtel, qu'elle retrouva sans peine.

Les garçons en chemises roses étaient sur pied, la porte était ouverte, deux femmes en haillons, les jupes rehaussées dans la ceinture, lavaient à grande eau le dallage, montrant de robustes mollets, d'ailleurs parfaitement sales.

Au milieu de ce déluge, Agnès franchit le péristyle, et se trouva en face d'une espèce de gérant, assez proprement vêtu, qui descendait l'escalier en se frottant les yeux avec un mouvement giratoire de ses poings fermés. A la vue de la jeune fille, il resta immobile, et ses poings retombèrent à son côté.

— Que désirez-vous, mademoiselle? lui dit-il avec une sorte de salut.

— Je désire qu'on descende ma malle, monsieur, répondit-elle.

— Votre malle? Mais vous ne demeurez pas ici?

— Pardon, je suis arrivée hier soir, et ma malle est là-haut.

Un des garçons roses s'approcha alors, et d'un ton bourru :

— C'est donc vous, dit-il, qui êtes sortie ce matin de si bonne heure, et qui avez laissé la porte ouverte? C'est qu'il ne faut pas laisser les portes ouvertes, voyez-vous, dans les maisons...

Agnès le toisa du regard.

— C'est donc vous, dit-elle, qui aviez promis de m'apporter du thé, hier soir, et qui êtes allé vous coucher au lieu de le faire? C'est vous qui m'avez conduite dans une chambre dégoûtante, pleine de bêtes immondes, où il y a un lit sans draps? C'est donc vous qui dormez si bien ici qu'on peut débarrer la porte et sortir sans vous réveiller?...

Le domestique allait répondre quelque grossièreté, mais le gérant l'arrêta. Accoutumé à juger les gens sur la mine, il voyait bien

qu'Agnès n'était ni une aventurière ni une personne vulgaire.

— Si tout cela est arrivé, mademoiselle, dit-il poliment, nous vous devons des excuses. Veuillez nous dire ce que vous désirez, et vous serez servie immédiatement.

— Je désire, répondit Agnès de son plus grand air, que vous fassiez descendre ma malle; qu'on la mette sur un drojki, et que je sache ce que je vous dois, pour vous le payer.

Son attitude montrait tant de décision, que le gérant n'osa point insister.

Sa malle fut descendue et placée sur un drojki de louage; une feuille de papier ornée d'un magnifique en-tête imprimé fut remise à Agnès, lui apprenant que sa dépense montait à un rouble et demi pour sa chambre.

— C'est cher, chez vous! fit-elle en tirant la somme demandée de son porte-monnaie. Mais on ne saurait trop payer un service aussi bien fait.

La froide ironie de ces paroles stupéfia tellement les valets qu'ils ne songèrent pas à lui demander un pourboire, ce qui certainement ne leur était encore jamais arrivé.

— Où faut-il vous conduire? demanda le cocher.

C'est précisément ce qu'Agnès ignorait. Une idée pratique illumina son esprit.

— A la gare de Pétersbourg, dit-elle.

Le cocher était jeune et adroit, le cheval vigoureux et solide; en vingt minutes, Agnès se trouvait à la gare, superbe bâtiment très bien approprié à sa destination. La malle fut remise à la consigne, et Agnès, débarrassée d'un grand poids, alla déjeuner au buffet, où elle put se réconforter à loisir.

C'était quelque chose que d'être sortie d'embarras toute seule, et si vite; aussi la jeune fille était-elle disposée à en ressentir quelque orgueil.

— Ce n'est pas si difficile, après tout! se disait-elle en savourant son café à la crème, agrémenté de ces délicieux pains de Moscou appelés kalatcki; elle avait bon appétit, et la vie lui paraissait après tout fort acceptable, malgré la fatigue de la nuit passée, qui lui paraissait maintenant du plus haut comique.

Mais si le présent était supportable, l'avenir

était absolument problématique. Il fallait trouver un endroit pour y coucher la nuit prochaine, et Agnès commençait à se méfier beaucoup des hôtels. On pouvait certainement dormir une nuit dans la gare même, où une pièce réservée aux dames est ouverte, comme le reste, en tout temps; mais ce n'était pas très réjouissant, malgré l'adjonction du lavabo qui permettrait à la jeune fille de faire sa toilette.

Cette toilette était en ce moment ce qu'elle souhaitait le plus. Son appétit satisfait, elle se donna le luxe des ablutions, moyennant un franc environ, et sortit de là tout à fait rassurée sur le présent, disposée même à voir l'avenir sous des couleurs agréables.

Comment se procure-t-on une place d'institutrice? Par la lecture des journaux, Agnès le savait; mais c'est un procédé qui demande du temps et des correspondances réitérées. Cependant, mieux valait perdre un peu de temps que de ne rien trouver du tout. Agnès acheta des journaux du jour et s'installa dans la salle d'attente pour en dépouiller la quatrième page.

Naturellement, elle était entrée dans la salle

des première et seconde classes, n'ayant pas idée qu'on pût aller ailleurs, et sans penser qu'elle pouvait être reconnue par quelqu'un de connaissance.

Pendant qu'elle lisait attentivement les demandes d'emploi, notant au crayon sur son calepin celles qui pouvaient lui convenir, une dame âgée vint poser un petit sac et un rouleau de châles sur la table; après avoir donné quelque menue monnaie au domestique qui avait porté sa valise, elle se retourna et regarda autour d'elle.

— Ania! fit-elle avec étonnement.

Agnès avait bien entendu l'exclamation, mais elle se garda d'en faire rien voir. D'ailleurs, ne reconnaissant pas bien la voix qui l'avait proférée, elle avait les meilleures excuses vis-à-vis d'elle-même pour faire la sourde oreille.

— Ania! Agnès! Agnès Sourof! Je ne me trompe pas, c'est bien vous, ma chère enfant? Que je suis aise de vous voir! Votre papa est là? Non? Votre maman, alors? Et la petite sœur? Et Mlle Titof? Tout le monde va bien? Vous

avez une mine charmante! Des couleurs surtout, vous qui êtes ordinairement pâlotte. Et vous allez à Pétersbourg? Nous voyagerons ensemble! Est-ce que votre maman aurait retenu un compartiment?

— Non, madame, dit Agnès. Elle n'avait pas témoigné beaucoup d'empressement à répondre, car les questions étaient embarrassantes; mais l'eût-elle voulu, elle en eût été absolument empêchée par la loquacité merveilleuse de la vieille dame.

— Pas de compartiment? Alors raison de plus pour voyager ensemble! Où sont vos colis? Mettez-les avec les miens. Ou peut-être, ils sont déjà dans le wagon?

— Non, madame, dit Agnès.

— Eh bien, mais où donc est-elle, votre maman? Ah! au lavabo, sans doute! Après une nuit en chemin de fer, on a besoin d'eau fraîche! Je ne comprends pas ces administrations de chemins de fer; est-ce qu'elles ne pourraient pas s'arranger pour qu'il y ait un peu moins de fumée? Comme vous rentrez en ville de bonne heure, cette année! Moi, je suis

forcée d'aller à Pétersbourg pour mes affaires, mais j'en reviens dans huit jours, je ne vous retrouverai plus, cela va bien me manquer.

La bonne dame parlait avec tant de continuité qu'il n'était même pas possible de placer un mot; le danger n'existait que lorsqu'elle s'arrêtait pour reprendre haleine, parce qu'alors elle vous regardait en face, attendant une réponse.

— C'est bien aimable à vous! dit Agnès, qui reconnut alors une voisine de la campagne.

— Vous êtes venue par le bateau et par Nijni? Je suis venue par le chemin de fer, c'est ennuyeux, on est si sale! Est-ce que vous croyez que j'aurais le temps d'aller me laver les mains?

— Je le pense, dit Agnès, qui n'en savait absolument rien.

— Et puis cela me donnerait le plaisir de voir votre maman un peu plus tôt... J'y vais, vous garderez mon sac...

La bonne dame se précipitait hors de la salle. Agnès courut après elle avec le sac et les châles :

— Prenez cela, madame, dit-elle, je ne puis me charger de les garder : c'est trop de responsabilités...

Elle songeait à la malle de Mlle Titof, qui lui avait déjà causé tant de soucis. Avant que la bonne dame fût revenue de sa surprise, Agnès avait disparu, et quand la voyageuse revint dans la salle, elle ne l'y trouva pas davantage.

Vainement, durant tout le trajet, la bavarde voisine interrogea les wagons et les salles d'attente, aucun membre de la famille Sourof ne se fit voir.

Inquiète autant qu'intriguée, car elle avait bon cœur, dès le lendemain de son arrivée, Mme Savine se rendit à la maison de ville de Mme Sourof, et là, à son inexprimable surprise, elle apprit que personne de la famille n'était en ville, ni n'avait annoncé son arrivée.

— C'est un peu fort! pensa-t-elle. Alors ce n'était pas Agnès? Mais on ne se trompe pas à ce point. Pourquoi m'a-t-elle parlé, cette sotte, si ce n'était pas Agnès?

Et son esprit fureteur chercha longtemps,

sans la trouver, la solution de ce problème.

Plus tard, lorsqu'elle fut revenue à la campagne, elle eut beau interroger la famille Sourof, elle n'obtint jamais de réponse bien claire, car toute allusion à cette aventure semblait provoquer une gaieté folle dans l'assemblée. Au bout d'un an, elle se persuada qu'elle avait rêvé tout éveillée, ce qui fut pour elle un nouveau sujet de perplexité, propre à l'empêcher de s'ennuyer les jours de pluie.

VIII

CHERCHANT UNE PLACE

Agnès avait quitté la gare au plus vite, sans regarder derrière elle, et s'était lancée dans une rue détournée, au hasard, de peur d'être poursuivie. Après ce qu'elle avait enduré depuis vingt-quatre heures, l'idée de rentrer au bercail lui apparaissait plus inacceptable encore, car le sentiment de sa culpabilité se grossissait de celui du ridicule, et elle craignait le ridicule par-dessus tout. Agnès quittant la maison parce que sa mère était dure envers elle, c'était un côté de la question; Agnès victime des cancrelats et des cordons de sonnettes, d'un cheval rétif et d'un cocher ivrogne, c'était de quoi faire pendant dix ans la joie des rieurs de toute espèce : c'est là ce qui ne se pouvait admettre.

Après avoir fait une centaine de mètres dans la rue inconnue où elle s'était engagée, la fugitive se préparait à rentrer dans le mouvement de la ville, lorsqu'elle aperçut un écriteau apposé à un balcon qui formait un pan coupé.

« Home pour les institutrices », disait l'écriteau. A la porte de la maison, une plaque de cuivre gravée et reluisante de propreté portait la même inscription.

Agnès hésita une demi-minute, regarda derrière elle, du côté de la gare, puis en avant du côté de la ville, et finit par entrer sous la porte; au second étage, se répétait le mot « Home »... elle sonna bravement.

Une vieille servante, très propre, vint lui ouvrir.

— Le Home pour les institutrices? demanda Agnès d'une voix moins rassurée qu'elle ne l'eût souhaité.

— C'est ici, mademoiselle, répondit la servante.

— Je voudrais...

La voix d'Agnès s'éteignit complètement, et, pour la première fois, elle éprouva un sen-

timent analogue à l'humiliation. Elle venait demander quelque chose, au bout du compte, — et ce qu'elle demandait, si l'on allait ne pas le lui donner? Voilà ce que son orgueil aurait peine à supporter!

La servante avait compris.

— Pour une place, dit-elle, c'est par ici.

Agnès fut introduite dans une sorte de bureau, meublé d'une table de chêne et de deux ou trois chaises. Une petite femme encore jeune, assise à la table, consultait tour à tour deux registres ouverts devant elle. En voyant la jeune fille, elle se leva et lui indiqua une chaise, puis se rassit, le tout d'une façon mécanique, comme si son principal souci eût été de réaliser une grosse économie de temps et de mouvements.

— Vous désirez une place, mademoiselle? dit la petite femme en regardant sa visiteuse.

— Oui, madame, une place d'institutrice.

Jamais Agnès ne se serait figuré que cette phrase fût si difficile à prononcer.

— Avez-vous des titres, un diplôme, des recommandations?

— Pour le moment, je n'ai que mon passeport, madame, répondit la jeune fille en produisant ce document. Il vous indiquera qui je suis.

Agnès avait l'air si noble en tendant la feuille de sa fine main bien gantée, que la dame en fut frappée de respect. Elle parcourut le passeport d'un œil expérimenté.

— Depuis longtemps dans la maison?

— Je n'ai été dans aucune autre.

La dame compara mentalement l'âge du passeport avec l'époque vers laquelle on entre ordinairement en situation, et le compte parut la satisfaire.

— Et pour quelles raisons avez-vous quitté?

— Pour des raisons de famille, riposta Agnès d'un ton tant soit peu agressif. Cet examen l'irritait au plus haut degré. Quoique sa raison lui répétât combien il était nécessaire, elle ne pouvait se résoudre à le subir froidement.

La dame du Home devina quelque chose de ces sentiments, car elle n'insista pas.

— Que désirez-vous avoir comme situation? demanda-t-elle.

— Je voudrais être l'institutrice d'une petite

fille, pas trop petite pourtant, ajouta-t-elle vivement : dix à douze ans.

— Que pouvez-vous enseigner?

— Tout! répondit Agnès, sa confiance étant si naïve, que la dame sourit avec bienveillance. Je veux dire, reprit la jeune fille, tout ce qu'on enseigne d'ordinaire : les sciences, les langues...

— L'allemand aussi?

— Le français, l'anglais et l'allemand.

— Et la musique?

— La musique aussi... et l'aquarelle...

La dame était fort surprise qu'une personne si habile n'eût point de recommandations, mais la beauté et la distinction d'Agnès lui faisaient entrevoir quelque petit roman fort honnête, c'était indubitable. Elle n'insista donc point.

— Et comme appointements?

Agnès se trouva prise de court. Elle ignorait absolument ce que représentait une éducation comme la sienne, et combien elle pouvait demander.

La question d'appointements lui semblait secondaire, et presque dégradante.

— Cela m'importe moins, dit-elle, que l'honorabilité de la maison où je pourrais entrer.

La dame fut tout à fait satisfaite. Elle feuilleta son registre d'un air affairé.

— Voici, dit-elle, une petite fille de onze ans, un peu infirme, il faut lui faire la lecture; on ne sort pas du tout : cinq cents roubles par an.

— Non, madame, répondit délibérément Agnès, j'ai besoin d'air et de mouvement, et, de plus, je déteste faire la lecture.

La dame chercha un autre feuillet.

— En province. Cela vous est égal? D'ailleurs, c'est tout près d'ici, à une heure ou deux du monastère de Saint-Serge.

Agnès approuva du geste.

— Une fillette de douze ans; les sciences, le français, l'allemand, la musique, toute l'année à la campagne. Quatre cents roubles. Cela vous convient-il?

Cela convenait parfaitement à Agnès.

— Mais ce serait pour tout de suite. Vous pourriez vous arranger et partir aujourd'hui même.

— Tant mieux, répondit la jeune fille, en pensant qu'elle ne passerait pas la nuit sur la banquette de la salle d'attente dans la gare.

— Alors, vous pouvez aller à l'adresse que voici; vous reviendrez me dire si vous vous êtes arrangée. Où demeurez-vous?

— J'arrive de province, comme vous le voyez sur le passeport; ma malle est au chemin de fer...

— Ah! bien! Si l'on ne s'arrangeait pas de vous, vous pourriez revenir ici; vous auriez un lit et la table pour soixante kopecks par jour.

C'était consolant et presque hospitalier, mais Agnès avait un trop grand désir d'entrer en fonction pour ne pas accepter n'importe quelle situation, plutôt que de rester inactive. Elle sentait d'ailleurs que pour ses parents, autant que pour elle-même, il serait plus honorable de ne pas profiter des conditions au rabais d'une œuvre évidemment entretenue par la charité, au moins en partie.

La dame se leva en même temps qu'elle; une sorte de remords semblait la hanter...

— Je regrette que vous ne puissiez pas mon-

trer de recommandations, dit-elle; vous paraissez si jeune, et malgré ce que vous me dites, si inexpérimentée, que j'aurais voulu vous envoyer dans une meilleure place, mais sans références, c'est si difficile!... Ne pourrait-on pas écrire à ces personnes chez qui vous étiez, M. et Mme Sourof?

— Oh! non! s'écria Agnès, pas cela!

— Pourquoi? Vous vous êtes mal quittés?

— Très mal! répondit la jeune fille en détournant ses yeux, soudain remplis de larmes.

— C'est dommage... Voyez-vous, l'adresse que je vous ai donnée, c'est celle d'une dame très honnête... oh! pour cela, rien à dire, mais d'un caractère un peu difficile... l'enfant aussi est difficile...

Agnès releva la tête comme un bon cheval de guerre.

— Cela ne m'effraye pas, dit-elle. J'ai connu des caractères difficiles...

— Alors, je vous souhaite une bonne chance, mademoiselle.

— Je vous remercie, madame. Est-ce que je vous dois quelque chose?

— Non, dit la dame en souriant, pas vous. C'est Mme Markof qui donnera un peu d'argent pour le Home, dans le cas où elle le jugerait convenable, et encore elle n'y est pas forcée. Ceci est une institution de bienfaisance.

D'un mouvement rapide Agnès ouvrit son porte-monnaie et en tira un billet de cinq roubles qu'elle glissa dans le tronc placé sur le bureau.

— C'est pour de plus pauvres que moi, dit-elle avec un sourire à la fois timide et fier.

Ses yeux rencontrèrent ceux de la dame; celle-ci posa une de ses mains sur l'épaule de la jeune fille :

— Si cette place ne vous convient pas, mon enfant, revenez me voir, dit-elle, nous vous trouverons autre chose. Prenez l'adresse de notre maison, — elle lui tendait une carte imprimée, — et recevez mes remercîments pour nos sœurs moins fortunées.

Agnès salua, remercia, sortit et se trouva dans la rue tout étonnée de ce qu'elle venait de faire.

Un drojki passait; elle appela le cocher, et se

trouva de nouveau cahotée dans les rues idéalement mal pavées de la bonne vieille ville de Moscou.

Le drojki s'arrêta devant un hôtel de tout point ressemblant à celui qui avait abrité la fugitive durant quelques heures de la nuit précédente. La façade, magnifique, offrait les plus nombreuses rangées de fenêtres; il y en avait même tellement, que la moindre chambre eût dû en posséder au moins deux pour qu'on pût y étendre les bras sans rencontrer la muraille. L'escalier, large et haut, respirait la même odeur de cuisine maigre et de vieille pelisse dans laquelle on a dormi; mais Agnès ne fut pas admise à continuer sa comparaison dans les étages supérieurs, car on l'arrêta au second, et elle fut introduite aussitôt dans un salon très râpé, où une dame d'environ quarante-cinq ans prenait le thé, assise sur un canapé extrêmement dur.

Elle se leva en voyant Agnès; mais dès que celle-ci lui eut présenté le billet que lui avait remis la dame du Home, Mme Markof se rassit, avant d'inviter la jeune fille à faire de même.

— C'est vous qui voulez entrer chez moi? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Asseyez-vous, lui dit alors Mme Markof, qui commença aussitôt un examen en règle sur les connaissances d'Agnès. Elle avait un visible désir de la prendre en faute sur quelque point, mais ce n'était pas facile, grâce à la pédanterie de la jeune fille qui lui avait toujours fait pousser les choses à bout. Le fameux passeport fut aussi produit, et aucune recommandation ne fut demandée. Si Agnès avait mieux connu le monde, cette indulgence l'eût quelque peu inquiétée, mais elle ne pensa qu'à s'en féliciter.

— Vous me convenez, dit enfin Mme Markof. Vous connaissez les conditions : quatre cents roubles par an, payables par trimestres, et jamais de sorties.

— Je le sais, madame, répondit Agnès.

— Alors, nous partons ce soir, par le train de cinq heures. Jusque-là, si vous avez des courses à faire, vous êtes libre.

— Je vais en profiter, madame, dit Agnès en

se levant. Je puis dire au Home que vous m'avez engagée?

— Oui. D'ailleurs, j'y passerai moi-même tantôt.

— Au revoir, madame, dit la nouvelle promue au grade d'institutrice.

— Au revoir, répondit Mme Markof, sans se déranger.

— Tu es mal élevée, toi, pensa Agnès, mais je t'apprendrai à vivre. Tu verras!

— Elle est très jolie, mais elle a l'air bien naïf, se dit l'autre; on en viendra à bout sans trop de peine. Pourvu que Mittia n'ait pas l'idée de s'amouracher d'elle... Eh bien, on la renverrait! Ce ne serait pas la première.

Dans l'après-midi, Mme Markof rendit visite au Home, et offrit d'un air satisfait « sa modeste contribution ».

Lorsqu'elle fut partie, la dame aux registres resta perplexe.

— C'est curieux, se dit-elle, l'institutrice a donné pour nos pauvres cinq fois plus que celle qui l'a engagée... Pauvre fille, elle va en voir de rudes!

IX

EN FONCTION

Le train qui amenait Mme Markof et la jeune institutrice arriva à Saint-Serge à l'heure délicieuse où la terre déjà très sombre découpe des formes marquées sur le ciel encore très clair. Rien ne pouvait être plus élégant que la silhouette des clochers et des bâtiments divers du noble monastère sur l'azur léger, un peu verdâtre, du firmament, brodé d'étoiles au zénith.

Le ravin sentait bon, une fraîcheur perfide, mais exquise, montait des bois trempés par les pluies d'automne.

Agnès se pencha à la portière pour respirer l'odeur des feuilles mortes.

— Vous allez nous enrhumer! s'écria Mme Markof. Eh! mademoiselle, fermez donc cette vitre. J'ai horreur des courants d'air!

— Et moi, je les adore! faillit répondre Agnès; mais elle se rappela soudain sa nouvelle situation qui la faisait dépendante, et elle remonta la glace, sans mot dire.

Le train s'était arrêté; chargée d'une quantité de petits paquets appartenant à Mme Markof, que celle-ci lui mettait dans les mains sans cérémonie, Agnès descendit et se trouva pour ainsi dire dans les bras d'un grand jeune homme à favoris roux, qui avançait une toute petite tête au bout d'un très long cou.

— Tiens, prends ça, et puis ça, et puis ça, et le panier. Ah! attends; il y a encore les châles... Les as-tu? C'est tout.

Mme Markof se dirigea, les mains vides, vers une lourde calèche qui l'attendait dans un coin de la cour. Elle s'y installa, et casa en bon ordre ses innombrables paquets, après quoi :

— Eh bien, montez donc! dit-elle à Agnès, qui se demandait où elle pourrait se mettre sans s'asseoir sur quelque chose.

— Où? demanda la jeune fille de son ton le plus posé.

Mme Markof la regarda avec étonnement,

puis s'avisa qu'en effet il était impossible de trouver la moindre place sur les coussins. Ce fut alors un bouleversement terrible; tous les paquets changèrent de coin, sans que la chose parût en aller mieux. Enfin, à force de bourrer les objets mous et d'empiler les objets durs, on parvint à obtenir un espace de trois pouces carrés qui fut triomphalement montré à Agnès; celle-ci, par bonheur, était mince et svelte, et elle parvint à se caser, non sans repousser subrepticement quelques paquets par trop durs qui lui labouraient les côtes.

— Je me demande ce qu'elle a pu rapporter de si extraordinairement anguleux! pensait Agnès, lorsque le grand jeune homme dit piteusement :

— Eh bien, maman, et moi?

— Toi! Eh mais! à côté du cocher!

— Il y a une malle! gémit la petite tête au bout du long cou.

— Il y a une malle? Quelle malle? Je n'ai pas apporté de malle...

— C'est la mienne, dit Agnès, véritablement honteuse d'avoir une malle si gênante.

—Ah! oui. Eh bien, Mittia, tu ne pourrais pas la mettre sous tes pieds?

— Je veux bien... si je peux, ajouta prudemment Mittia.

Il y mit en effet toute la bonne grâce possible, et se trouva bientôt juché, les genoux sous le menton, dans une pose aussi impossible à décrire qu'à conserver.

— Tout va bien! Allons! dit Mme Markof au cocher, qui n'avait pas bougé et dont le calme avait quelque chose de surprenant, au milieu de ce remue-ménage.

Il était calme parce qu'il était très sourd, comme le comprit bientôt Agnès, car il resta aussi indifférent à l'ordre de sa maîtresse qu'à tout le fracas précédent, mais Mittia l'ayant touché légèrement, il secoua les rênes, et la machine s'ébranla.

Alors Mme Markof s'aperçut qu'elle avait oublié une formalité, et indiquant du geste Mittia, perché sur la malle :

— C'est mon fils! cria-t-elle dans l'oreille d'Agnès, car le bruit de ferrailles de la calèche l'obligeait à prendre un diapason extraordinaire.

Agnès inclina la tête et garda le silence ; c'est ce qu'elle avait de mieux à faire.

Après deux heures et demie de route assez passable, la calèche s'arrêta devant une petite maison basse. Un petit domestique crasseux, revêtu d'une sorte de veste d'un brun clair tout à fait remarquable, même aux chandelles, vint ouvrir la portière de la calèche et descendre le marchepied. On eut quelque peine à délivrer Mittia, qui s'était à demi ankylosé sur la malle de Mlle Titof ; puis les paquets, un à un, furent remis à deux femmes de chambre, qui les firent disparaître avec une incroyable célérité.

Agnès attendait pendant ce temps qu'on voulût bien s'occuper d'elle. Enfin, Mme Markof, ayant vérifié à deux reprises qu'il ne restait rien dans la calèche, descendit et pria la jeune fille de la suivre.

Elles entrèrent dans une pièce assez vaste, mais très basse de plafond, où un vieux monsieur lisait une ancienne revue russe auprès de la table ; une fillette grande, sèche et noire, préparait le thé.

— Qu'est-ce que je vous ai rapporté? fit

Mme Markof d'un ton charmé, comme une personne qui fait une bonne surprise.

— Des petits gâteaux? dit le vieux Markof.

— Non! Une nouvelle institutrice!

Et, s'effaçant, elle démasqua Agnès.

— Ah! fit Mlle Séraphine d'un air dédaigneux. Cela seulement!

Agnès sentit le rouge lui monter aux joues; faisant un pas en avant :

— J'espère, mademoiselle, qu'avant peu vous me compterez pour quelque chose!

Séraphine, qui n'avait rien d'un ange, la regarda de travers et se remit à sa théière.

— Soyez la bienvenue, mademoiselle, dit le vieux bonhomme avec bonté. Vous devez être fatiguée. Asseyez-vous, ôtez votre manteau et prenez une tasse de thé.

Agnès, touchée par cette douceur, obéit silencieusement et vint s'asseoir près du vieillard, à la place qu'il lui indiquait.

— Mon Dieu! qu'elle est jolie! fit presque haut Mittia, qui entrait dans la salle.

Sa mère lui fit un signe d'avertissement, et

sa sœur lui tira la langue, après quoi tout le monde se mit à prendre le thé.

Pendant qu'elle accomplissait machinalement cette opération, Agnès se rappelait le texte exact du télégramme envoyé par elle à ses parents avant de partir :

« Chers parents, trouvé bonne situation dans maison honorable. Soyez sans inquiétude, serai heureuse. »

X

A SOUROVA

Lorsque les voitures s'arrêtèrent devant le perron au retour du dîner chez le général Baranine, Dosia descendit avec hâte. Depuis le matin, elle avait beaucoup réfléchi sans en avoir l'air, et l'imprudence de sa conduite envers Agnès lui avait causé du regret; elle avait compris combien sa rudesse avait dû froisser ce jeune cœur dont l'effort pour se soumettre méritait mieux qu'un tel accueil.

Pleine de tendresse et de pardon, elle se dirigea vers la chambre de sa fille; la lampe brûlait sur la table où Agnès l'avait laissée; rien ne trahissait de désordre ou de précipitation, et cependant quelque chose de froid, d'inhabité, frappa Dosia dès son entrée.

— Où est mademoiselle? demanda-t-elle à la femme de chambre qui paraissait.

— Je ne sais pas, madame, répondit la jeune fille. Depuis le dîner, nous ne l'avons pas vue.

Agnès était coutumière des longues promenades solitaires, et jamais on ne s'inquiétait de son absence; mais, à cette heure..., il était près de dix heures du soir, on pouvait s'étonner qu'elle ne fût pas dans la maison.

— Il faudrait la faire appeler de la terrasse, dit Mme Sourof avec une nuance d'inquiétude.

La femme de chambre sortit en hâte, et presque aussitôt retentit au dehors l'appel d'une corne de bouvier qu'on appelait la trompe d'Uri, rapportée jadis d'un voyage en Suisse, et qui servait lorsqu'on voulait rassembler la famille disséminée dans les bois.

Le son rauque et puissant mourut dans la brume, toujours aussi légère et transparente, éveillant des échos lointains... Dosia, encore encapuchonnée du voyage, s'était avancée sur la véranda, l'oreille tendue pour saisir le cri, réponse ordinaire à cet appel; dans le calme profond de cette nuit claire, le moindre son

devait arriver de bien loin à la terrasse, placée sur la hauteur, au centre d'un cirque de verdure.

Le ruisseau gazouillait dans le ravin, sur les cailloux qui lui barraient le passage, mais nul autre bruit ne se faisait entendre.

La trompe d'Uri retentit une seconde fois, si fort que Dosia tressaillit. Le son prolongé s'en alla par-dessus les collines retentir jusque dans les profondeurs de la grande forêt; les échos répondirent dans toutes les directions, les uns faibles et tout près, d'autres très loin, et très puissants; l'air sembla vibrer encore longtemps après que les sons étaient morts...

Toute la famille s'était silencieusement groupée autour de Dosia, sauf le père, qui était allé droit dans son cabinet de travail en arrivant. On ne disait rien, chacun écoutait. La blancheur de la vallée semblait sinistre; Ermile eut soudain l'impression que cette brume était un suaire.

La trompe poussa encore un rugissement si fort, que Nicolas songea involontairement à l'oliphant de Roland, fendu dans son appel suprême.

— Ma fille ! murmura Dosia en pressant son cœur de sa main nerveuse.

Platon parut sur le seuil du salon, un papier à la main.

— N'attendez pas, dit-il ; elle est partie. J'espère qu'elle est en bonne santé et en sûreté quelque part.

Ils rentrèrent tous sans se parler et restèrent debout autour du père, dont le visage était empreint de douleur et de sévérité.

— Elle m'annonce son départ, dit-il d'une voix grave ; elle a bonne intention, j'en suis sûr ; ses intentions sont honorables, mais... mais elle n'a pas assez songé au chagrin qu'elle nous ferait...

Sa voix s'était brisée en prononçant ces derniers mots. Dosia se jeta sur la poitrine de son mari en sanglotant.

— C'est ma faute, murmura-t-elle tout bas.

Platon serra fortement sa femme sur son cœur. Véra et Nicolas pleuraient à chaudes larmes. Ermile, très pâle, les lèvres serrées, regardait fixement devant lui sans rien voir.

Volontiers il se fût jeté aux genoux des parents pour leur dire aussi : C'est ma faute !

Après le premier moment de trouble, on s'assit pour tenir conseil. Mlle Titof, qui avait été examiner la chambre de la fugitive pour s'assurer qu'elle n'y avait laissé aucune indication, revint tout effarée.

— Je ne trouve plus mon passeport ! dit-elle.

— Alors je comprends, fit Platon. Son plan est bien imaginé et nous prouve qu'elle était maîtresse de tout son sang-froid. Mais la précaution qu'elle a prise pour s'assurer un moyen d'existence honorable est précisément ce qui nous la fera retrouver. Dieu soit béni, ma femme, notre fille nous cause assurément beaucoup de chagrin, mais elle ne peut aucunement nous faire rougir d'elle.

— Il faut la chercher et la retrouver tout de suite, s'écria Nicolas ; avec son passeport, cela ne peut-être très difficile !

— Il faut la retrouver certainement, répondit le père, mais je ne crois pas qu'il faille la contraindre à rentrer ici malgré elle. Qu'elle apprenne un peu la vie, et ce sera pour elle

une excellente leçon, car, pensez-y bien, mes enfants, fit il en se tournant vers son fils et sa fille, nous sommes en ce moment plus disposés à la plaindre et à la regretter qu'à la blâmer, mais elle est très coupable et elle a mérité un châtiment... Je crois que la destinée se chargera de le lui infliger, et qu'elle nous reviendra plus soumise...

On se sépara bien tristement, et Dosia passa la nuit dans les larmes les plus amères. Ce que lui dit son mari pour la consoler, ou pour lui faire une juste part de responsabilités, est resté un secret entre elle et lui, mais elle avait assurément reçu une grande leçon de la vie, car elle se montra les jours suivants plus indulgente et plus attendrie. Véra en fut tout étonnée; mais comme c'était une enfant intelligente et bonne, elle donna son cœur à sa mère plus complètement qu'elle ne l'avait encore fait. Cette mère aux yeux rougis, qui ne parlait presque pas de sa fille absente, mais dont cette enfant rebelle était visiblement la principale préoccupation, lui devint bien chère, et la fillette sentit que le seul moyen de mettre un peu de baume sur cette ter-

rible blessure, toujours saignante, était d'assurer à Mme Sourof une tranquillité absolue sur l'avenir de l'autre enfant.

Ermile avait quitté la maison le lendemain du jour néfaste. Il ne voulait pas qu'Agnès l'y trouvât en flagrant délit de désobéissance, si quelque circonstance imprévue la ramenait au bercail. Sa sœur Marie, en le voyant si sombre et si troublé, comprit qu'il se reprochait quelque chose : avec un peu de finesse et beaucoup de bonté, elle le confessa bientôt, et apprit l'arrêt porté contre lui, aussi bien que la soumission avec laquelle il l'avait accepté.

— Tu consentais à ne pas la revoir? dit-elle. Eh! mon frère, tu avais grand tort! Il fallait lui répondre : Tournez-moi le dos quand j'entre, si vous voulez, mais je ne renoncerai pas à mes chers amis pour vous faire plaisir! Vilaine petite capricieuse!

— Marie, elle souffre peut-être...

— Tant mieux! Ça lui apprendra à faire souffrir les autres! répliqua la bonne fille, avec son bon sens ordinaire. Tu verras le bien que ça lui fera!

— Que me conseilles-tu de faire? demanda Ermile un peu confus.

— De te tenir tranquille.

— Pour cela, non!

Marie regarda son frère au fond des yeux, puis posant ses mains sur les deux épaules de l'excellent garçon :

— Tu veux aller la chercher? dit-elle avec un sourire plein d'indulgence, eh bien, vas-y! Cherche, fouille, retourne ciel et terre, trouve-la, — et quand tu l'auras trouvée, elle te renverra à tes affaires une fois de plus, à moins que...

— Que quoi?

— Qu'elle ne te saute au cou, car elle a le meilleur cœur du monde! conclut Marie. Allons, dépêche-toi, mon frère; car, vois-tu, j'ai plus de confiance dans le nez d'un amoureux que dans toute la police du monde, et il me tarde de la savoir rentrée à Sourova, — en attendant qu'elle vienne ici, où je la recevrai comme la sœur la plus aimée.

— Ah! soupira Ermile, nous n'en sommes pas là! Quand je pense à tout ce qui peut lui arriver...

— A elle! Tu ne la connais pas! A moins qu'une cheminée ne lui tombe sur la tête, un jour de grand vent, je te jure bien que rien de fâcheux ne saurait l'atteindre. C'est une personne qui sait ce qu'elle fait, quoiqu'elle ne sache pas toujours ce qu'elle veut... Quand je pense qu'elle a volé le passeport de cette excellente Mlle Titof, — avec sa malle... Je ferais bien des petits sacrifices pour la voir dans les robes de Mlle Titof, en train d'enseigner l'histoire de Russie à une mioche... Ce doit être trop drôle!

Marie éclata de rire en s'essuyant les yeux, et Ermile alla faire ses préparatifs de départ.

Platon s'était rendu à Moscou dès le premier jour, et là il avait mis en mouvement tout le personnel nécessaire pour retrouver la fugitive; mais les circonstances bizarres qui avaient empêché l'inscription du passeport d'Agnès sur les listes d'arrivants dans les hôtels, paralysaient toutes les recherches; il en eût été autrement si elle n'avait pas quitté Moscou. Dans l'état actuel des choses, les recherches étaient à peu près impossibles.

Le télégramme d'Agnès fut reçu avec une joie profonde par tous les membres de la famille. C'était donc vrai? Elle voulait faire l'expérience d'une vie laborieuse? Son amour pour ses parents n'avait pas souffert dans l'épreuve?

— Oh! Dieu! pensa Dosia en essuyant ses larmes plus douces qu'elle n'en avait versé depuis le départ de sa fille. Qu'elle revienne seulement! Et je saurai lui enseigner le devoir sans blesser son âme sensible. La leçon aura été rude pour elle, mais moins assurément que pour moi!

La vie ordinaire avait repris à Sourova. Mlle Titof avait renoncé à son voyage jusqu'au moment où son passeport lui serait rendu. Lorsqu'elle s'était informée de sa malle, restée en souffrance à l'embarcadère, croyait-elle, elle avait appris que le petit colis avait pris, avec sa pseudo-propriétaire, le chemin de Nijni-Novgorod.

— Comme elle a bien fait! s'écria l'excellente fille. Quel dommage seulement que je n'aie pas mis dedans ce que j'ai de meilleur!

Et elle se remit à enseigner à Véra les mystères de l'orthographe.

XI

MITTIA

Agnès n'avait pas hésité un instant à considérer sa tâche par le mauvais côté : elle avait pris, comme on dit, le taureau par les cornes. Dès le lendemain de son arrivée chez Mme Markof, elle avait fait passer un examen complet à Mlle Séraphine, qui, malgré sa répugnance évidente, avait dû répondre, et par là prouver qu'elle ne savait à peu près rien.

— Il n'y aurait pas de mérite, se dit Agnès, à faire l'éducation d'une personne aimable et intelligente ; avec celle-ci, je saurai me prouver à moi-même que j'ai en même temps de la patience et des facultés pédagogiques.

Un proverbe russe dit qu'un balai neuf balaye toujours bien. Cette irrévérente comparaison est aussi exacte pour les élèves que pour les

maîtres; le balai de Séraphine n'était pas des plus souples; cependant il balaya assez convenablement son jeune cerveau pendant cinq ou six jours, et la nouvelle institutrice put employer son propre petit plumeau à épousseter soigneusement les facettes de son instruction fraîche émoulue, pour les faire reluire comme autant de diamants.

Les leçons suivaient leur cours dans une salle d'étude, aussi succinctement meublée que peut l'être une salle qui n'est point appropriée à l'étude. Il y faisait froid et humide, Agnès sentait ses pieds aristocratiques, accoutumés à fouler des tapis, ou tout au moins des nattes, se geler au contact d'un plancher raboteux lavé par des servantes peu soigneuses, et abandonné à lui-même pour l'opération du séchage, ce qui ne lui réussissait pas du tout.

La nourriture était surtout pour la jeune fille une cause d'inexprimable surprise. Le lendemain de son arrivée étant un dimanche, le déjeuner succinct fut mis sur le compte d'une piété estimable, qui se refusait à faire travailler les domestiques pendant le temps des offices. Le

dîner se composa d'un potage, où dominait un mélange d'eau chaude et de graisse mal fondue ; puis d'un prodigieux roastbeef, si gros qu'Agnès ne put retenir une exclamation.

— Hein! vous n'en avez pas vu comme cela chez vos Sourof? dit Mme Markof d'un air triomphant.

Agnès fronça le sourcil; mais se rappelant bientôt qu'elle n'était pas en ce moment la fille du colonel Platon, elle reprit d'un air plus engageant pour répondre :

— J'en conviens. La viande était bonne, mais les pièces de boucherie n'étaient pas aussi considérables.

Mme Markof enfonça un grand couteau dans la montagne de chair saignante avec le geste d'un sacrificateur. Le jus roula dans le plat, et la victime se vit ôter plusieurs tranches trop énormes pour être très appétissantes.

Cependant la viande était bonne, et Agnès se réconcilia avec le roastbeef, surtout en voyant apparaître des pommes de terre savoureuses et bouillantes, déjà revêtues d'une couche argentée, qui trahissait leur excellente qualité.

— Nous vivons à l'anglaise, nous autres, dit Mme Markof, et nous nous en trouvons bien.

Un entremets prétentieux et médiocre termina ce festin dont Agnès se déclara intérieurement passablement satisfaite. Ce n'était pas l'ordinaire délicat de ses parents, mais c'était de quoi vivre, et la jeune fille acceptait toutes les éventualités de l'existence qu'elle avait librement choisie.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, elle vit sur la table le rôti de la veille que la brèche du dîner ne paraissait pas avoir sensiblement démantelé. Le même couteau fut plongé dans la même viande, des tranches pareillement abondantes furent offertes, les pommes de terre se produisirent encore, et tout fut terminé, sans entremets, cette fois-ci.

Agnès ne détestait pas la viande froide; aussi approuva-t-elle cette façon d'entendre l'économie domestique, d'autant plus qu'après deux apparitions successives, le rôti de bœuf devait vraisemblablement passer à l'office pour la plus grande joie des serviteurs.

Mais à l'heure du dîner, le roastbeef se re-

trouva sur la table, où l'on eût dit qu'il avait élu domicile; seulement le plat était devenu plus petit. Le lendemain à déjeuner et à dîner il existait encore, quoique fort amoindri; le surlendemain, qui était un mercredi matin, il n'en restait plus qu'un petit quartier fort desséché; comme on n'y faisait pas grand accueil, le petit quartier presque intact reparut encore au dîner. Ce jour-là, Agnès ne mangea que des pommes de terre, car la soupe grasse et fade lui donnait mal au cœur.

Le lendemain matin il n'y avait rien sur la table à l'heure du déjeuner. Mme Markof entra en robe de chambre et en pantoufles.

— La viande n'est pas arrivée, dit-elle, nous serons obligés de déjeuner avec du gruau, mais pour une fois ce n'est pas un malheur.

Un grand pot de gruau de sarrasin fut apporté accompagné d'une jatte de lait. Agnès n'avait pour le gruau aucune prédilection marquée, mais cela valait encore mieux que de la viande rôtie depuis quatre jours.

— Enfin, soupira-t-elle, nous aurons quelque chose de nouveau ce soir!

Elle n'était pas gourmande assurément, et chez ses parents elle était bien la dernière à s'inquiéter de la composition des repas; mais le régime uniforme auquel on l'avait soumise depuis son entrée dans la maison lui avait inspiré une certaine curiosité à l'égard du menu probable de ce jour.

Lorsque la soupe fut enlevée, le domestique entra pliant sous le poids d'un plat gigantesque, qu'Agnès reconnut bien; il s'approcha en trébuchant et déposa sur la table... un roastbeef magnifique tellement semblable au précédent, qu'Agnès dut descendre dans sa mémoire pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas et que ce jour était bien jeudi, non dimanche.

Les pommes de terre firent leur entrée, fumantes et dodues dans un grand plat creux, et les trois autres convives exprimèrent une joie non équivoque à la vue de ce repas substantiel.

Quand on a mangé du rôti froid pendant trois jours, il est certain que le rôti chaud a une certaine chance de succès le quatrième. Mais en sortant de table, Agnès éprouva le besoin de se renseigner. C'était une personne à l'esprit bien

ordonné, qui aimait à poser des bases pour l'avenir.

— Vous mangez souvent du roastbeef? dit-elle à sa jeune élève.

Séraphine la regarda étonnée.

— Qu'est-ce que vous me demandez? fit-elle, comme quelqu'un qui n'a pas compris.

— Je vous demande si vous mangez souvent du rôti de bœuf.

— Mais... toujours! fut la réponse accompagnée d'un air ébahi.

— Comment, toujours? Toute l'année? rétorqua Agnès non moins stupéfaite.

— Mais certainement!

— Chaud deux fois par semaine et froid le reste du temps?

— Naturellement! Qu'est-ce que vous mangiez donc là où vous étiez?

— Un tas de bonnes choses dont vous n'aurez jamais idée, répliqua Agnès très posément.

Séraphine la regarda de travers, puis lui tourna le dos. Jusque-là elles avaient vécu sur un pied de neutralité armée; à partir de ce jour ce fut la guerre déclarée.

Le second roastbeef de la semaine avait été le signal des hostilités.

Le lendemain matin, Séraphine ne savait pas ses leçons, ce qui n'était pas extraordinaire, mais elle témoigna de la mauvaise humeur, ce qu'Agnès n'avait pas encore vu, l'état ordinaire de la petite fille se rapprochant plutôt d'une indifférence bourrue à tout ce qui n'était pas son plaisir immédiat.

— Vous apprendrez vos leçons pendant la récréation, dit la jeune institutrice.

— Moi? Ça ne s'est jamais vu! Trouvez autre chose, mademoiselle, répondit l'indisciplinée.

Agnès allait répondre vertement, lorsque sa mémoire lui fit malicieusement monter le rouge au visage. N'avait-elle pas fait une réponse identiquement semblable jadis à l'institutrice qui avait précédé Mlle Titof dans la maison, pauvre fille qui avait abandonné la place, de guerre lasse, se reconnaissant trop faible pour lutter avec une si redoutable antagoniste?

— Cela ne fait pas plaisir, ces réponses-là! se dit Agnès.

Cependant, comme la force devait rester à

l'autorité, Agnès alla demander à Mme Markof ce qu'il fallait faire lorsque Séraphine ne savait pas ses leçons.

— Mais, mademoiselle, c'est votre affaire! Je vous ai prise justement pour n'avoir pas à m'occuper de cela.

— Cependant, madame, Séraphine ne veut pas admettre que je lui fasse étudier pendant la récréation les leçons qu'elle n'a pas préparées à l'étude?

— Eh mais, elle a raison, cette enfant? Il faut bien qu'elle s'amuse!

Agnès retourna dans sa chambre, pour y creuser la situation qui lui paraissait déjà assez profonde pourtant.

Sa chambre étant aussi froide et aussi humide que la salle d'étude, elle la quitta pour aller au salon qui était assez convenablement chauffé, et prenant un livre pour se donner une contenance, elle s'assit non loin d'une fenêtre.

Au bout de dix minutes, son attention fut attirée par une sorte de soupir ou de gémissement. Pensant qu'un chien s'était introduit dans la maison et prévoyant pour la pauvre

bête une émotion désagréable quand Mme Markof découvrirait sa présence, Agnès se pencha et regarda sous le canapé, sous les fauteuils, sous la table, dont le tapis trop court laissait voir les pieds, mais elle n'aperçut aucun quadrupède.

Croyant s'être trompée, elle revint à son livre, ou plutôt à sa méditation ; mais un second soupir piteusement modulé lui fit lever la tête une seconde fois...

Elle vit alors en face d'elle, couché dans un fauteuil, le corps dégingandé de Mittia, dont les yeux à fleur de tête la contemplaient d'un air d'extase.

Agnès détourna son visage avec humeur. Elle avait déjà remarqué l'attention apportée par le jeune homme à toutes ses actions, et ne l'avait point prise en bonne part ; mais elle espérait qu'il aurait la politesse de ne pas devenir importun. Les deux soupirs qu'elle venait d'entendre lui ôtaient cette espérance.

Renonçant à trouver au salon la paix qu'elle cherchait, Agnès se leva pour regagner sa chambre...

— Oh! mademoiselle, ne me fuyez pas! murmura la voix plaintive du jeune Mittia.

Agnès se retourna tout d'une pièce, l'âme belliqueuse.

— Vous fuir, monsieur? dit-elle. Il faudrait pour cela avoir remarqué votre présence!

— Oh-o-oh! modula le malheureux jeune homme, vous êtes cruelle, cruelle autant que belle.

Agnès haussa les épaules et se dirigea vers la porte. Mittia bondit tout à coup hors de son fauteuil, avec une vivacité que la langueur de sa voix n'aurait pas fait pressentir.

— Mademoiselle, dit-il en étendant les deux bras pour lui barrer le passage, vous m'écouterez, il le faut!

Ses gros yeux, sa toute petite bouche et ses maigres favoris roux lui donnaient un air de marionnette que son geste ne contribuait pas peu à rendre comique. Agnès en eût ri si elle n'avait pas été fort en colère.

— Vous êtes malheureuse ici, mademoiselle, continua Mittia, en roulant des prunelles désespérées dans le blanc considérable de ses yeux;

vous ne mangez pas, vous n'aimez pas le roastbeef froid, — oh! je l'ai bien remarqué! Je remarque tout ce qui vous touche. Ma sœur est une pécore, et ma mère vient de vous envoyer promener...

— Monsieur! fit Agnès irritée.

— Ne vous fâchez pas! répondit-il avec un geste suppliant et une douceur infinie dans la voix. Vous en verrez bien d'autres! Ça commence toujours assez bien, ici, mais ça finit toujours mal...

— Mal! Comment l'entendez-vous? demanda Agnès un peu effrayée malgré son courage.

— *Elles* s'en vont! soupira l'infortuné jeune homme. Elles s'en vont toutes, et me laissent à ma solitude amère et désolée...

— Il doit avoir un fort coup de marteau, pensa Agnès, reprise par l'envie de rire.

Le peignoir de Mme Markof apparut dans le corridor, mais dissimulé derrière une armoire.

— Le fait est que la maison n'est pas drôle, continua Mittia d'un ton moins poétique. Mais si vous vouliez, on pourrait encore ne pas s'y

trop ennuyer. On se promène au clair de lune... Aimez-vous les promenades au clair de lune?

— Je ne les aimerais pas en votre compagnie! dit Agnès d'un ton dédaigneux.

— Oh! moi? jamais! Ça me donne mal aux dents de me promener la nuit, excepté en été, quand il fait très chaud et la saison est passée pour cette année. Mais il y a mille moyens de se rencontrer. Mademoiselle, je vous aime!

— Moi pas! répliqua Agnès. Voulez-vous me laisser sortir, s'il vous plaît?

— Il faut payer le passage! fit Mittia, les bras plus ouverts que jamais et tendant sa joue, probablement pour recevoir un baiser.

— Quelles singulières institutrices ont dû demeurer ici! pensa la jeune fille. Mais elle n'avait nulle envie de se quereller avec cet être mal équilibré dont le cerveau avait dû recevoir une sérieuse atteinte. Au lieu de parlementer, elle se baissa rapidement, passa sous un des bras étendus et se trouva de l'autre côté de la porte.

— Ah! que vous êtes fine! s'écria Mittia

ravi. C'est un bonheur d'avoir affaire à une personne si spirituelle! Mais je vous rattraperai.

Le peignoir de Mme Markof exécuta un mouvement de retraite, et Agnès put acquérir la certitude que l'excellente mère avait tout entendu.

— Quelle mère! pensa-t-elle avec un indicible dégoût. Le fils n'est qu'un niais, mais la femme qui tolère cela chez elle...

Un violent désir de quitter cette maison l'avait prise tout à coup; si elle avait suivi son mouvement, elle eût sur-le-champ demandé son passeport que Mme Markof lui avait pris, et des chevaux pour Saint-Serge. Mais un peu de réflexion lui prouva que ce procédé sommaire au bout de moins de huit jours rendrait son placement difficile dans une autre maison, pour peu qu'on prît des informations. Et puis ne fallait-il pas apprendre la vie? Ces gens étaient ridicules et méprisables, mais ils ne paraissaient pas méchants... Au besoin, elle s'adresserait au père Markof, toujours absent pour surveiller ses cultures, et qui rentrait seulement aux heures des

repas; il était doux et bon, celui-là, et saurait au besoin la protéger.

Dans la salle d'étude, Agnès retrouva Séraphine qui ne semblait pas lui avoir gardé rancune de la scène du matin. La jeune institutrice crut qu'il serait de bonne politique de ne pas raviver ces souvenirs dangereux, et prenant un air tranquille :

— Nous allons faire une bonne dictée, Séraphine, lui dit-elle.

La petite fille secoua la tête d'un air important, tout en se balançant sur les pieds de derrière de sa chaise de facon à inquiéter pour son équilibre.

— Je ne travaille pas aujourd'hui, dit-elle. Maman m'a donné congé!

— Congé! En l'honneur de quel saint? fit Agnès quelque peu surprise.

— Il n'y a point de saint dans l'affaire. J'ai congé parce que je l'ai demandé.

— Ce n'est pas possible!

— Demandez plutôt à maman! répliqua l'enfant en se balançant à tel point qu'Agnès en avait le vertige.

Il fallait bien en arriver là. La jeune fille se rendit auprès de Mme Markof, qui confirma le dire de la petite.

— C'est exact, mademoiselle, je lui ai donné congé parce qu'elle me l'a demandé! Mais cela me déplaît infiniment, et je vous prie de vous arranger dorénavant de façon que cela ne se renouvelle pas.

— Pardon, madame, dit Agnès, je ne comprends pas très bien. Que désirez-vous de moi?

— Je veux que vous empêchiez ma fille de me demander congé pour la journée. Cela trouble ses études et ne vaut rien pour elle.

— En ce cas, madame, si vous vouliez bien ne pas lui accorder ce qu'elle vous demande...

— Du tout, mademoiselle! Toutes les fois qu'elle me le demandera, je le lui accorderai. Il n'y a rien de plus désagréable au monde que d'entendre une enfant vous supplier pendant des heures, et Séraphine est très entêtée; quand elle s'est mis quelque chose dans la tête, on ne l'en fait pas démordre. Alors, j'aime mieux céder tout de suite! Vous comprenez?

— Je comprends que cela vous ennuie, ma-

dame, repondit Agnès en s'efforçant de garder son sang-froid à ce raisonnement bizarre. Mais je ne comprends pas très bien ce que vous attendez de moi.

— C'est incroyable ! Vous avez pourtant l'air intelligente... Je veux que vous empêchiez ma fille de me demander...

— Ce qu'elle est sûre d'obtenir en le demandant?

Mme Markof demeura un peu interdite.

— Enfin, répliqua-t-elle avec humeur, arrangez-vous pour faire ce que je vous dis. Je vous ai confié de l'autorité, sachez vous en montrer digne !

Elle sortit là-dessus avec la majesté d'une impératrice.

Agnès regagna la salle d'étude dans un état d'esprit fort troublé. Sa raison se refusait à admettre l'absurdité du propos de Mme Markof. Elle aimait mieux croire à une erreur d'attention de sa part qu'à un non-sens aussi absolu.

— Elle se sera mal expliquée, pensa la jeune fille, nous tirerons cela au clair plus tard.

Séraphine s'ennuyait de ne rien faire; la pluie fouettait les vitres, interdisant toute idée de promenade; Agnès crut le moment favorable pour essayer certain système d'enseignement attrayant, qu'elle avait rêvé jadis, et grâce au désœuvrement de l'enfant, qu'elle réussit à occuper pendant une heure ou deux, elle obtint un véritable triomphe, tout en ayant l'air de jouer avec elle. Séraphine, qui n'était pas sotte, comprit tout le parti qu'elle pouvait tirer d'une institutrice aussi amusante; vers la fin du jour le calme et l'harmonie régnaient de nouveau dans la salle d'étude.

— Sans cet imbécile de Mittia, pensa Agnès, je suis sûre qu'on pourrait faire ici quelque épreuve intéressante. Bah! on viendra peut-être aussi à bout de museler celui-là!

Heureux privilège de la jeunesse! Un rayon de soleil passe, et l'orage est oublié! Agnès s'endormit ce soir-là dans une excellente disposition d'esprit, quoique le roastbeef froid eût reparu à dîner.

XII

CELA SE GATE

On muselle un dogue, voire un ours; — mais comment museler une tête de veau désossée et cuite à point? Le caractère de Mittia, aussi bien que sa personne, était tellement mucilagineux qu'on ne pouvait lui donner aucune forme, lui imposer aucune contrainte. Ses soupirs, moins harmonieux, mais aussi confus que les sons d'une harpe éolienne, poursuivaient Agnès dans tous les coins de la maison.

Elle avait beau ne point y attacher d'importance, cette plainte, semblable aux gémissementsd'un chien en bas âge, l'énervait abominablement. Les regards du jeune homme ne l'amusaient pas davantage; vainement elle avait essayé d'en rire : le sentiment de la lâcheté de Mme Markof qui tolérait cela, parce que c'était

une distraction pour son fils, empoisonnait toute la gaieté de ce ridicule incident.

Le beau temps était revenu au dehors, avec des journées tièdes et claires; mais à l'intérieur de la maison Markof, le baromètre semblait incliner vers *Tempête*. Vainement Agnès avait cherché un peu d'appui moral chez le vieux Markof; elle s'était bientôt aperçue que l'excellent homme avait depuis longtemps abdiqué, pour avoir la paix... Mme Markof, à une légère allusion d'Agnès, avait répondu que la première qualité d'une jeune fille est de n'être pas bégueule. D'ailleurs, à ses yeux, la première qualité d'une personne était toujours celle dont elle avait besoin en ce moment-là.

Séraphine avait pris goût pendant quelques jours au travail attrayant, mais elle s'en était lassée comme du reste, car elle haïssait tout effort, même pour se procurer un agrément. Le cinquième roastbeef avait paru la veille sur la table de famille; Agnès comptait le temps par roastbeefs, ce qui lui faisait maintenant quinze jours pleins de séjour dans cette maison originale. Est-ce l'influence de la viande froide, ou

celle du temps chaud? Agnès était nerveuse ce jour-là, et Séraphine ne l'était pas moins.

— Mademoiselle! je vous aime! avait modulé Mittia le matin en prenant le café. Je vous aime plus que jamais! Si vous vouliez y consentir, nous nous enfuirions ensemble! Vous avez une famille? Allons-y! Nous nous marierons et nous y serons beaucoup mieux qu'ici!

Oh! oui! on était beaucoup mieux à Sourova! C'était certain! Agnès pensait avec un indicible regret à la forêt jaunie, au ruisseau mélodieux, à la terrasse embaumée, que les premières gelées avaient dû respecter, tant l'endroit était tiède et abrité. Elle pensait au grand piano, jadis parcouru par ses doigts agiles, à Véra, qui devait s'ennuyer, à Mlle Titof qui n'avait pu aller voir son oncle, faute de passeport, à sa mère...

Sa mère! Elle n'osait pas y penser! Elle reculait devant le cher souvenir qui était un remords. Elle sentait confusément que son père, tout affligé qu'il pût être, avait dû mieux supporter le coup que sa mère...

Elle s'était raidie depuis son départ pour évi-

ter de songer à cette chère maison, maison bénie où étaient le bonheur et le devoir, inséparables l'un de l'autre. Vainement elle s'était créé de faux devoirs, de fausses responsabilités, des convenances artificielles, une vocation de fantaisie ; elle n'avait réussi qu'à accumuler sur elle-même fardeau sur fardeau, sans retrouver aucune des joies qui jadis auraient dû lui rendre ses devoirs légers.

— Folle que j'étais ! se dit Agnès en regardant le paysage laid et monotone, traversé par la grande route, j'ai cru que j'étais le centre du monde, et je ne suis pas même un rouage utile dans cette machine sociale où je ne puis trouver de place ! Je ne suis rien, — je ne sais rien ! quoique j'aie appris tant de choses, — et je ne saurai rien tant que je n'aurai pas appris à me discipliner.

C'était un grand point que d'avoir reconnu cette vérité, mais Agnès n'était guère en état de s'en apercevoir. Ses larmes coulaient sans qu'elle s'en aperçût, le vieux levain d'orgueil s'était fondu en un attendrissement plein de repentir. Comme elle se fût jetée maintenant

aux pieds de ceux que jadis elle trouvait injustes, si elle eût été sûre d'obtenir son pardon!

La voix plaintive de Mittia résonnait quelque part dans la maison; Agnès réprima un mouvement d'impatience.

Voilà ce qu'elle avait gagné à bannir Ermile, le noble et courageux Ermile qui l'aimait avec ses défauts, et qui savait le lui dire! Elle avait troqué l'ami de ses jeunes années, digne d'être celui de sa vie tout entière, contre un amoureux pleurard et ridicule, dont les soupirs auraient été une offense, s'ils n'avaient pas été au-dessous de toute appréciation.

— Oh! ma mère, pensa Agnès, pendant que ses larmes s'égrenaient rapides sur ses mains, comme les perles d'un chapelet, ma bonne mère, mon noble père, mon cher Ermile, que je vous aime tous! Oui, je vous aime et je vous bénis dans la peine où je me suis mise. Et comme je courrais à vous si je croyais que vous voulez bien m'accueillir!

Ce n'était plus la peur du reproche qui retenait maintenant Agnès : c'était la crainte qu'on

ne voulût plus la recevoir au foyer qu'elle avait déserté...

— Ma tante Sophie? pensa tout à coup la jeune fille. La sagesse et la bonté en personne! C'est elle qui viendra à mon secours, c'est près d'elle que je vais implorer le pardon de ceux que j'ai si cruellement offensés!

Elle se rendit bien vite dans la salle d'étude pour y écrire la lettre qui devrait préparer son arrivée; elle cherchait dans son buvard une feuille de papier, lorsque la voix de Mme Markof retentit sur le seuil.

— Eh bien, mademoiselle, ne vous avais-je pas défendu de laisser Séraphine me demander congé?

— Oui, madame! répondit Agnès en relevant la tête.

— Eh bien! qu'est-ce qu'elle vient de faire?

— Je ne sais pas, madame. Elle m'a dit qu'elle allait vous dire bonjour.

— Précisément. En me disant bonjour elle m'a demandé un congé pour aujourd'hui, et je le lui ai accordé. Vous savez pourtant bien que cela ne devait plus arriver.

— Oui, madame, vous me l'aviez dit, répliqua Agnès avec fermeté. Mais pour que je puisse vous obéir, il faudra m'autoriser à ne point envoyer Séraphine vous dire bonjour.

— Mais je tiens beaucoup à ce qu'elle me dise bonjour! Me priver des caresses de mon enfant! Voilà une idée baroque!

— En ce cas, fit Agnès qui se maîtrisait à peine, je me déclare impuissante à l'empêcher de vous demander ce dont elle a envie!

— C'est que vous ne savez pas votre métier! Je veux, entendez-vous? je veux que Séraphine me voie autant qu'elle voudra, et je vous défend qu'elle me demande congé!

— Votre phrase n'est pas correcte, madame, dit Agnès.

— Comment?

— Non, elle n'est pas correcte, ni au point de vue de la grammaire... ni à celui du sens commun!

— Impertinente! s'écria Mme Markof.

— Vos appréciations ne peuvent m'atteindre, madame, reprit Agnès redevenue tout à coup la fille de Platon Sourof. Je quitte votre maison.

Veuillez me faire donner des chevaux pour me conduire à Saint-Serge.

— Vous? Jamais de la vie! Je suis contente de vos services, quoique vous ne sachiez pas vous faire obéir, et je vous garderai.

— Malgré moi?

— Je crois bien! Je ne vous rendrai pas votre passeport! Que pouvez-vous faire sans passeport?

Cette fois, Agnès éclata d'un fou rire. Pour la première fois de son départ, le fameux passeport lui était donc indifférent? Elle songea à la malle, la précieuse malle de Mlle Titof, dans laquelle elle avait puisé seulement un peu de linge, après l'avoir fait ouvrir par une clef de rencontre. Elle était débarrassée à la fois du passeport et de la malle! Quelle figure feraient ces braves gens, lorsqu'ils seraient sommés de restituer ces deux objets indûment détenus!

Mme Markof ne pouvait se douter des pensées joyeuses qui dansaient dans la tête de son institutrice. En la voyant rire à perdre haleine, elle la crut en proie à une attaque de nerfs, et s'empressa d'aller chercher un verre d'eau.

Elle n'avait pas plutôt quitté la salle d'étude que Mittia s'y glissa. Agnès, assise sur une chaise, continuait de rire, malgré ses efforts pour s'en empêcher. Son mouchoir sur sa bouche, elle se calmait de temps en temps, puis repartait de plus belle, à mesure qu'un nouveau côté comique de ses embarras se présentait à son esprit. La vue de Mittia n'était pas faite pour diminuer son hilarité, et comme il la regardait avec attendrissement, elle ne put y tenir; ensevelissant son visage dans son mouchoir de poche, elle rit à en pleurer.

L'occasion était trop belle, Mittia n'y résista pas. Avec toute la grâce dont il était susceptible, il se pencha vers la jeune fille et avança ses lèvres pour l'embrasser...

Mais Agnès avait senti les favoris roux lui chatouiller l'oreille; son geste fut plus prompt que sa pensée, et au moment où Mme Markof entrait avec le verre d'eau, les doigts de son institutrice appliquaient sur la joue de son fils un soufflet retentissant.

— Ah! fit Mittia bouleversé en portant la main à sa joue.

— Mademoiselle! C'est inouï! battre mon fils! cria Mme Markof en répandant l'eau du verre sur sa robe tant elle était indignée.

— Mieux vaudrait l'embrasser, n'est-ce pas? répondit Agnès. Voyons, madame, oui ou non, voulez-vous me donner des chevaux?

— Non! non! non! hurla Mme Markof, tout en épongeant avec son mouchoir l'eau qui coulait sur son peignoir.

— Alors ça m'est égal. Je m'en irai à pied.

— A pied! Et votre malle?

Le rire reprit Agnès, qui rassemblait à la hâte quelques menus objets lui appartenant.

— Ma malle, dit-elle, on la fera prendre. Adieu, madame. Adieu... Mittia!

Elle disparut, laissant Mme Markof et son fils se regarder stupéfaits. Une demi-minute après, elle traversa le jardin en courant, vêtue de la même petite robe grise, du même manteau, de la toque enveloppée d'un voile, qu'elle portait au départ de Sourova. La même petite valise pendait à sa main, seulement elle avait de plus un parapluie acheté à Moscou; c'était l'unique vestige matériel de sa fantasque expédition.

XIII

L'AUMONE

La journée était magnifique, et le cœur d'Agnès bondissait de joie dans sa poitrine lorsqu'elle atteignit la route qui menait à Saint-Serge. Tant de soleil dans le ciel, tant de liberté dans l'air pour la jeune échappée. Elle croyait sortir d'une geôle où pendant des temps infinis elle n'aurait vu ni la lumière, ni l'humanité.

— Ce ne sont pourtant pas des singes, pensa-t-elle en riant, mais des singes vaudraient peut-être mieux. Oh-o-oh! Mittia! soupira Agnès tout haut, après quoi elle éclata de rire.

Quand on est jeune et joyeux, quand le ciel est beau et l'air frais, on commence toujours par marcher trop vite. Au bout d'un quart d'heure, les jambes de la voyageuse étaient déjà lasses. Elle était partie d'un si beau pas qu'elle

croyait atteindre Saint-Serge en deux heures au plus; mais il lui fallut bientôt s'arrêter, s'asseoir au bord du chemin, sur un moelleux tas de cailloux qui lui offrait un siège, et calculer que même à raison de cinq verstes par heure, ce qui était assurément le maximum de sa vitesse, elle en avait pour quatre ou cinq bonnes heures.

C'était moins réjouissant, quoique la liberté se puisse acheter à ce prix.

Se relevant un peu meurtrie, elle prit une allure plus sage, et ses pensées subirent la même modification.

C'était une chose excellente que d'être sortie d'esclavage, mais les jours de délivrance ont des lendemains, aussi bien pour les hommes que pour les peuples, et nul ne saurait profiter de ce jour s'il ne s'est en même temps préoccupé des conséquences.

Pour Agnès, la conséquence, c'était un voyage chez sa tante Mourief, laquelle devait encore habiter sa résidence de Tsarskoé-Sélo. Donc il fallait aller à Pétersbourg... passer une nuit dans un hôtel!

— Jamais! s'écria Agnès tout haut. Il y a trop de bêtes!

Vainement sa raison essaya de lui représenter qu'il y aurait probablement moins de bêtes ailleurs, son sentiment ne voulut rien entendre.

— J'aime mieux prendre le chemin de fer et passer la nuit en wagon.

Elle s'avisa tout à coup que sa liberté lui avait procuré pas mal de mauvaises nuits jusqu'à présent, et très naturellement, sa pensée s'envola vers le nid de famille, où tout était si doux et si chaud au cœur.

— Oh! maman! ma sœur! Kola! pensa-t-elle, je vous reverrai enfin! Chers miens, c'est donc vrai qu'il faut avoir perdu sa joie pour en connaître le prix?

Tout en marchant, elle s'avisa que cette vérité-là lui avait été répétée mille fois dans les conversations ou dans les livres, et qu'elle l'avait laissée tomber, comme tant d'autres, avec un certain dédain; la jeunesse n'aime pas les vérités toutes faites, les expériences tout acquises. Elle n'admet d'abord que ce qu'elle a vérifié par elle-même.

— S'il en est ainsi pourtant, dit-elle, je ne sais rien de la vie, j'ai tout à apprendre, — et ce sera long! Que j'ai été sotte et présomptueuse!

Avec ces réflexions, avec Agnès elle-même, le soleil cheminait dans le ciel, les poteaux de verstes se succédaient les uns aux autres, — et faut-il l'avouer? la pauvre fille avait grand'-faim. Les émotions de son âme ne pouvaient imposer silence aux réclamations de son estomac.

La route jusque-là s'était montrée absolument déserte et nue. De chaque côté, de nobles forêts silencieuses, où la masse très verte des clairières indiquait une humidité profonde, excellente pour la végétation, mais propre à repousser toute idée d'y chercher quelques fruits sauvages, d'ailleurs rares en cette saison.

— C'est un peu fort! pensa Agnès; on peut donc avoir faim, et ne pouvoir se procurer à manger quoique l'on ait de l'argent dans sa poche? Je suis une naufragée de la civilisation!

Après une longue, très longue marche, le

soleil indiquait à peu près trois heures et demie, Agnès rencontra enfin un petit village. Avec la confiance que lui inspirait son séjour annuel dans le domaine de son père, parmi les paysans qu'elle aimait et qui l'aimaient, la jeune fille entra dans la première maison et exprima son désir d'avoir du pain et du lait en payant.

La paysanne était vieille et bourrue.

— Nous ne sommes pas des marchands, dit-elle d'un ton rude, nous ne vendons pas notre lait.

— Alors, donnez-le-moi, fit la jeune fille d'un ton de bonne humeur. Je prierai Dieu pour vous.

Quelle était loin de la vaniteuse Agnès de jadis! Si peu de jours lui avaient déjà appris qu'on ne gagne rien à se jucher sur ses ergots, et qu'un peu de bonhomie sert mieux que les grands airs.

— Tu vas à Saint-Serge? demanda la femme radoucie.

— Oui, à pied, et j'ai grand'faim.

— Il fallait le dire. Assieds-toi là, ma fille,

tu vas avoir de quoi te nourrir et te désaltérer.

Un rayon de miel frais et une jatte de lait furent aussitôt placés devant elle avec un gros morceau de pain noir, et son jeune appétit leur fit le plus grand honneur. La vieille la regardait manger d'un air satisfait; évidemment elle avait eu grand'faim plus d'une fois, elle aussi, et elle savait quelle joie, non seulement matérielle, mais morale, accompagne le partage de l'hospitalité généreusement offerte et reçue de bon cœur.

Lorsque Agnès eut terminé son repas, la vieille lui demanda :

— En veux-tu encore? Ne te gêne pas. Sans être riches, nous ne sommes pas pauvres, et l'on peut offrir un croûton de pain aux pèlerins qui passent. Ils prient Dieu pour nous, et nous nous en trouvons bien.

— Merci, ma mère, répondit la jeune fille. Je suis rassasiée. Je n'oublierai jamais ton hospitalité. Que puis-je faire pour toi?

— Tu peux, si tu le veux, mettre un tout petit cierge à la Vierge miraculeuse du monastère. Mais tout petit, entends-tu? Un cierge de

trois kopecks. Ce que je t'ai offert ne vaut pas tant. Mais il y a bien longtemps que j'ai envie d'offrir un cierge là, et je n'ai jamais pu, depuis dix ans, aller jusqu'à Saint-Serge.

— Je le ferai, dit Agnès. Pourquoi ne peux-tu pas aller jusque-là? C'est si près!

— Eh! ma fille, est-ce qu'on a le temps, chez nous! On travaille, les uns naissent, les autres meurent, j'ai trois filles et deux garçons mariés, ils ont une masse d'enfants; et puis voilà cinq ans que j'ai mon mari sur le poêle.

Agnès regarda, surprise, et dans la pénombre de la cabane elle aperçut un vieillard à barbe blanche, couché sur le poêle et enveloppé de couvertures.

— Excuse-moi, père, je ne t'avais pas vu, fit-elle en allant à lui. Tu souffres?

— Je ne souffre pas, ma petite beauté, répondit le vieux en la regardant avec bonté. Seulement mes jambes ne veulent plus me soutenir, et je reste là; en été l'on me porte sur le chemin, et je vois le soleil rouge du bon Dieu; mais dès qu'il fait un peu froid, c'est fini. Grâce au Seigneur, j'ai une bonne femme et de bons en-

fants, qui ne me laissent manquer de rien, et je suis content.

— Tu es content? fit Agnès avec une sorte d'effroi religieux.

— Eh! oui. Pourquoi ne le serais-je pas? On me soigne bien, j'ai de bons yeux et de bonnes oreilles, et de temps en temps il m'arrive une aubaine.

— Une aubaine?

— Mais certainement. Un colporteur passe avec ses boîtes, ou bien des pèlerins ou des pèlerines, qui chantent des cantiques ou racontent des histoires. Aujourd'hui, c'est toi, ma petite beauté. J'ai plaisir à te regarder, et je rirai demain en me rappelant comme tu mangeais ton pain de bon appétit, tout à l'heure.

La jeune fille était restée pensive. Elle posa sa main sur la main du vieux, qui souriait en la regardant.

— Père, dit-elle, je te remercie de ton hospitalité; elle m'a fait plus de bien que tu ne peux le croire. Je prierai pour que ta vie soit toujours pleine des choses que tu aimes. Et toi, ma mère,

je ferai suivant ton désir, j'offrirai un cierge à la Vierge du monastère.

— Un petit, de trois kopecks.

— Oui, un petit, pour la guérison de ton mari?

— Oh! sa guérison! On n'y songe pas! Pour qu'il n'aille pas plus mal seulement.

Elle leur dit adieu; la bonne femme la reconduisait; sur le seuil elle s'arrêta :

— Je suis contente d'être entrée ici; mère, tu m'as donné le pain du corps, et ton mari m'a donné celui de l'âme. Que Dieu soit sur votre maison!

— Que sa protection t'accompagne! répondit la vieille avec ferveur. Mais écoute, ma fille, un conseil : ne parle pas d'argent quand tu iras chez les bonnes gens, cela fâche, vois-tu! On veut bien donner, mais pour de l'argent... cela gâterait tout!

— Tu as bien raison, ma mère, je ne l'oublierai pas. Adieu.

Elle partit d'un pas léger, reposée et réconfortée. Une impression mystérieuse et solennelle était restée sur elle, comme si elle mar-

chait dans une église. La résignation du paysan, la simplicité de la vieille femme avaient pénétré son âme d'une douceur mystique; le pain de l'aumône simplement accepté lui paraissait une véritable communion avec ces humbles.

— Savoir se contenter de peu... de si peu... O mes frères en Dieu, je vous aime! murmura Agnès, les yeux pleins de larmes heureuses.

Le soleil baissait, et elle marchait toujours. Bientôt il se cacha derrière un bois de bouleaux qui couronnait une colline à droite; à travers les fines ramées déjà dépouillées de leurs feuilles, elle voyait le ciel s'incendier, puis la rougeur décroître. Les clochers de Saint-Serge apparurent enfin à ses yeux qui commençaient à se lasser, et que l'air du soir emplissait de larmes piquantes.

Elle était harassée; souvent prête à tomber, elle s'arrêtait un instant pour reprendre haleine. Faudrait-il que la nuit vînt, avant qu'elle eût atteint la ville? Chez elle, dans les bois de son père, elle n'avait pas eu peur, mais ici, sur cette terre inconnue, savait-elle ce qu'elle pouvait rencontrer?

Elle marchait, marchait, se disant que tout est difficile, que le chemin de la liberté est plein d'obstacles inattendus, qu'il ne suffit pas de vouloir. Malgré la plus ferme volonté, que d'empêchements, que d'embûches!... Et sa volonté toujours robuste ne pouvait calmer la douleur de ses pieds brûlants, lassés par la longue route.

Le ciel était passé du rouge au jaune, du jaune au vert. Les silhouettes des forêts étaient des masses toutes noires maintenant, où l'on ne voyait plus ni feuilles ni ramures... et Agnès marchait toujours.

Les cloches de Saint-Serge jetèrent leur appel dans l'air tranquille.

« Vois, disaient-elles, nous sommes le repos, le but du pèlerinage, nous indiquons aux voyageurs lassés le lieu de repos et de prière. Quand tu auras atteint le pied du campanile où nous résonnons, tu pourras te coucher et dormir. »

Les sons des cloches moururent dans l'air limpide, et Agnès se sentit plus seule.

Un instant, elle eut envie de s'asseoir au bord de la route et d'y rester. Le plein air lui

faisait moins peur que les hôtels, d'ailleurs en apparence inaccessibles. Elle se rappelait des romans dont les héros, en riant, parlaient de dormir à l'auberge de la « Belle Étoile » !

Mais il faisait froid, et Agnès était une personne si rangée, si bonne observatrice des convenances, que ce semblant de vagabondage lui répugnait extraordinairement. Une église, passe encore, — mais le bord de la route!...

Et puis, quelles rencontres n'y pouvait-elle pas faire!

Elle reprit sa marche, traînant les pieds, bien lasse, triste, vaincue.

Enfin, les maisons de la ville se montrèrent; la jeune fille se redressa pour faire bonne contenance, comme les troupes en campagne, et, le visage calme, la démarche assurée, elle arriva sur la place, devant le monastère.

Il y avait peu de monde, le train de Moscou venait d'arriver, et chacun avait couru chez soi ou à ses affaires. Agnès pensa qu'elle prendrait une voiture pour se faire conduire au chemin de fer, car elle était incapable de faire un pas de plus.

Elle s'approcha donc du loueur de voitures, campé au milieu de la place, et elle s'apprêtait à réclamer un drojki, lorsqu'elle vit un homme de haute taille, les épaules légèrement courbées, qui semblait faire marché avec un cocher.

Une voix grave, un peu triste, bien connue, frappa ses oreilles... Il y avait tout, dans cette voix connue, la famille, le bonheur, l'amour même...

— Ermile! cria la jeune fille en étendant les deux bras.

La valise et le parapluie roulèrent à terre, et Agnès s'abattit en pleurant sur la poitrine du banni.

— J'allais vous chercher, dit simplement le jeune homme, en ramassant les objets tombés, lorsque le premier moment de stupéfaction fut passé. Que préférez-vous, rester ici pour la nuit, ou partir pour Moscou sur-le-champ?

— Partons, partons! murmura Agnès en s'accrochant énergiquement à son bras.

— Il y a un train dans une heure... Allons à la gare.

— Non, attendez! fit la jeune fille. J'ai un devoir à remplir.

Suivie de son ami, elle entra dans la grande église, où se chantaient les vêpres; elle acheta près de la porte un cierge de trois kopecks, et le plaça elle-même devant l'image miraculeuse, après quoi elle sortit, sans qu'Ermile eût bien compris.

— Des pratiques superstitieuses, dit-il, vous, Agnès?

— Non, une promesse. Je vous raconterai cela.

Bientôt le train les emporta vers Moscou. Silencieux, l'un en face de l'autre, ils se regardaient en souriant; ils n'avaient pas envie de se parler; ils avaient trop de choses à se dire, et puis ils n'étaient pas pressés.

Une heure plus tard, ils traversaient Moscou. A dix heures, ils étaient dans le train de nuit, qui les emportait vers le Volga.

Lorsqu'ils se virent seuls dans le compartiment tiède et bien éclairé, Agnès étendue, pour délasser ses pieds gonflés, Ermile lui dit en souriant tristement :

— Comme vous avez maigri!

— C'est que j'ai mangé trop de rôti froid, répondit-elle d'une voix languissante.

Elle était vraiment épuisée.

Sans s'arrêter à l'originalité de cette réponse, Ermile reprit :

— Je vous ai encore désobéi ; mais rassurez-vous, dès que nous serons de retour, je saurai rentrer chez mon père, et ne plus vous importuner de ma présence...

— Ermile, me pardonnerez-vous jamais? fit Agnès en lui tendant sa main fluette, un peu fiévreuse.

— Moi, vous pardonner? Ah! chère...

Et au risque de lui paraître ridicule, il se laissa glisser à genoux dans le wagon, couvrant la main brûlante de baisers attendris.

Avant que le soleil eût disparu derrière les forêts, le lendemain, Agnès rentrait dans la maison de ses parents. Prévenus par une dépêche d'Ermile, ils l'attendaient le cœur plein d'anxiété. Ces dépêches en disent trop ou trop peu pour contenter l'avidité des gens inquiets, et Dosia avait bien peur, peur de voir rentrer son enfant aigrie par la souffrance.

La voiture envoyée à la rencontre des voyageurs roula enfin sur le gravier. Dosia voulait courir sur le perron; son mari la retint.

— C'est l'enfant prodigue, ma femme, dit-il, mais n'oublie pas que, comme lui, elle a péché envers le ciel et envers nous. Le bonheur de sa vie dépend peut-être du premier mot qu'elle prononcera en entrant dans cette maison...

La porte s'ouvrit, Agnès entra; debout, son père et sa mère l'attendaient sans rien dire. Elle ne regarda pas même leurs visages; elle courut à eux et tomba à genoux devant sa mère. Dosia la reçut dans ses bras, et sentit que le paradis est parfois sur la terre.

— Eh bien, ma fille, dit Platon avec un demi-sourire, as-tu goûté les fruits de l'arbre de la science?

— Ils sont amers, papa! répondit la jeune coupable. Mais leur amertume m'aura du moins appris que ma sagesse n'était que folie.

Après que Véra et Kola eurent bien embrassé leur sœur, que Mlle Titof eut coupé court aux excuses d'Agnès par la plus affec-

tueuse accolade, Platon se tourna vers Ermile :

— Comment avez-vous fait pour la retrouver? dit-il.

— C'est extrêmement simple! répondit le bon garçon avec sa modestie ordinaire. Je me tourmentais pour vous... vous comprenez cela, n'est-ce pas?

— Oui, oui, je comprends, fit Platon d'un air convaincu, pendant que Dosia retenait un sourire.

— Alors je me suis dit que Mlle Agnès devait avoir eu recours à quelque agence de placement. Il n'y en a pas des centaines à Moscou ; j'en ai eu bientôt fait le tour. Une indication erronée par suite de similitude de noms m'a fait perdre plusieurs jours; mais enfin, j'ai eu le bonheur de tomber sur la vraie piste, et à partir de ce moment tout m'a réussi.

— Vous vous êtes donc rencontrés dans la rue?

— Sur la place, au moment où Agnès... Mlle Agnès voulait prendre une voiture pour aller au chemin de fer, et moi une autre pour me rendre à l'endroit qu'elle habitait.

— Où donc allais-tu? demanda Véra. Pas ici, bien sûr?

Agnès rougit.

— Non, pas ici; je savais que je n'avais pas mérité d'y être reçue. J'allais chez ma tante Mourief.

— Ça se trouve bien! s'écria Kola, ils arrivent demain soir!

— Allons, tout est pour le mieux, fit Platon. A présent, mes enfants, nous allons dîner.

Le lendemain, Pierre et sa femme arrivèrent en effet. La tante Sophie avait bien des confidences à recevoir d'Agnès, qui lui dit tout ce qu'elle n'osait encore exprimer à sa mère, bien que leurs deux cœurs se fussent entendus dès le premier instant. La bonne Sophie sut les mettre au fait de leurs sentiments réciproques, de façon qu'aucun nuage, aucun doute ne pût désormais s'élever entre elles.

— Eh bien, ma nièce, fit Pierre, en voyant la jeune fille témoigner à table le plus bel appétit, tu as donc mangé de la vache enragée?

— Pardon, mon oncle, c'était du bœuf, répondit-elle.

Et tout le monde fut enchanté de la plaisanterie, car, en ce moment-là, on n'était pas d'humeur difficile.

— On ne vous servait pas de glaces? fit le général Baranine, invité comme toujours aux bonnes réunions de la famille.

— Non, général, répondit Agnès, mais on n'en fait nulle part de si bonnes que chez vous, les jours d'incendie.

— Oui, quand tu te charges d'éteindre le feu, répliqua Baranine en lui souriant avec bonté.

Marie était venue à Sourova pour faire fête à la brebis retrouvée. Après quelques préliminaires, elle lui dit :

— Tu sais qu'Ermile a eu du mérite à aller te chercher. Tu ne l'y avais pas encouragé.

— Je le sais, répondit Agnès. Ne m'accable pas, Marie. Il me paraît que depuis ma naissance jusqu'au moment où il m'a retrouvée, je n'ai fait que des sottises!

— Oh! alors, tout va bien! fit Marie.

Quelques jours après, Ermile fit sa demande aux parents d'Agnès. Il savait maintenant, à

n'en pas douter, que le cœur convoité si longtemps lui appartenait sans retour.

— Nous ne faisons que de la retrouver, vous n'allez pas nous la prendre tout de suite! fut la réponse de Dosia.

— L'été prochain, dit Platon. Et vous ferez bien de venir passer l'hiver à Saint-Pétersbourg. Elle et vous ne pouvez que gagner à vous voir souvent, dans le même monde. Vous apprendrez ainsi tous deux à le connaître et à vous connaître mieux.

Le soir de Noël, toute la famille, y compris Ermile, dînait chez la tante Sophie, avec un grand luxe de bonne humeur et de plats fins.

— Voyons, Agnès, dit l'oncle Pierre, qui ne pouvait renoncer au plaisir de taquiner, tu ne nous as jamais confié ce qui t'était arrivé chez l'ogresse, là-bas, dans les environs de Saint-Serge!

— Je l'ai dit à mes parents, mon cher oncle!

— On ne saurait me faire sentir plus délicatement que je suis un curieux indiscret. Mais un oncle, c'est presque un père! Confesse-toi! Tu as mangé l'ogresse, et c'est pour fuir la jus-

tice de ton pays que tu t'es cachée dans le giron paternel?

Agnès souriait sans malice. Elle entendait la plaisanterie désormais et pouvait y répondre.

— Je n'ai mangé personne, mon oncle, et je l'ai parfois regretté, car cela aurait un peu changé l'ordinaire!

— Bien répondu. Et, dis-moi, c'était nombreux, cette famille?

— Le père, la mère, un fils et une fille.

— Un grand fils? fit Pierre en clignant de l'œil.

— Oui, mon oncle!

— Amoureux de toi?

— Oui, mon oncle!

Agnès éclata de rire au souvenir de Mittia.

— Tu l'as martyrisé?

— Oh! mon oncle, c'était lui qui se martyrisait; je n'y étais pour rien, je vous assure!

— Enfin, il te faisait la cour?

— Oui, mon oncle.

— Comment?

Agnès imita un des soupirs tendrement modulés de l'infortuné Mittia. Tout le monde rit.

— Et vous vous êtes bien quittés?

— Oh! non!

— Qu'est-il arrivé, en ce moment suprême?

Agnès prit un air très grave, et regarda Ermile qui riait.

— Ne riez pas, monsieur, lui dit-elle. C'est sérieux, vous allez voir.

— Tu ne l'as pas poignardé? demanda Véra, que toutes les dames regardèrent d'un air de reproche. Comment cette gamine se permettait-elle...?

— Non; mais il s'est approché de moi...

— ... Pour t'embrasser? fit Pierre Mourief avec un drôle de mouvement autour de la bouche.

— Oui, et alors...

— Achève, fille de Dosia, achève...

— Je lui ai donné un soufflet! dit modestement Agnès.

— C'est dans la famille! s'écria Pierre en se tordant de joie.

Tous les convives partageaient sa gaieté, Platon lui-même. Dosia seule ne riait pas tout à fait de si bon cœur. Il lui était très pénible de

penser que sa fille, son Agnès chérie, avait été exposée à de pareils hasards. Agnès le comprit, et lui envoya un regard plein de tendresse, qui contenait un monde de promesses et de regrets.

Après un hiver délicieux, lorsque le printemps ramena tout le monde à la campagne, ce fut une fête exquise pour les hôtes de l'heureuse maison. L'époque du mariage d'Agnès approchait; mais elle serait en réalité bien peu séparée de ses parents, qu'elle avait appris à aimer désormais selon leurs mérites. Cependant, on eût dit Dosia avare des derniers jours qu'elle avait à conserver sa fille, car elle et Agnès ne se quittaient plus.

Le jour vint pourtant où la jeune fiancée sortit de la chère maison pour aller retrouver à l'église le mari qu'elle aimait maintenant de toute son âme.

Au moment où elle allait passer le seuil, on lui apporta un petit paquet de la poste. Depuis la veille, c'était un perpétuel va-et-vient de souvenirs et de présents. Le paquet fut ouvert, car Agnès voulait savoir sans retard qui avait pensé à elle.

C'était une petite image découpée dans du bois de cyprès, très modeste et même grossière, représentant saint Serge.

— De qui peut te venir cela? demanda Véra toujours curieuse.

— Je ne sais pas... disait Agnès, cherchant dans sa mémoire... Ah! oui! C'est ma paysanne du chemin, celle qui m'a donné à manger ce jour que j'ai retrouvé... non! qu'Ermile m'a retrouvée!... Nous leur avions écrit notre mariage. Les braves gens!

La cérémonie eut lieu, très simplement, telle que pouvait l'offrir une paroisse de campagne; mais tout le monde était heureux, et l'église était pleine de fleurs, comme à la Pentecôte.

Lorsque, le soir venu, Ermile eut emmené sa jeune femme, qui versait en cachette des larmes de vrai repentir, au souvenir de ses erreurs, Platon se retrouva dans la grande salle avec toute la famille.

— Elle sera heureuse, dit-il, cela ne fait pas le moindre doute. Mais comme elle va nous manquer!

— Je ne sais pas, répondit Dosia, comment

je pourrai m'arranger pour vivre sans elle. Elle m'était devenue aussi nécessaire que moi-même. Ses folies mêmes, y compris les anciennes, vont laisser un vide affreux dans ma vie...

— Heureusement, je suis là! fit Véra d'un petit air entendu qui en disait long.

Dosia lui caressa affectueusement les cheveux, et se tourna vers sa belle-sœur; mais Véra avait son idée, et c'est à Mlle Titof qu'elle la confia.

— S'ils s'ennuient, dit-elle, ce ne sera pas ma faute! A présent qu'Agnès est partie, on verra de quoi je suis capable... On m'a méconnue jusqu'ici... mais je me révélerai!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière

DATE DUE

2-10-84			




The Ohio State University
3 2435 01018 1014
PQ2235D6F481887
001
LA FILLE DE DOSIA


THE OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
D AISLE SECT SHLF SIDE POS ITEM C
8 02 13 15 8 08 006 1